PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JUN 6 1935

42e Année. N° 10.

LA REVUE DE PARIS

15 MAI 1935

		Pages.
mte Sforza.	*La France en Syrie*	241
bert Thibaudet	*Situation de Victor Hugo*	258
arc Chadourne.	*Philippines*.	285
mtesse H. de Reinach.	*La Jeunesse du Prince Napoléon*. .	302
mond Delage	*Vers une nouvelle Conférence navale*.	336
arl Buck	*La jeune Communiste*.	352
Larivière	*Argentine 1935*	374
exandra David-Neel. } Lama Yongden. . . }	*Le Lama aux Cinq Sagesses*. — III.	396
arles Breon	*La Dévalorisation du Belga*. . . .	451
Albert-Petit	*L'Histoire*	462
ançois Porché.	*Le Théâtre*	473

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE . 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

Dans la livraison du mois de mai 1835, M. V. Schoelcher consacre un article Salon de l'année. Un passage retient particulièrement notre attention, bien qu soit consacré à un tableau qui précisément n'avait pu être exposé, parce qu avait été envoyé trop tard. Il s'agit des *Pêcheurs de l'Adriatique* de Léopold Robe Le peintre s'était suicidé quelques jours avant l'ouverture du Salon.

Léopold Robert n'est plus! à trente-huit ans, il a eu assez de la vie; au moment où obtenait un nouveau triomphe, il s'est tué! L'admiration qu'inspiraient déjà les Pêcheu *l'éclat de son nom, le respect qui s'attachait à son génie, l'empressement des étrangers demander, au milieu des chefs-d'œuvre de l'Italie, l'honneur de saluer le peintre franç rien n'a pu le retenir... Il s'est tué! Cela est triste et décourageant. Son dernier ouvra est un chant de mort, laissé par le grand artiste sur la terre qu'il jugeait mauvaise...*

On a fait un crime social à Robert de s'être tué; on a été puiser des motifs dans to les ordres d'idées religieuses et morales pour condamner sa mort. Est-ce à nous de répondr Robert ne se trouvait pas bien, et il est parti; il n'avait pas demandé à venir, et il s'en allé : il a usé de son droit. Tant qu'on existe, on se doit à la société; elle vous protè il est juste de la servir de tous vos moyens; mais quand il vous plaît de vous retirer d'el personne n'a de compte à vous demander. Il n'y a d'association raisonnable que les ass ciations volontaires; autrement c'est l'esclavage. Il est permis de quitter le bord, au mili même de la tempête, quand on ne se croit plus utile à la manœuvre.

Léopold Robert avait mis la dernière main aux Pêcheurs de l'Adriatique *avant mourir; le premier aspect de ce tableau n'a pas, il faut l'avouer, tout d'abord le même char de composition et de lumière que celui des* Moissonneurs *: c'est la moins complète des tro pages capitales de Robert. Son défaut habituel, la dureté, la touche métallique, y est pl saillant qu'en aucun autre; Léopold Robert avait été graveur avant d'être peintre, et il n savait pas toujours vaincre les dispositions à la sécheresse que lui avait données le burin.*

. . . . . .

Nulle de ses œuvres ne fait mieux comprendre que Léopold Robert était plutôt un homme de travail qu'un homme d'inspiration. Il peignait longuement, lentement; sa bel pensée lui coûtait mille peines à enfanter. Ce faire, après coup, se dénote particulièrem dans le matelot qui arrange des filets sur le devant de la scène. Ce jeune homme pose, il fait beau, il est théâtral; celui qui est assis et son compagnon debout ont également un exagération de tristesse que l'on s'étonne beaucoup de trouver dans un peintre simple vrai comme Robert : l'un serre violemment le poing sur son genou, l'autre fixe de gran yeux ouverts sur une pensée qui l'obsède. Une telle fureur concentrée ne s'explique pa Des proscrits peuvent avoir cette colère et cette violence, mais non pas des hommes qu abandonnent leur famille pour quelques jours, ou même qui craignent de ne la plus revoi On remarquera encore qu'ils sont très mal peints; il est arrivé à l'artiste ce qui arrive sou vent aux écrivains; la pensée était fausse, il a manqué d'exécution pour l'exprimer av facilité. Quoi qu'il en soit, dans notre manière de voir, ces défauts n'ont pas d'importan réelle, puisqu'ils n'empêchent pas l'ouvrage du mort de monter au rang des plus belle pages de l'école française; ils empêchent seulement de l'aimer du premier coup.

LA FRANCE EN SYRIE :

GRANDEUR ET DIFFICULTÉS DU MANDAT

La vie est trop intense et trop joyeuse à cette porte de l'Orient qu'est Marseille pour que les regards s'arrêtent souvent à lire des plaques commémoratives.

Les miens s'arrêtèrent — une heure avant de m'embarquer à la Joliette pour Beyrouth — sur la pierre qui orne la façade du siège des *Messageries Maritimes* : « Au printemps de 1914 — je cite de mémoire — Maurice Barrès a pris la mer à Marseille pour son enquête aux pays du Levant. »

La guerre et sa violence, l'après-guerre et ses frissons incertains ont passé sur les deux épais volumes de l'Enquête syrienne de Barrès. Et Barrès lui-même, d'ailleurs, entreprit son enquête dans un esprit plus chateaubriandesque et lamartinien qu'actuel. Les Allemands étaient alors les maîtres à Constantinople; ils l'étaient devenus d'abord dans la personne du baron Marschall vers qui Abdoul-Hamid se tournait confiant et peureux en même temps; ils l'étaient restés avec Kiderlen et les Jeunes Turcs; les Italiens venaient de vaincre les Turcs en Lybie et s'étaient installés à Rhodes, près de la Syrie; le vieux protectorat français sur les chrétiens d'Orient avait été partiellement dépecé en faveur des Italiens... Mais de tous ces signes, nulle trace dans les mille pages du poète lorrain : son âme d'esthète ne vibra au Liban et en Syrie que pour des ombres du passé — depuis les chevaliers francs jusqu'à Henriette Renan.

Copyright 1935 *Revue de Paris.*

Étrange? Pas tellement, pour qui a connu Barrès. Pour ma part — si j'ose avouer en toute franchise mes impressions — les si fréquentes et attachantes rencontres que j'eus avec Barrès lors de mon ambassade en France me laissèrent le souvenir d'un artiste merveilleux à qui les hasards de la vie avaient imposé des idoles et des mythes; il garda à ceux-ci la loyauté la plus entière — tels ces *condottieri* qui se battaient jusqu'à la dernière minute de leur engagement; mais, au fond de lui-même, il ne croyait — comme son ami d'Annunzio — qu'à une seule chose : la Beauté, la Forme.

C'est pourquoi son Enquête au Levant a si prématurément vieilli : il regarda autour de lui sans sympathie humaine; alors que ce n'est qu'avec un peu d'amour qu'on peut trouver la clé de peuples qui ne parlent pas votre langue...

Le fait que tout le monde en Égypte parle le français et l'italien et que, en Syrie, même les enfants parlent un français très correct et presque naturel, ne fait qu'augmenter les difficultés rencontrées par l'observateur. On finit par être trompé par une façade, par des sons qui semblent familiers — et on ne fait pas d'effort pour aller percer, au tréfonds des âmes, les instincts essentiels si différents des nôtres.

Proche Orient? Pourquoi proche? J'ai vécu dans les deux, le Proche et l'Extrême : les abîmes que nous sentons entre nous et un lettré confucéen de Pékin ou un patriote shintoïste de Tokio servent, du moins, à ne pas nous faire oublier notre ignorance; tandis qu'un salon du « quartier » de Beyrouth où la plus récente phrase d'argot parisien règne souveraine, ne peut qu'induire en erreur un Français jusqu'au jour où son intelligence cartésienne est frappée par les détours mentaux de ceux qu'il avait crus à tort trop identiques à lui...

Voici la raison, la seule, qui me fait croire à l'utilité des remarques et des impressions d'un étranger sur un problème aussi délicat que celui de la présence de la France en Syrie : d'un étranger dont, bien entendu, la sûre amitié écarte les critiques haineusement stériles, mais dont la sérénité évidente est une garantie d'objectivité.

Ne s'agit-il pas d'ailleurs de questions où la différence de couleurs des drapeaux n'exerce qu'une faible influence : il s'agit en somme d'examiner les devoirs moraux et les dan-

gers politiques que les puissances occidentales doivent affronter. Les nationalismes aveugles ne s'en rendent pas encore compte : mais le fait est que Français en Afrique du Nord et en Syrie, Italiens en Tripolitaine et en Cyrénaïque, Anglais en Égypte et en Arabie, se trouvent tous devant des tâches et des dangers à peu près analogues. Si ces dangers ne font que croître, c'est surtout parce que la division politique et morale de l'Europe réduit de plus en plus la force de son prestige.

Et pourtant, lorsque nous revenons des États-Unis, nous sentons bien que l'Europe est une, le jour où les côtes de notre vieux continent apparaissent, que ce soit à Marseille ou à Gênes, à Cherbourg ou à Amsterdam. Il en est de même lorsque nous étudions nos problèmes politiques et coloniaux aux pieds des montagnes du Liban ou sous les palmiers de Damas. Tout au moins devrait-il en être de même, ce qui est, hélas, autre chose.

Qu'il me soit permis, avant d'en arriver aux problèmes actuels du Mandat syrien, d'examiner la formule générale du Mandat telle qu'elle est fixée dans le pacte de la Société des Nations, et de rappeler l'origine du mandat français sur la Syrie.

Les textes les plus fréquemment invoqués sont bien souvent les moins connus. Tout le monde parle de mandats. Combien sont-ils qui en connaissent exactement la nature? Voici les passages essentiels de l'article 22 du pacte créant la Société des Nations (pacte qui constitue la première partie intégrale du traité de Versailles) :

> Les principes suivants s'appliquent aux colonies et territoires qui, à la suite de la guerre, ont cessé d'être sous la souveraineté des États qui les gouvernaient précédemment et qui sont habités par des peuples non encore capables de se diriger eux-mêmes...
>
> La meilleure méthode... est de confier la tutelle de ces peuples aux nations développées qui... sont les mieux à même d'assumer cette responsabilité...; elles exerceraient cette tutelle en qualité de mandataires et au nom de la Société des Nations.
>
> Certaines communautés qui appartenaient autrefois à l'Empire ottoman ont atteint un degré de développement tel que leur existence comme nations indépendantes peut être reconnue provisoirement à la condition que les conseils et l'aide d'un mandataire guident

leur administration jusqu'au moment où elles seront capables de se conduire seules.

Les vœux de ces communautés doivent être pris d'abord en considération pour le choix des mandataires.

C'est évidemment à la Syrie plus encore qu'à l'Irak que cet article du pacte fait allusion en parlant des « Communautés » ayant appartenu « autrefois à l'empire ottoman » et mûres pour être reconnues provisoirement « comme nations indépendantes ».

Une grande partie des erreurs et des malentendus qui ont marqué les premiers pas de l'administration française en Syrie ne provenaient que de l'empirisme tout anglo-saxon qui présida à la rédaction de cet article. Pour celui-ci, comme pour beaucoup d'autres articles du pacte de la Société des Nations, il ne faut jamais oublier, d'ailleurs, qu'ils furent *pensés* en anglais; et que si une collaboration américaine n'était venue à manquer, il se serait formé plus facilement autour d'eux une interprétation plus harmonieuse et plus souple que celle — toute juridique — que les Européens continentaux ont tâché de leur donner.

Mais quelques mots, d'abord, sur l'origine du mandat français en Syrie, puisque je l'ai vu naître. Ce mandat fut confié à la France par une décision du Conseil suprême interallié qui siégea à San Remo en mai 1920 et qui fut présidé par le chef du gouvernement italien. Mais l'attribution juridiquement formelle du mandat ne pouvait être faite que par le Conseil de la Société des Nations; et cela n'eut lieu que le 24 juillet 1922; plus encore : ce ne fut que quatorze mois plus tard, en septembre 1923, que le Conseil de la Société des Nations remit au gouvernement français sa « Déclaration de mandat » sur la Syrie — en même temps qu'au gouvernement britannique pour la Palestine.

Pour expliquer ces délais, quelques écrivains politiques français ont parlé d'oppositions italiennes, plus ou moins secrètes, au mandat français sur la Syrie. Était-il vraiment nécessaire d'ajouter des allégations fausses de toutes pièces aux incidents que l'on a spécieusement fait naître sur la route de deux grands peuples dont l'intérêt suprême est de s'entendre?

Puisque j'ai été mêlé aux premiers entretiens italo-français concernant la Syrie, il ne sera pas tout à fait vain que je rétablisse ici la vérité.

Au temps de la Conférence interalliée de San Remo, je n'étais encore que sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, mais l'ambassadeur de France à Rome, Camille Barrère, s'entretint souvent avec moi de ces problèmes. Je ne lui cachai pas mon scepticisme sur les satisfactions et les joies que la France tirerait du mandat syrien. Mais Barrère n'ignorait pas la cordialité qui était à la base de mes remarques. Il savait, au surplus, que l'année d'avant, en 1919, étant Haut Commissaire en Turquie, je m'étais opposé de toutes mes forces à ce que le Gouvernement italien acceptât un mandat sur la Géorgie que Lloyd George nous avait généreusement offert; et en vue duquel le Cabinet Orlando avait envoyé à Tiflis une Mission dirigée par le colonel (aujourd'hui général) Gabba, qui, d'ailleurs, s'acquitta de sa tâche avec tact et prudence. En 1922 — l'époque à laquelle certains écrivains français déclarent que l'Italie fit de nouvelles difficultés — j'étais ambassadeur à Paris; chargé un jour d'attirer l'attention de Poincaré, alors Président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, sur toute une série de mesures aussi inutiles que tatillonnes prises par l'Administration française en Syrie — mesures qui touchaient en partie à nos droits — je remplis mes instructions de la façon la plus claire et nette. Mais j'ajoutai : « Voulez-vous éviter ces discussions épineuses et peu fécondes? Mettons-nous à étudier ensemble avec une égale bonne volonté d'autres problèmes bien plus essentiels, comme les problèmes tunisiens; et plus nous avancerons, plus je me fais fort de ne plus vous parler de la Syrie. »

Il y a à peine quelques mois, au printemps 1933 — cela vaut peut-être la peine d'être dit pour prouver avec quelle méticuleuse précision de légiste Poincaré écrivait l'un après l'autre ses volumes de Mémoires — le Président me demanda lors d'une de mes visites chez lui, rue Marbeau — si ma phrase avait été autorisée par mon gouvernement :

— Non, — lui répondis-je; — mais elle découlait de la loi générale de mon ambassade, telle qu'elle était connue à Rome : sauvegarder les intérêts vrais et la dignité de l'Italie

et par cela même assurer une entente que les événements pourraient rendre indispensable au salut du monde latin.

Cette parenthèse rétrospective fermée, venons au mandat français en Syrie, à ses difficultés, à ses tâches nouvelles.

Nul doute que l'action de la France en Syrie et même au Liban — où pourtant règne une si vieille tradition de sympathies françaises — est sans comparaison plus délicate et difficile que l'exercice du protectorat en Tunisie ou au Maroc.

Pourquoi? Même si on ne voulait qu'énoncer les raisons de ces difficultés du mandat français, on risquerait d'écrire un livre; et, à la fin, on s'apercevrait que l'on n'a pas réussi à établir au complet la liste des lacunes, des paradoxes, des erreurs qui se dressent sans arrêt sur la route en apparence nette et claire du Haut Commissaire de France. Au Maroc, en Tunisie, la France a trouvé des souvenirs locaux, des traditions séculaires... En Syrie, il n'y a que des peuples, des « nations » sans le moindre lien entre elles, imbues seulement d'une longue tradition de méfiance vis-à-vis des gouvernements étrangers, qui se sont établis chez eux, gouvernements par lesquels il faut avouer que jusqu'à l'arrivée de la France ils avaient toujours été pressurés. En Syrie, il existe un mélange millénaire de populations qui ont l'air de vivre ensemble tout en prenant soin de ne pas se mêler, séparées qu'elles sont par des différences profondes de culture et de religion. En Syrie, les intérêts les plus hauts eux-mêmes, comme ceux de la vie religieuse, deviennent une raison supplémentaire de haines, car même les communautés chrétiennes, de crainte de perdre leur autonomie, accentuent l'antagonisme de leurs rites pour ne pas se rapprocher. Comment dégager le minimum d'intérêts communs capables de créer un lien collectif au milieu de tant de particularismes? Comment faire comprendre aux Libanais et aux Syriens, sans trop les blesser, que le fait qu'ils parlent avec tant d'aisance le français — et souvent aussi l'italien — ne signifie nullement qu'ils ont tout appris de la culture occidentale, et qu'au contraire, ce n'est qu'après une longue expérience, peut-être de plusieurs générations, qu'ils sentiront la valeur impérative de leurs devoirs moraux vis-à-vis de la vie collective?

La formule elle-même du mandat — telle qu'elle a été fixée à Genève le 29 septembre 1923 — aide à créer le trouble dans les esprits : j'ai déjà montré que dans l'article 22 du Pacte de la Société des Nations — article définissant l'idée de mandat — les mots les plus discordants se côtoyaient : on y parle des « conseils » et de l' « aide » que la puissance mandataire doit prêter à l' « administration » des nations sous mandat; on dit que le mandataire doit « guider » cette administration; mais un peu plus loin cette œuvre y est qualifiée de « tutelle » — mot qui évoque l'idée d'un mineur incapable.

La déclaration de mandat de 1923 corrigea l'imprécision fondamentale de l'article du Pacte, puisqu'elle accentua l'idée de tutelle, dans le sens du droit civil transféré au droit international. Mais elle lança d'autres formules qui devaient rendre plus malaisée l'œuvre de la France. Par exemple, dans son article premier elle déclarait :

> Le mandataire élaborera dans un délai de trois ans... un statut organique pour la Syrie et le Liban. Ce statut organique sera préparé d'accord avec les autorités indigènes et tiendra compte des droits, intérêts et vœux de toutes les populations habitant lesdits territoires.

Que pouvait-on entendre par « autorités indigènes » dans des pays dépourvus de toute institution légale? Et comment tenir compte des « vœux de toutes les populations » dans un pays où — comme au Liban — le village maronite n'échange depuis des siècles que des coups de fusil avec le village kurde qui est à côté de lui; dans un pays où le mariage entre gens de deux religions différentes est considéré comme un crime.

Au même article, la Déclaration de Mandat ajoutait :

> En attendant la mise en vigueur du statut organique, l'administration de la Syrie et du Liban sera conduite en accord avec l'esprit du présent mandat. Le mandataire favorisera les autonomies locales dans toute la mesure où les circonstances s'y prêteront.

Autonomies locales? Mais lesquelles? La seule autonomie réelle était celle du Mont-Liban. Celle des Alaouites, au nord, n'a jamais été légale, et en tout cas elle était lettre morte depuis 1856. Celle des Druses ne fut jamais que l'état de fait créé par une nation belliqueuse contre les *Valis* turcs et leurs percepteurs d'impôts.

L'énumération serait longue des difficultés presque inextricables que la formule du Mandat a ajoutées aux tâches déjà rudes d'une administration syrienne.

Et pourtant, si on regarde tout cela d'un peu haut, il n'est pas dit que même les lois genevoises n'aient pas des avantages pour la puissance mandataire.

L'exercice du mandat français fait songer aux conditions dans lesquelles l'Empire romain a dû lui-même exercer sa puissance : armée d'occupation, sectes religieuses établies au bord de la mer, nomades à l'intérieur, alternative entre l'organisation d'expéditions militaires et la création d'États autonomes.

Avec une différence pourtant : Rome, seule au monde, ne devait rendre compte à personne de sa gestion; tandis que Paris doit en répondre une fois par an à la Société des Nations.

Quand on revient de la Perse vers la Méditerranée, par l'Irak, le désert, Damas, la Syrie et le Liban, on est frappé par cet étrange paradoxe diplomatique : plus ces divers pays sont — ou paraissent — engourdis dans le grand sommeil oriental et plus ils sont riches de traités et de formules d'indépendance qui permettent à leurs représentants de siéger, *inter pares*, à la Société des Nations avec les représentants de la France, de la Grande-Bretagne, de l'Italie.

La Perse qui évoque des noms magiques mais se traîne actuellement dans la boue et la misère, la Perse où il y a plus d'illettrés qu'en Syrie a même donné un président — fort distingué d'ailleurs — à une des récentes assemblées de Genève.

L'Irak, dont l'état social et le développement intellectuel sont en sensible progrès sur la Perse actuelle, jouit de moins de considération internationale; l'Angleterre a renoncé, il est vrai, au mandat sur le royaume irakien et l'a fait admettre comme membre de la Société des Nations, mais elle exerce encore, de par le traité qui a réglé les rapports entre les deux pays à la fin du mandat, une sorte de protectorat plus ou moins dissimulé.

Lorsque, le désert traversé, on arrive à Damas, centre millénaire de la culture arabe, Damas où s'agite toute une classe d'intellectuels et de demi-intellectuels, Damas où une université fabrique chaque année des licenciés en droit, destinés

pour la plupart à ne faire que de la politique, mais dont quelques-uns deviennent des juristes éminents, voilà que l'Europe déclare par la bouche de la Société des Nations : « La Syrie est un peuple arriéré qui ne peut pas se gouverner; nous chargerons la France de la guider pour le compte de la civilisation. »

Déclaration qui paraît au reste d'un certain point de vue très raisonnable, surtout si l'on pense aux rêves, aux mirages qui, de tout temps, se sont formés à Damas, citadelle vivante et fiévreuse des espoirs musulmans?

La première fois que je vis Damas, j'eus aussitôt l'impression vague de voir du déjà connu : — Mais c'est Fez! m'écriai-je à la fin, bien que rien, en apparence, ne permît de comparer les deux capitales, si ce n'est la richesse des eaux et la végétation qui les entoure et les rend si douces. Dans les deux villes, les mêmes groupes de théologiens exaltés et sombres et, à côté d'eux, une identique « bourgeoisie » — si ce mot peut convenir à une société musulmane — également affairiste et frondeuse, également inclinée devant notre supériorité matérielle, mais pleine de mépris pour notre conception de la vie, qu'elle juge comme mesquine et médiocre.

Mais Fez est au fond du Maghreb, de l'Occident, tandis que Damas est au centre de toutes les idées de l'Islam. C'est de Damas que part chaque année le grand torrent humain qu'est le pèlerinage aux deux lointaines villes arabes que Mahomet fit saintes; c'est à Damas que se colporte et grandit, dans les cours des mosquées comme sur les banquettes des cafés, toute « information » capable de donner un nouvel espoir à l'Islam, — comme il arrive en cet an de grâce 1935, quand on parle de la puissance d'Ibn-Seoud, le héros arabe d'une récente guerre dont on feint bien d'ignorer, à Damas, que les tenants et les aboutissants furent plus britanniques qu'arabes...

Devant ces rancunes, ces réserves, et même ces haines, l'erreur la plus grossière que pourrait commettre un Français — qu'il soit fonctionnaire ou touriste — ce serait de s'irriter, de s'emporter, de riposter. Non, c'est un des cas si nombreux dans la vie internationale où il n'y a qu'une chose à faire : tenter comprendre.

Et tout au plus répondre, et sans prétendre à être aimé pour soi-même :

— Il se peut que vous ayez raison; mais il y a un fait certain : pendant une période de temps assez longue, plus la Syrie gagnera en indépendance politique formelle, plus elle perdra en possibilités de prospérité économique.

***

Un Haut Commissaire dans un pays à mandat se trouve fatalement investi de plus de pouvoirs et de responsabilités qu'un gouverneur de colonie ou qu'un haut commissaire de protectorat.

Dans une colonie, dans un protectorat, les traditions et les ornières sont déjà nombreuses; et nombreux sont dans la capitale les fonctionnaires qui savent, ou qui croient savoir.

La formule du mandat, par contre, est d'hier; pas de vénérables précédents derrière lesquels on puisse s'abriter; tout est à créer; et la métropole est trop heureuse de se décharger de ses responsabilités sur le personnage qu'elle a envoyé sur place.

Une preuve de l'étrange et paradoxale difficulté de la charge de Haut Commissaire dans un État à mandat? Théoriquement parlant, ce qui consacrerait le succès suprême serait le fait de pouvoir être le dernier de sa charge, de l'avoir détruite. Ce Haut-Commissaire idéal laisserait dans un état de liberté absolue les peuples qui lui avaient été confiés, et en même temps nouerait des liens de fidèle amitié et même d'alliance entre les indigènes et l'ancienne puissance mandataire.

J'ai bien connu en Chine le nouveau Haut Commissaire de la République française en Syrie et au Liban, le comte de Martel. Il était, à Pékin, aux prises avec des problèmes qui, psychologiquement, n'étaient pas sans quelque analogie avec ceux de la Syrie : un grand passé historique, un terrain mouvant, des phrases d'amitié fervente et, parfois, derrière elles, la grimace cachée de la xénophobie...

Bientôt, son autorité naturelle fit apparaître M. de Martel, à Pékin, comme un roc sûr au milieu des intrigues chinoises et mandchoues. Il réussit à remettre là à son successeur un

héritage d'influence accrue et fortifiée. A Beyrouth, sa tâche est plus complexe et plus difficile.

J'ose dire, en toute objectivité, que les débuts de sa politique syrienne semblent des plus heureux, tout simplement parce qu'ils ont été dépourvus de grandiloquence et de bluff.

A un peuple empoisonné par le virus de la politique, il a dit : « Je tâcherai de vous donner de la prospérité économique; elle vous rendra plus mûrs pour le jour où vous aurez la pleine responsabilité de votre avenir. »

Aux Syriens qui réclamaient encore la remise entre leurs mains de toutes les commandes de l'État, il n'a pas craint de rappeler que les Alaouites (qui sont musulmans mais pas sunnites) et que les Druses, qui forment une partie moralement si importante de la population, ne tiennent nullement à tomber sous la main des avocats de Damas; et, surtout, il a rappelé que, quelles qu'aient pu être les erreurs — dont plusieurs inévitables — des premières années de l'occupation française, il y a un fait qu'il est impossible de contester : l'amélioration évidente de la condition du fellah musulman depuis que l'administration est contrôlée par la France.

Tous les efforts du nouveau Haut Commissaire semblent tendre vers un but unique et immédiat : améliorer la situation économique. Son rêve serait de pouvoir répéter aux Syriens et aux Libanais l'*Enrichissez-vous* des ministres de Louis-Philippe. Il a raison : c'est là le seul langage où tout le monde, là, soit d'accord. Et il a d'autant plus raison de penser surtout à un développement économique que les Syriens ont été habitués par l'administration turque à ne pas concevoir d'initiative industrielle qui ne soit protégée par un *iradé* initial.

M. de Martel a arrêté le projet définitif d'agrandissement du port de Beyrouth qui coûtera 400 millions de francs; il a organisé une zone franche à Beyrouth pour les marchandises en transit vers l'Irak et la Perse; il a déjà commencé le prolongement du chemin de fer syrien jusqu'à Mossoul; il fait raccourcir et améliorer le chemin de fer Alep-Tripoli; il a décidé la construction d'une piste de 800 kilomètres régularisée et balisée, entre Damas et Bagdad, qui permettra la communication par tous les temps entre les deux capitales, tandis que

jusqu'à présent le trafic était régulièrement interrompu à la saison des pluies.

Dans le domaine de l'agriculture, le Haut Commissaire a mis déjà en chantier un important travail d'irrigation dans la région de Homs, travail qui comporte l'élévation du niveau du lac portant le nom de cette ville. Pourra-t-on avec ces travaux irriguer des terres qui aujourd'hui sont incultes et qui nourrissaient des millions d'habitants sous les Romains?

C'est le secret de l'avenir. Mais c'est déjà un grand mérite que M. de Martel ait ordonné ces travaux qui apporteront, même aux plus hostiles, une justification du mandat de la France.

Des raisons matérielles et des raisons psychologiques imposaient la salutaire idée d'une féconde politique économique en Syrie, telle que M. de Martel vient de la formuler et de l'instaurer.

Matériellement : déjà les chiffres statistiques que l'on commence à connaître sur l'exercice 1934 s'annonçent plus sombres que ceux de 1933. Pour le seul commerce d'exportation, les résultats déjà publiés pour 1934 montrent, en comparaison des mois correspondants de 1933, une nouvelle diminution de 23 p. 100, qui correspond à une diminution totale de 75 p. 100 si on compare ces résultats avec ceux de 1929, la dernière année de la prospérité.

Psychologiquement : pendant cet espace de cinq ans, la Palestine — au contraire — a augmenté ses importations de 30 p. 100. Les importations en Palestine, pays de moins d'un million d'habitants, sont deux fois plus considérables que celles faites en Syrie, où la population est trois fois plus nombreuse. La comparaison était sur toutes les lèvres, de Beyrouth à Damas.

Évidemment, cette prospérité palestinienne, qui est si jalousée et admirée en Syrie, n'est due qu'au sionisme; et le Haut Commissariat britannique qui exerce à Jérusalem le mandat anglais n'y est pour rien. Mais le fait reste.

D'autres comparaisons, si le malaise économique n'était pas combattu efficacement, pourraient amener Maronites et Syriens à regarder vers la toute proche Palestine et son administration britannique comme vers une Terre Promise.

Quelques exemples : actuellement les plaines de la Syrie et du Liban entre Beyrouth et Damas, entre Tripoli et Homs. ainsi qu'aux alentours de Hama, sont encore dans le même état qu'en 1920.

Trois heures d'auto vous mènent au delà de la frontière palestinienne : et tout de suite on se rend compte de ce que les Juifs ont fait de la plaine d'Esdrelon où, pourtant, le sol est moins fertile que dans la belle plaine de la Bekaa ou dans celle d'Akkar et même que le sol des marais du Gharb. La région des marais du Gharb nourrissait à elle seule, sous les Romains, plus de 500 000 habitants. La malaria en a fait aujourd'hui un désert...

Même remarque pour les affaires maritimes : en septembre 1933 on inaugure à Haïfa, en Palestine, un port où vingt grands navires peuvent accoster en même temps, tandis qu'à Beyrouth le débarquement continue à se faire au large et avec des mahonnes, comme du temps des Turcs.

Est-il réellement invraisemblable de supposer qu'une bonne politique économique syrienne aurait pu — si on l'avait commencée il y a six ans — provoquer un mouvement des capitaux français vers le Levant, rappelant un peu celui qui a provoqué tant d'investissements au Maroc.

Aujourd'hui il est trop tard. Mais la nouvelle politique inaugurée par M. de Martel peut encore attirer en Syrie une partie des 700 000 Syriens émigrés aux États-Unis et en Égypte. Un grand nombre d'entre eux a fait fortune là-bas; mais aujourd'hui tous souffrent de la crise. Et comme les Juifs d'Amérique ont été attirés vers l'ancien Orient par la propagande sioniste et la prospérité palestinienne, les Syriens d'Amérique — qui savent bien qu'ils ne seront jamais aux États-Unis que des « Orientals » plus ou moins méprisés — pourraient revenir au Liban et à la Bekaa. Ils seraient bien capables, toute proportion gardée, d'y apporter avec eux quelques-unes des raisons de bien-être et d'essor que tant de Juifs d'Amérique et d'Allemagne ont introduites en Palestine.

***

Inutile d'énumérer ici les doléances des adversaires du mandat français. Beaucoup d'entre elles ne résistent pas à

l'examen. Un des griefs les plus sérieux que l'on ait formulé devant moi tient à l'augmentation constante, au cours de ces dernières années, des droits de douane; il ne faut pas oublier que la Syrie est liée à la Palestine par une sorte d'union douanière, qui ne peut donner de résultats salutaires, — comme toutes les unions de cette espèce, — que si les deux pays maintiennent le prix de la vie à un même niveau. La Palestine pratiquant couramment des droits de douane de 12 à 25 p. 100 sur des produits d'importation taxés en Syrie de 30, à 40, 60 et même 100 p. 100, il en résulte, — aggravée par la dépréciation de la livre, — une différence du prix de la vie au désavantage de la Syrie.

Par l'effet de cette politique de fiscalité douanière, cette différence se manifeste également vis-à-vis des autres pays environnants, ce qui n'est pas fait, — on s'en rend compte, — pour augmenter la satisfaction des administrés de la France.

Mais, en vérité, ce qui complique le plus la tâche de la puissance mandataire, — plus encore que les questions politiques — c'est l'absence d'unité de la population.

Dans le domaine religieux, une vingtaine de religions ou de rites se partagent les 800 000 habitants du Grand Liban. La France, protectrice traditionnelle des Chrétiens et des Maronites du Liban, est là dans le dessein franchement avoué de les aider. Elle se doit de protéger ceux qui ont toujours eu foi en elle. Mais les prêtres et les couvents innombrables possèdent le tiers du sol et probablement une proportion plus grande encore de la richesse totale. Ces biens immenses n'acquittent ni taxes ni impôts et leur existence entraîne avec elle tous les inconvénients de la mainmorte. Comment supprimer ces abus sans que la France s'aliène cette clientèle séculaire?

De plus, l'assiette de l'impôt foncier est basée surtout sur la dîme; sa perception fixée en espèces il y a quelques années, a aggravé encore le poids de cet impôt dans des proportions extrêmement lourdes du fait de la dévalorisation des produits agricoles.

La difficulté à laquelle se heurte en réalité toute réforme profonde tient à ce que, si le Maroc représentait, au commencement du XXe siècle, une société européenne du XIIe,

le Liban nous fournit aujourd'hui l'image de ce que furent l'Espagne, la France, l'Italie au XVIIe.

Dans ces conditions, toute réforme profonde est impossible. A moins de vouloir se résigner à l'appeler par son nom : une révolution.

Mais nous savons bien que les seules révolutions fécondes sont celles qui sont basées sur une lente et sûre transformation des esprits — sans miracles soudains, sans « révolutions » en somme.

Les révolutionnaires syriens, ceux de Damas, comme ceux qui complotent au Caire, à Genève et dans d'autres capitales européennes ne songent pas, eux, une seule seconde, — est-il besoin de le dire ? — à une pareille transformation des esprits ou à un pareil renouvellement des idées.

L'idée de la Syrie-nation est proclamée par les Syriens les plus ardents; mais c'est une idée d'importation. Les xénophobes se souviennent des luttes nationales italiennes et germaniques du commencement du XIXe siècle; chez eux, elle n'est qu'un travestissement artificiel de la pensée si humaine de Mazzini.

Mosaïque de races et de sectes, la Syrie ne pourrait être qu'une Société des Nations en miniature : quand les Syriens comprendront-ils que leur titre de gloire serait non pas de copier de vieilles formules européennes, mais d'en créer une toute neuve?

Sur la terre syrienne, les divisions en groupes nationaux prennent toujours la forme religieuse; pour ces races à demi sémitiques le lien religieux est le principe même de toute loi sociale — parce qu'il n'est jamais un credo plus ou moins moderne; il est enraciné dans des profondeurs millénaires.

Considérez les chrétiens : les plus nombreux d'entre eux; ils se divisent en Maronites (230 000?), qui ont hésité longtemps entre le Vatican et le Phanar, qui ont fini par se rallier à Rome, mais dont l'essence même est tout orthodoxe; en Grecs orthodoxes (80 000?), qui, sauf le *filioque* et le purgatoire, pourraient être si près des catholiques ; en Grecs uniates (46 000?), dont le Vatican suspecte la loyauté; en Jacobites (20 000?), pour qui Jésus n'a que la nature divine; tandis

qu'il n'a que l'humaine pour les Chaldéens (10 000?) : raison suffisante pour se haïr. Et il y a encore les Syriaques qui emploient la langue que dut parler Jésus... Les Latins semblent tous unis, et ils le sont dans le dogme; mais que de jalousies entre Jésuites et Franciscains, entre Dominicains et Carmes...! Addition récente : 9 000 protestants; d'où viennent-ils? Quelques-uns sont élèves de l'Université américaine de Beyrouth, mais la plupart sont des émigrés revenus riches des États-Unis qui s'affilièrent là à une confession protestante et l'aimèrent parce qu'elle symbolisait leur ascension sociale.

Et les Musulmans! A côté des 1 100 000 Sunnites on trouve 100 000 Chiites, les fidèles d'Ali l'assassiné, qui, en Syrie et en Perse, ont porté dans la simplicité de la religion islamique un parfum violent d'adoration mystique.

Et à côté de ces deux branches fameuses de l'Islam, voici les Ansarié qui adorent encore les dieux solaires; les Ismaïlié descendant des fameux Haschichins (assassins) si célèbres en Italie et en France aux XIIe et XIIIe siècles; et surtout les Druses (50 000?) à la religion mystérieuse connue seulement de quelques sages — à moitié musulmans et à moitié adeptes de la métempsychose; qui attendent depuis des siècles une armée libératrice qui doit partir de la Muraille de la Chine et leur donner — à eux, les Druses — l'Empire du monde.

Et la liste pourrait continuer pendant une colonne : jusqu'aux misérables Sleib, errant dans le désert, dont on dit qu'ils sont des descendants de bâtards des Croisés.

Sourire de cette poussière d'humanité? Ce serait trop facile. N'oublions pas que c'est des côtes syriennes que sont partis, vers la Grèce et l'Italie, tous les Moloch, et les Baal, et les Melkart; et que, dans une seconde vague, c'est encore de là que nous sont venues les révélations de Jésus, les commentaires de Paul; et, plus tard encore, vengeance des Croisades, le scepticisme serein avec lequel Frédéric empereur menaça, de sa capitale sicilienne, la cour de Rome...

Certes, la race syrienne a un trait commun qui se trouve partout chez elle, au Liban chrétien comme dans la plaine musulmane, comme chez tous les Syriens émigrés de par le monde : le génie des affaires.

Sait-on que les Syriens ont de tout temps émigré plus que les Italiens, chez qui l'émigration est un exutoire nécessaire à une forte natalité? Mais que l'Italie a une densité de population de plus de 130 habitants par kilomètre carré tandis qu'au Liban elle n'est que de 60?

La passion des affaires et le goût du voyage ont toujours été le trait essentiel des Syriens. Je les ai rencontrés dans le monde entier, comme les Grecs — mais plus « jouisseurs » que les Grecs — en Afrique et aux États-Unis, dans l'Inde et même au Mexique. La religion musulmane elle-même, qui favorise fatalement une inclination naturelle pour le repos, n'a pas réussi à détruire partout le vieil instinct. D'où, par exemple, dans l'archi-musulmane Alep, le proverbe : chez les Alepins, le boiteux est arrivé aux Indes.

Mais pour créer une âme nationale, une unité nationale, des traits pareils, si marqués soient-ils, ne suffisent pas.

Ce qui a manqué à la Syrie c'est une pensée, un sentiment national communs, tels que sa voisine la Perse les possède au plus haut degré. Dans les siècles de décadence, l'idéal persan restait vivant dans la poésie immortelle de Firdousi, dont les soixante mille vers sont tous un hymne enthousiaste et magnifique à la gloire de l'Iran (le nom que la Perse a repris officiellement dès janvier 1935). C'est à Firdousi que les Persans doivent non seulement une langue charmante à jamais fixée, mais un sentiment national qu'aucune invasion étrangère ne pourrait plus entamer et auquel des peintres et des architectes exquis ont assuré une physionomie unique dans ce monde.

Voilà les liens qui font d'un peuple un seul faisceau — ainsi que Dante et Pétrarque et nos peintres et nos sculpteurs firent pour les Italiens.

La Syrie a été le berceau des dieux; c'est de la Syrie que les trois religions monothéistes du monde ont pris leur essor. Si l'histoire réserve encore à la Syrie une mission dans le monde, elle ne peut être d'essayer des formules de nationalisme balkanique, mais de se montrer fidèle à son génie millénaire d'universalisme.

SFORZA

SITUATION DE VICTOR HUGO

Stendhal a varié un peu sur la date du jour auquel il pensait être compris et classé. Il a varié parce qu'il ne savait pas quand il mourrait. Mais, en gros, il pensait avec raison que ce jour équitable arriverait un demi-siècle après sa mort. C'est en effet un maximum. Il est inévitable qu'au bout d'un demi-siècle la situation d'une mémoire soit une situation acquise. Il y a en 1935 une situation acquise de Victor Hugo, originale, presque unique, et bien à la mesure de cet homme extraordinaire.

***

Dans le monde des grands poètes, il semble que l'équation personnelle de Victor Hugo, ce soit, sinon une disproportion, du moins un écart entre son génie et sa personne, une certaine impossibilité à suspendre entre eux un beau pont. On se rendra mieux compte de cet écart en comparant la situation de Hugo à celle de Lamartine. L'œuvre littéraire de Hugo est restée presque en bloc, comme une Péninsule Ibérique. Au contraire, celle de Lamartine s'est effondrée en grande partie : Archipel, Cyclades, Sporades sur l'emplacement d'une Egéide abîmée. Tout bien pesé, l'œuvre de Hugo est plus grande, mieux accommodée à la mesure des siècles, que celle de Lamartine. Il y a une *situation* de Hugo supérieure à la situation de Lamartine. D'autre part, il y a une *présence* de Lamartine plus considérable que la présence de Hugo, une présence du génie, une familiarité, une amitié, une atmosphère, un recours

et un secours quotidien. Lamartine offre à la France du XXe siècle un génie du lieu, Hugo un lieu du génie. Peut-être serions-nous conduit à faire la même distinction entre la situation de Balzac et la présence de Stendhal, ou ce qui fut longtemps la situation de Musset et la présence de Baudelaire.

Un romancier comme Balzac, un poète dramatique comme Shakespeare ou Molière, Corneille ou Racine, s'accommodent parfaitement d'un maximum de situation et d'un minimum de présence. Leurs personnages sont présents pour eux. La personne de Balzac laisse souvent (sans doute à tort) les délicats aussi froids que la personne de Victor Hugo. Mais ce qui nous importe chez lui, c'est le père Goriot, c'est madame de Mortsauf, ce n'est pas M. Honoré. Au contraire, Hugo est un lyrique personnel, le plus grand des lyriques personnels, à la personne de qui, à tort ou à raison (plutôt à tort) on ne parvient pas généralement à s'intéresser, et il n'arrive jamais de rêver.

Un singulier hasard a fait que cet empereur du style a manqué d'un style de vie, sauf dans l'ordre de l'amour. Il a eu un style de destinée, ce qui n'est pas la même chose : le style d'une destinée d'ailleurs tardive, qu'il a reçue en 1851, et à laquelle ont collaboré, dans la suite, des hasards heureux : isolement insulaire, chute de l'Empire, triomphe de la République après le 16 mai. Le 2 décembre lui a valu un Sinaï, le 16 mai lui a donné l'apothéose de 1885. Mais, comme elle n'était pas portée et produite par un style de vie, cette destinée était trop grande pour lui. Il arrive qu'aujourd'hui elle lui nuise plutôt que de le servir. Elle est captive de la cérémonie. Il y a un culte lamartinien : il n'y a pas de culte hugolien, mais une pompe hugolienne. De pompe les malintentionnés n'ont nulle peine à composer le substantif d'usage, et toute cette partie factice de la destinée de Hugo a pris la figure que voyait Corbière : garde national épique.

Au mot épique nous substituerions seulement le mot théâtral. Grand poète épique, Hugo n'a pas été une victime, mais un triomphateur de l'épopée. Au contraire on peut voir en lui une victime du théâtre. Ce n'est pas seulement, ce n'est pas surtout parce qu'il n'a pas très bien réussi comme auteur dramatique : les vers d'*Hernani* et des *Burgraves* lui valent assez

de circonstances atténuantes pour que nous n'insistions pas. Mais il y a ceci, qui importe davantage. Ce grand poète lyrique est entré au théâtre moins pour donner des rôles que pour jouer un rôle : le rôle d'un conquérant, quand le romantisme avait le théâtre à conquérir. Il ne fallait pas que sa première pièce se présentât sans un manifeste, qui fut la préface de *Cromwell* : un manifeste, c'est une proclamation, et une proclamation, cela se fait sur une estrade, et on ne monte pas sur l'estrade sans s'être assuré d'une musique. Sainte-Beuve porta toute sa vie l'humiliation, la rage d'avoir dû faire la parade et d'en avoir été repris caustiquement par Henri Heine. Précisément parce que le théâtre est un haut-parleur, que la soirée d'*Hernani* fit plus pour la gloire de Victor Hugo que son plus pur lyrisme, Hugo vit dans le théâtre un moyen de « parler » plus haut, le champ naturel et nécessaire de sa gloire poétique, le champ d'entraînement, la carrière de son génie politique. La chute des *Burgraves* n'arrêta pas sa théâtromanie : elle l'amplifia en la dérivant sur la tribune. Et alors le refus d'un ministère par Louis-Napoléon, ou plutôt par l'entourage du prince, fut pour lui l'équivalent, le pendant, la suite de ce qu'avait été sept ans plus tôt la chute des *Burgraves*, qui l'avait exilé du théâtre. Aussi injustement peut-être. Les *Burgraves* sont une grande œuvre originale, et la République, qui avait eu en Lamartine un grand ministre des Affaires étrangères, pouvait et devait faire l'essai de Victor Hugo à l'Instruction publique. Mais enfin Hugo eût été un ministre théâtral, ainsi qu'il avait été un pair et un député théâtral. Comme on faisait du bruit pendant un de ses discours, un de ses collègues dit : « Laissez-le jouer sa pièce ! » Telle était bien l'impression commune.

Pièce n'est pourtant pas très exact. Le théâtre consiste dans le dialogue. Et Hugo, au théâtre comme à la ville, est l'homme du monologue, de la tirade, de l'interpellation, de la fusée lyrique où l'on est seul, où l'autre est muet, ou se borne au *Mais...*, vite écrasé, du mort au whist. Les apostrophes de Milton, de Saint-Vallier, de Ruy Blas, le monologue de Charles-Quint, les Quatre Jours d'Elciis, le Satyre devant l'assemblée des Dieux, ou l'Homme qui Rit devant celle des pairs d'Angleterre, voilà l'attitude à laquelle le ramène invinciblement son mouvement naturel. C'est le Delmar de l'*Éducation sentimen-*

tale. « Brasseur anglais, il invectivait Charles Ier; étudiant de Salamanque maudissait Philippe II; ou, père sensible, s'indignait contre la Pompadour, c'était le plus beau! Les gamins, pour le voir, l'attendaient à la porte des coulisses... On disait : Notre Delmar. Il avait une mission, il devenait Christ. »

Le génie trouve évidemment à devenir dieu plus de difficulté que le cabot. Hugo y est presque arrivé, cependant, en 1885, et, comme disait Royer-Collard de M. Pasquier quand il fut fait duc, cela ne le diminue pas.

La vocation et la contrainte de monologue donnent déjà à un homme, donnent au poète, figure d'exilé et d'insulaire. En le condamnant à un monologue de dix-huit ans dans une île, Napoléon III accomplit cette vocation, conféra à Victor Hugo un majorat d'une autre portée que celui que son oncle Joseph avait donné à Léopold Hugo en le faisant comte de Siguenza. Il éleva à la deuxième puissance son génie poétique : le monologue qui n'était que comte devint duc, prince, burgrave, empereur, que sais-je? Les quatre jours d'Elciis tonnèrent et étonnèrent comme des jours de la création. Grandeur et limite.

Quand Lamartine demandait que le tombeau de Napoléon portât ces trois mots : *A Napoléon seul!* il marquait la différence qu'il y a entre un génie qui est seul et un génie qui n'est pas seul. Il n'existe pas plus de Lamartine seul que de Louis XIV seul. Mais il y a Hugo seul. Il y a Hugo qui parle seul, et devant lequel une partie de la postérité est prise de la même inquiétude ironique qui entoure dans la rue le passant qui se parle haut à lui-même. Quand Hugo va à l'absurde, c'est par le chemin où nous y allons tous quand nous parlons seuls, quand nous sommes seuls, quand cessent de fonctionner nos réducteurs et nos accommodateurs sociaux. Son monologue parmi les vivants ressemble alors à son monologue parmi les morts quand parlent pour lui, quand parlent en lui, les tables tournantes de Jersey. Cette souveraineté du monologue est d'autant plus frappante qu'elle est juxtaposée sans s'y mêler à une personnalité commune et dialoguante, celle d'un homme d'esprit, d'un homme du monde parfait, d'un causeur charmant, d'un ami attentif et généreux, d'un fils admirable, d'un père affectueux, d'un amant aussi délicat que tendre.

D'autant plus frappante aussi, et plus originale, que le monologue hugolien, qui est bien le monologue du théâtre, c'est le monologue pour autrui, le monologue qui suppose autour du parleur l'élément, l'aliment et l'aimant d'une foule, des foules, des peuples, des êtres, des vivants et des morts, de Dieu. Alors, quand Hugo écrit *Choses vues* pour lui seul, non pour un théâtre, et sans l'interposition d'Olympio, quand il est Hugo seul pour lui et non Hugo seul pour les autres, quand donc son monologue est pur, nous le voyons aussi lucide, aussi clairvoyant, aussi fin que lorsqu'il cause en 1830 avec Sainte-Beuve, à l'Académie avec Cousin ou Royer-Collard, à Guernesey avec le jeune Stapfer. Ceci c'est l'homme qu'il est, ce n'est pas le génie qui l'habite, Olympio, le génie tantôt supérieur, tantôt inférieur à l'homme, qui ne relève pas des mêmes mesures, et qui s'arrange de lui comme il peut.

Or aucune littérature n'est plus sociable, plus sociale, que la littérature française, n'a mieux qu'elle lié partie avec l'esprit de société, n'admet moins le monologue dans la rue, dans le livre, au théâtre. Le même paradoxe qui a fait de Napoléon un empereur français a fait se tenir en français le monologue hugolien, a préposé Napoléon et Hugo à la plus grande extension, à la plus grande transgression d'une force française. Ils nous ont été donnés bien plus que nous ne les avons produits : durs à absorber, à digérer. C'est cette difficulté de digestion que Lamartine, dans le discours sur le *Retour des Cendres*, indiquait en prophète au Français moyen du Juste Milieu. Mais le *Retour des Cendres* avait lieu vingt-cinq ans après le départ du vivant et huit ans avant le retour de l'héritier. Il y avait, comme l'indiquait Lamartine, une présence redoutable de Napoléon. Le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo est celui d'une situation acquise et d'une mémoire digérée. Les Cendres rentraient chaudes, le cinquantenaire se fait à froid. Déjà, quand il mourut, Hugo était un survivant. S'il y avait en 1840 en France un napoléonisme latent et couvé, il n'y a pas, depuis longtemps, d'hugolisme littéraire français. Y en a-t-il même jamais eu depuis 1843? Hugo dès cette époque n'avait-il pas été, littérairement, installé dans une fonction de Hugo seul? A partir de 1852 l'exil

ne l'avait-il pas entouré de la nuée visible de cette solitude, et des signes éclatants du monologue? Ne l'avait-il pas diminué en tant que présence, en donnant un piédestal à sa situation? La fin de l'influence, la tension et la permanence du monologue, les scrupules de cette sociabilité qui forme le secret séculaire et le liant de la littérature française, ont donc diminué de plus en plus la présence. La situation reste indestructible, monumentale.

Monumentale à la manière du monument propre de Napoléon : l'Arc de Triomphe. L'Arc est un monument artificiellement tendu, sans précédent dans la tradition architecturale de la France, sans rapport avec la taille, la réalité de l'homme, et contre lequel Viollet-le-Duc a écrit une page impitoyable. Et pourtant il existe, il est un ancêtre, il est incorporé à Paris, aussi bien que la Notre-Dame à laquelle l'immole Viollet-le-Duc. Victor Hugo s'est fait son poète dès l'ode de 1823, avec l'épigraphe prophétique *Non deficit alter*, puis par celle de 1837. Il a fini par s'imposer à lui après lui avoir imposé le nom de son père, par passer près de lui les dernières années de sa vie, sous lui la première nuit de son éternité. Son œuvre tient la même place, humaine dans son détail et sa signification, inhumaine dans ses proportions, dans sa voix, dans son napoléonisme, dans son monologue, dans son inquiétant et redoutable *Victor Hugo seul*. Le monologue hugolien est une immense porte de la poésie, comme l'Arc une immense porte de l'Histoire. Mais le monument, sans proportions humaines, gagne à être seul de son ordre dans Paris, à ne point désaxer l'architecture humaine d'une capitale. Paris le supporte, l'admet, l'incorpore, le digère. Mais une ville, une perspective moindre? Pareillement le monologue hugolien eût aspiré et désaxé une littérature moins séculaire et moins vigoureuse. Qu'est-ce que ce monologue?

***

Il s'est formé lentement, favorisé en grande partie par les événements, et le poète des premières années l'eût mal fait pressentir.

De 1822 à 1830, la poésie du romantisme, ce sont trois

grands poètes, Lamartine, Vigny, Hugo, classés assez manifestement par l'opinion à part et au-dessus des autres. La précocité de Hugo est telle qu'il est à peine besoin de tenir compte de sa différence d'âge, de douze ans avec le premier, de cinq ans avec le second. Or, si nous comparons l'auteur des *Odes et Ballades* et des *Orientales* avec l'auteur des *Méditations* et celui des *Poèmes antiques et modernes*, nous sommes frappés de ceci, que des trois, il est le seul qui n'apporte pas ce que nous devons appeler, parce qu'il n'y a pas de mot pour remplacer cet apport anglais, un message. Une âme neuve et profonde s'insinue, pour les pénétrer, les amollir, les rendre fusibles, conquérir les jeunes gens et les femmes, dans les vers de Lamartine et de Vigny. A côté de leurs poèmes sentis et confiés, ceux de Hugo paraissent voulus et proclamés, sont d'un jeune homme studieux, probe, ambitieux, précocement mûri et pondéré, qui a une carrière à faire, et qui la fera, car il a d'excellents principes, comme on disait alors : principes politiques et religieux, mêmes principes poétiques. Rien de plus raisonnable, de plus sage, que son idée de l'ode, et son ambition, qui est d'un grand disciple : « Il a pensé que si l'on plaçait le mouvement de l'ode dans les idées plutôt que dans les mots, si, de plus, on en asseyait la composition sur une idée fondamentale quelconque qui fût appropriée au sujet, et dont le développement s'appuyât dans toutes ses parties sur le développement de l'événement qu'elle raconterait, en substituant aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne, on pourrait jeter dans l'ode quelque chose de l'intérêt du drame, et lui faire parler en outre ce langage austère, consolant et religieux dont a besoin une vieille société qui sort encore toute chancelante des saturnales de l'athéisme et de l'anarchie. »

Ces lignes de la préface de 1822 sont parfaitement lucides. Il s'agit de faire plutôt que de dire quelque chose de nouveau, de donner un modèle de l'ode, animée par une seule « idée », de « développer », de transporter dans des vers la matière et l'esprit du *Génie du Christianisme*, d'adresser à la société de la Restauration non ce que le poète a besoin de dire, comme Lamartine et Vigny, mais ce que cette société a besoin d'en-

tendre ou plutôt désir d'entendre, ce qu'elle demandera au théâtre et à la tribune, et ce que l'ode, en attendant le théâtre et la tribune qui conviendraient mal au débutant de vingt ans, s'efforcera, avec ses moyens propres fort intelligemment compris, de lui donner. Déjà, situation d'une poésie plus que présence d'un poète.

Si, de la part de cette poésie, message il y a, c'est message technique. Dire à la société de la Restauration — la bonne société bien entendu — ce qu'elle veut qu'on lui dise, c'est lui demander et lui renvoyer son message, ce n'est pas lui en apporter un. Mais si ce jeune poète pauvre, qui doit faire vivre de sa plume et de sa pension un foyer précocement et courageusement fondé, travaille sur des thèmes, il n'ignore pas qu'en matière de technique il est l'égal ou plutôt le supérieur de n'importe lequel de ses émules. A vingt-deux ans il connaît sa langue, il a le sens commun et profond du vers, beaucoup mieux que Lamartine et Vigny ne les posséderont jamais. L'ode *A Lamartine*, l'ode de *Mon Enfance* sont d'un métier que la poésie lyrique n'avait pas connu depuis Malherbe. Ce que Hugo appelle l'idée y anime et y remplit, sans l'outrepasser ni l'agiter, un corps bien proportionné. C'est de la grande et saine rhétorique. Hugo est déjà l'homme qui peut parler de la poésie comme Léonard parlait de la peinture au duc de Milan : « En peinture, je puis faire n'importe quoi aussi bien que n'importe qui. »

De là les *Ballades* et les *Orientales*, le dépaysement dans le temps et le dépaysement dans l'espace. Elles font, dirait-on presque, avec *Cromwell* qu'elles précèdent et suivent, une sorte de trilogie, la trilogie de l'essai, du métier, de la technique. *Cromwell* est célèbre par sa préface : mais toute la production hugolienne jusqu'en 1829 a l'apparence d'une préface, d'une introduction poétique à la poésie, d'une introduction dramatique au drame, d'une ouverture. L'entrée lyrique du vrai Hugo date des *Feuilles d'Automne*. Et alors les quatre recueils des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Voix intérieures*, des *Rayons et des Ombres*, de 1831 à 1840, vont former une *Histoire de dix ans* poétique, un tout, une coupole sur quatre piliers, le premier massif du monologue hugolien, du monologue d'Olympio parmi les vivants.

***

Il y a dans les *Feuilles d'Automne* une seconde ode à Lamartine, écrite en juin 1830 pour saluer les *Harmonies*, qui est aussi belle que la première, et qui, issue d'un sentiment généreux de déférence et d'admiration, nous indique lumineusement ce que Hugo pouvait envier à Lamartine. La poésie lamartinienne, expose Hugo, est un grand navire, entre les deux immensités de la mer et du ciel, qui s'avance dans l'acclamation, vit dans la ferveur de la foule, a trouvé comme Colomb son monde, a éveillé un univers. Mais le navire de Hugo, dit-il, lutte en pleine tempête, solitaire. Le monde qu'il cherche le fuit. Rien de fécond dans cet élément qu'il laboure jour et nuit. L'un est le vaisseau de Colomb, l'autre celui de La Pérouse. Et je veux bien qu'il y ait là un thème surtout lyrique et décoratif. Mais je remarque qu'un quart de siècle après, écrivant de l'exil à Alexandre Dumas, pour le remercier de la dédicace de l'un de ses drames, il recourait à la même image, rappelait les amis qui en 1852 étaient venus l'accompagner au quai d'Anvers, à son départ pour Jersey, le geste d'adieu de Dumas pendant que le navire s'éloignait :

> Toi debout sur le quai, moi debout sur le pont,
> Vibrant comme deux luths dont la voix se répond,
> Aussi longtemps qu'on put se voir, nous regardâmes
> L'un vers l'autre, faisant comme un échange d'âmes.
> Et le vaisseau fuyait, et la terre décrut.
> L'horizon entre nous monta, tout disparut.
> Une brume couvrit l'onde incommensurable.
> Tu rentras dans ton œuvre éclatante, innombrable,
> Multiple, éblouissante, heureuse, où le jour luit,
> Et moi dans l'unité sinistre de la nuit.

Or Lamartine et Dumas sont (avec Balzac quand il écrivit les *Misères*, puis les *Misérables*) les seuls rivaux auxquels Hugo ait pensé pour considérer leur secret, pour établir entre eux et lui une ligne de comparaison, pour leur reconnaître, sur un point, une supériorité à laquelle il ne pouvait pas atteindre. Il ne paraît jamais avoir éprouvé ce sentiment à l'égard de Sainte-Beuve, il n'a pas eu devant son intelligence l'idée d'une valeur qu'il eût à envier, aussi bien au critique qu'au poète. Il a

pu s'inspirer de *Joseph Delorme* dans les *Feuilles d'Automne*, comme il s'inspirera de Leconte de Lisle dans la *Légende des Siècles*, ou des *Émaux et Camées* dans les *Chansons des Rues et des Bois*, avec l'allure de quelqu'un qui reprend son bien, qui aurait pu inventer cela tout aussi bien qu'eux, et qui en tout cas l'exécute mieux. Peut-être, après tout, l'auteur des *Misérables* a-t-il pensé de même (à tort) au sujet de Balzac. Mais le poète et l'orateur ne l'ont pas pensé au sujet de Lamartine, l'homme de théâtre ne l'a pas pensé au sujet de Dumas. Il a vu en eux de grands pays, dont il était séparé par des frontières naturelles, par une nature de frontière, qu'il sentait en lui; il se définissait en les reconnaissant.

Qu'à vingt-cinq ans de distance, la même image soit imposée, soit tirée de l'inconscient de Hugo pour lui servir, de son côté, de borne frontière marquée de ses armes, c'est au moins un renseignement considérable. Si nous relisons encore cette ode de 1830 et ce court poème de 1854, nous y reconnaissons une confrontation de ceux qu'on peut appeler deux princes du dialogue avec un prince du monologue.

Du dialogue avec la foule. Entre Lamartine et la foule, entre le vaisseau de Colomb qui entre au port et le peuple qui se presse sur les quais, le pacte est fait. Le poète a avec cette foule un langage commun, qui n'est pas toujours divin, mais dont les parties vulgaires sont soulevées et animées par la partie divine. Il est lyrique et orateur, dans la plénitude des deux natures, dans le plain-pied de ces deux natures avec la nature humaine. Il y a à ce sujet un curieux dialogue de Sainte-Beuve avec Ballanche : « Comment, demandait Ballanche, M. de Lamartine est-il si populaire en même temps qu'il est si élevé? — C'est, répondit Sainte-Beuve (ou Sainte-Beuve dit en 1845 qu'il répondit...) que M. de Lamartine part toujours d'un sentiment commun, moral, et d'une morale dont tous ont le germe au cœur, et presque l'expression sur les lèvres. D'autres s'élèvent aussi haut, mais ne le font pas dans la même ligne d'idées et de sentiments communs à tous. Il est comme un cygne s'enlevant du milieu de la foule qui l'a vu et aimé, pendant qu'il marchait et nageait à côté d'elle : elle le suit jusque dans le ciel où il plane, comme l'un des siens ayant de plus le don du chant et des

ailes, tandis que d'autres sont plutôt des cygnes sauvages, des aigles inabordables, qui prennent leur essor aussi sublime du haut des forêts désertes et des cimes infréquentées. La foule les voit de loin, mais sans trop comprendre d'où ils sont partis, et ne les suit pas avec le même intérêt sympathique et intelligent. »

D'autres, c'est l'Autre, en 1845. Mais l'image de Sainte-Beuve se superpose à peu près à celle par laquelle Hugo lui-même rendait la même opposition dans l'ode des *Feuilles d'Automne*. Laissons les vaisseaux et les cygnes. A côté de la vocation de Lamartine au dialogue, voilà la vocation de Hugo au monologue. Vocation d'autant plus singulière qu'il possède tous les dons qui le conduiraient à ce dialogue, si un mouvement irrésistible et absolu comme celui de la mer ne les déversait incessamment du côté du monologue.

S'agirait-il en effet du monologue par obscurité, difficulté de s'exprimer complètement, de celui auquel étaient contraints, ou Ballanche, ou ce Quinet dont Cousin disait : « Il est de ceux à qui Dieu a dit : Tu ne te dégageras jamais! » Bien au contraire! De tous les écrivains français Hugo nous paraît à la fois l'auteur le plus clair dans l'expression et le rhéteur le plus puissant dans l'accumulation. Il n'est pas seulement clair, il redonde et accable de clarté.

S'agirait-il du monologue par isolement, particularité extrême, nature de « pas comme les autres » à la manière de Gérard de Nerval ou de Baudelaire? Pas du tout! Autant que Lamartine, et plus que Vigny, Hugo a trouvé ses thèmes poétiques dans les émotions, les sentiments, les idées les plus communes, dans le pain quotidien de la vie humaine : l'amour, la famille, les enfants, la patrie, et les grands intérêts politiques et religieux sont proclamés chez lui par un haut-parleur qui ne fait qu'amplifier, recouvrir d'inépuisables images ce que pense l'homme dans la rue, transformer en cygnes sauvages et en aigles inabordables les oiseaux de la rue.

S'agirait-il du monologue par distraction, par oubli d'autrui, par egocentrisme monstrueux? Encore moins. Hugo est dans la vie un homme courtois, poli, spirituel, prudent, très curieux de ses intérêts littéraires et financiers, et très habile dans leur gouvernement, exempt de cet illusionnisme des biens de

fortune où vécurent Lamartine et Dumas, fin observateur, connaisseur en tout, et d'une forte attention à la vie.

S'agirait-il, à la table de travail, du monologue par abandon à la phrase, à la pente de la parole intérieure et aux chevaux de la pensée? Absolument pas. Hugo est resté l'ouvrier poète. Cousin disait de lui à Sainte-Beuve : « Hugo dérange toutes les idées qu'on se fait du poète lyrique. On est accoutumé à définir le poète lyrique une *chose légère*. Au lieu de cela on a dans Hugo une pensée calculée, compliquée, qui manœuvre en toute chose. » Et Sainte-Beuve lui répondait : « Oui, il fait une ode elle-même comme on ferait une serrure! une serrure savante, mais c'est de la mécanique. » Le vert de gris, et d'Institut mis à part, ces propos ne manquent pas de pertinence. Hugo est un grand *homo faber*, et l'*homo faber* est toujours tiré plus ou moins hors de lui par l'appel et l'exigence de la matière à ouvrer. En dehors de la littérature, Lamartine ne possédait qu'une technique, qu'il avait d'ailleurs apprise : celle de la diplomatie, technique morale et politique. Les techniques extra-littéraires de Hugo étaient au contraire des techniques de la main, celles même de son grand-père de Nancy, le dessin et la menuiserie. Cousin et Sainte-Beuve nous représentent deux natures d'intellectuels qui s'étonnent devant une nature d'ouvrier. Et, précisément, chez le Hugo de 1820 à 1830 la nature ouvrière, technicienne, dominait tout. Qu'est-ce que cette nature ouvrière, sinon la soumission à la matière, l'esprit lesté, guidé par la matière, en dialogue avec elle, en attention à elle? Sainte-Beuve estimait dans les *Ballades* un art de verrier. « Ce sont des vitraux gothiques... on voit sur la phrase poétique la brisure du rythme comme celle de la vitre sur la peinture, et il n'y a pas de mal à ce qu'on la voie. » Les *Odes* et les *Orientales* ouvrent un atelier de peintre décorateur. Ce grand ouvrier, ce patron des ateliers, romantique et du Parnasse, ne perd jamais le contact avec la matérialité et la précision : le contraste reste entier avec l'immatérialisme et l'imprécision lamartiniennes.

Voilà donc bien des conditions qui éloigneraient Hugo du monologue, et qui en effet l'en éloignèrent plus ou moins jusqu'en 1830. Mais, de plus en plus, à partir de 1830, il est conduit, contraint, condamné au monologue, comme penseur — le Penseur.

***

A quelqu'un qui l'arrêtait dans la rue en lui disant : « Toujours à penser! » Lamartine répondit : « Mais je ne pense jamais : mes idées pensent pour moi. » C'était très juste : elles lui fournissaient, comme une fontaine par quatre bouches, la pensée, le rythme, l'aisance, l'éloquence. De Victor Hugo, on dirait aussi bien que les mots écrivent pour lui. Mais ses idées ne pensent pas pour lui. C'est lui qui les pense; et surtout, c'est lui qui pense. Il n'y a aucune raison de railler ce nom qu'il se donne à lui-même : le Penseur. Non au sens de Maine de Biran ou d'Amiel, évidemment, mais en un sens réel, et puissant. Le Hugo de Rodin au Palais-Royal, et même l'homme qui est nu devant le Panthéon, réalité hugolienne qui semble montée de la crypte pour témoigner du poète, le commentent et l'exposent plus clairement que ceux des critiques qui ont vu de leur fenêtre que Hugo n'a pas d'idées. Par ce mot et cette fonction de penseur, Hugo, avec une juste expérience du réel, entend la force de la vie intérieure telle qu'il l'éprouvait en lui, à la manière d'un élément : vie intérieure aussi extraordinaire, sur le registre de l'*homo sapiens*, que la technique de Hugo sur le registre de l'*homo faber*. Son monologue est fait de cette vie intérieure, et, d'ailleurs, un monologue qui a du style ne peut pas être fait d'autre chose.

On remarquera, entre parenthèses, que la légende qui fait de Victor Hugo un verbal qui ne pense pas est due à des hommes qui sont eux-mêmes mangés par la copie, comme Faguet, ou par la vie de relations, et à l'intérieur de qui il ne reste à peu près rien. « Le voilà seul avec lui-même, disait Capus d'un de ceux-là, c'est-à-dire vraiment seul! » Le contraire même de la solitude monstrueusement peuplée de Hugo. Aussi bien, aucun philosophe n'a-t-il, au sujet de Victor Hugo, donné dans ce lieu commun de publiciste. Il y a un entretien curieux entre Renan et Jules Lemaître, que nous rapporte Jules Tellier. Lemaître raillait, comme il se doit, la philosophie de Victor Hugo, Renan en parlait avec considération, et Lemaître pensait que Renan plaisantait. Renan finit par lui faire l'aumône d'un peu d'ironie : « En somme, sa philosophie est à peu près la mienne : le panthéisme pour lui, et le déisme pour les autres. »

C'est juste, et très positif. Il y a dans le monologue poétique de Hugo tout le dialogue profond de son époque non seulement entre le panthéisme et le déisme, mais entre les grandes idées de cette époque sur Dieu.

D'ailleurs, ce climat propre de sa vie intérieure, ce monologue qui fait la condition de son génie, Hugo l'a peint dans un morceau extraordinaire, qui tient presque dans son œuvre, comme formule de son secret, la place de la *Nuit de Décembre* dans Musset et celle de la *Vigne et la Maison* dans Lamartine, l'une et l'autre expériences réelles, comme on sait, et non fictions. C'est la *Tempête sous un Crâne* des *Misérables*. On dirait qu'il y a en effet des climats sous son crâne, comme chez Pantagruel et chez le *Satyre*. Musset et Lamartine rendent leur solitude par un dialogue entre eux et leur âme de poète, Hugo l'expose en un monologue. On y trouverait presque le procès-verbal authentique du monologue hugolien : Jean Valjean cédait « à cette puissance mystérieuse qui lui disait : *Pense!* comme elle disait il y a deux mille ans à un autre condamné : Marche!... Il est certain qu'on se parle à soi-même; il n'est pas un être pensant qui ne l'ait éprouvé. On peut dire même que le Verbe n'est jamais un plus magnifique Mystère que lorsqu'il va, dans l'intérieur d'un homme, de la pensée à la conscience et qu'il retourne de la conscience à la pensée. C'est dans ce sens seulement qu'il faut entendre les mots souvent employés dans ce chapitre, *il dit, il s'écria*. On se dit, on se parle, on s'écrie en soi-même, sans que le silence extérieur soit rompu. Il y a un grand tumulte, tout parle en nous, excepté la bouche. Les réalités de l'âme, pour n'être point visibles et palpables, n'en sont pas moins des réalités ». Réalités... Il existe une réalité intérieure de Victor Hugo, comme il existe une situation extérieure de Victor Hugo. Ce sont deux puissants dieux.

C'est cette réalité intérieure de Victor Hugo qui met tant de distance entre les *Feuilles d'Automne* et la poésie antérieure. Tout le poète futur, celui d'un demi-siècle, tient déjà dans les quarante poèmes du frêle recueil qui porte pour sa première épigraphe *Data fata secutus*, et qui va en effet les suivre jusqu'au bout.

Parmi ces destins, il y a précisément cette teinte sérieuse d'un arbre qui, à vingt-huit ans, sent déjà son automne à ses

responsabilités, à ce poids intérieur que révèle la pièce liminaire, que précisent le second poème, *A Louis Boulanger*, et tant d'autres, la *Rêverie d'un Passant à propos d'un Roi*, *Ce qu'on entend sur la montagne*. Beaucoup des pièces du recueil sont adressées à quelqu'un, Boulanger, Sainte-Beuve, un neveu, un ami, la femme ou la fille du poète. Mais on remarquera combien elles semblent les concerner peu, passer au-dessus de leur tête, ne leur demander que l'occasion d'un monologue, manquer de cette interpellation et de cette prise directe qui chez Lamartine vont vraiment de l'homme à l'homme et maintiennent sur un poème les esprits d'un dialogue. Les deux morceaux les plus caractéristiques de ce monologue seraient peut-être la *Pente de la Rêverie*, et la *Prière pour Tous*.

La *Pente de la Rêverie* a la même valeur de procès-verbal que la *Tempête sous un Crâne* : procès-verbal, le 28 mai 1830, d'une vision totalitaire du monde, d'une hallucination de la plénitude, où l'histoire humaine est vue et sentie à la manière d'une cathédrale gothique, à la fois dans son ensemble et dans le détail indéfini de ses pierres sculptées. Par cette *Pente de la Rêverie*, on entre à l'intérieur du poète comme on chemine dans les membres et dans la tête d'un colosse de bronze. Hugo y trouve pour la première fois son thème éternel. Trois moments, un jour de pluie, au printemps, dans cet appartement de la rue Jean-Goujon où il est allé chercher la campagne et la verdure. Ses enfants, Léopoldine et Charles, jouent dans le jardin, les oiseaux chantent, la Seine, Paris, le dôme des Invalides s'étalent. Voilà le premier plan, la première vie, le premier Hugo, familier. Puis ce plan s'efface. Un second lui succède : les amis, amis littéraires, amis peintres — soit l'école où il règne, le monde des lettres, des idées, de la gloire, cette famille selon l'esprit dans laquelle se fond la famille selon la chair. Tels sont les deux premiers Hugo, nature normale de poète, et qui se retrouverait à peu près chez tout poète normal, qui ne sont pas du *Hugo seul*, qui en seraient même à peu près le contraire. Puis, brusquement, à une dénivellation, comme au sommet d'un col une face nouvelle de la terre, s'étale le troisième Hugo, le Hugo visionnaire, sans commune mesure avec les précédents,

Hugo l'unique, Hugo seul, ou mieux Hugo peuple, Hugo peuplé, Hugo élément, un Hugo dans lequel les barrières physiques cèdent, l'écrou du corps et du cerveau se desserre, la représentation n'est plus obstruée par l'attention au fait, toute la mémoire d'un passé humain, présente derrière l'écrou, comme l'eau derrière la vanne, se répand, inonde, coïncide avec les siècles, les générations, les Solymes, les Tyrs, les Carthages, les Romes, et l'histoire humaine et la durée cosmique boivent comme une goutte d'eau la vie d'un homme. Ce thème du plan impersonnel qui succède au plan personnel reparaîtra dans la dernière pièce des *Contemplations*. Il est alors devenu, dans la solitude de l'exil, la vocation quotidienne de Hugo. Mais cette vocation propre de Guernesey est présente dès les *Feuilles d'Automne*, que Hugo a écrites de vingt-six à vingt-neuf ans, et où le prophète, le visionnaire débute.

La *Prière pour tous*, banalisée pour avoir traîné ses fragments dans les recueils enfantins, s'allonge vers le même orient que la *Pente de la Rêverie*. Si l'on compare aux odes des années vingt ce poème de 1830, et précisément parce qu'il semble appartenir à la même famille de sujets, on reconnaîtra le changement de climat, — les thèmes de *Magnitudo Parvi*, Léopoldine, celle que Sainte-Beuve appelait la fille des Césars, prenant déjà, comme si elle était de l'autre côté de la tombe, figure d'intercesseur et d'ange entre son père pensif et la foule des vivants et des morts.

Et sur quelle pièce, datée de novembre 1831, se terminent les *Feuilles d'Automne*? Vingt ans avant le coup d'État, sur la première pièce des *Châtiments*, la carte d'Europe animée, flamboyante, ruisselante de noms de villes devenus diamants pour la monture de la rime, peuples vengés, rois au pilori, marqués, armoriés à l'épaule, carcans, et le dernier vers notifiant la naissance de cette Muse.

> Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain!

La dernière pièce des *Voix intérieures*, achèvera sur le même profil le recueil de 1837. A la nouvelle Muse, à la Jeune Parque, qui sent son destin et qui veut sortir, aller, le doigt du poète dit : Reste encore, il n'est pas temps.

Aie au milieu de tous l'attitude élevée
D'une lente déesse, à punir réservée,
Qui, recueillant sa force ainsi qu'un saint trésor,
Pourrait depuis longtemps et ne veut pas encor!

Les *Feuilles d'Automne* ont infléchi la courbe nouvelle, la ligne se continue unique et droite dans les trois autres recueils, les *Chants du Crépuscule*, les *Voix intérieures*, les *Rayons et les Ombres*. Ce sont les quatre parties d'un même poème, les quatre articulations d'une même vie.

Dans les *Chants du Crépuscule*, tonnent sur Paris, à travers les tours ajourées de l'ode, les cloches civiques, nationales, humaines. Aucun autre recueil de Hugo, si ce n'est les *Châtiments*, n'a plus la figure d'un recueil politique. Les premières pièces d'amour à Juliette y mêlent leur cloche d'argent, mais le futur pair, émule de Lamartine, le poète proclamateur et prophète a pris toute sa stature.

Ce poète proclamateur et prophète, à partir des *Voix intérieures*, il reçoit un nom nouveau, il s'appelle Olympio. C'est dès 1835 que Victor Hugo conçoit l'idée d'un grand livre de vers qui s'appellerait les *Contemplations d'Olympio*, et dont l'acte de naissance s'étale dans le dialogue du 15 octobre 1835, qui s'appelle *A Olympio*, placé exactement dans le recueil des *Voix intérieures* (tous les recueils de Hugo ont des titres magnifiques, mais très justes) parce qu'il est fait, comme la *Vigne et la Maison*, de deux voix intérieures alternées, celle du poète homme et du poète prophète, du poète actuel de Paris et du poète futur de Guernesey.

Voix pareille à la sienne et plus haute pourtant,
Comme la grande mer qui parlerait au fleuve.

Comme la *Pente de la Rêverie*, c'est là, dans les quatre recueils des années trente, un poème cardinal, un poème-gond, sur lequel roule lentement la porte de la destinée hugolienne, et que paraphrase, par ailleurs, la préface du dernier recueil, de celui dont une pièce a popularisé le nom d'Olympio, dont le titre lui aussi indique un thème de dialogue inégal entre le passé et l'avenir : les *Rayons et les Ombres*. Ce portrait du poète idéal, tracé dans cette préface, le 28 avril 1840, c'est déjà le portrait même de l'auteur des *Contemplations*, le portrait du poète de Guernesey.

« Il aurait le culte de la conscience comme Juvénal, lequel sentait jour et nuit un témoin en lui-même, le culte de la pensée comme Dante qui nomme les damnés ceux qui ne pensent plus, le culte de la pensée comme saint Augustin, qui, sans crainte d'être appelé panthéiste, appelle le ciel une créature intelligente. » Juvénal et Dante sont de ces pré-Hugo qui se réincarneront dans l'exil de 1851, et dans *William Shakespeare* saint Augustin est désigné ici comme un génie précurseur du théologien de la *Bouche d'Ombre* et de *Dieu*. Ce poète composé de Juvénal, de Dante et de saint Augustin, quelle sera sa mission poétique? La trilogie épique de Guernesey. « Ce que ferait ainsi dans l'ensemble de son œuvre, avec tous ses drames, avec toutes ses poésies, avec toutes ses pensées amoncelées, ce poète, ce philosophe, cet esprit, ce serait, disons-le ici, la grande épopée mystérieuse dont nous avons tous un chant en nous-mêmes, dont Milton a écrit le prologue et Byron l'épilogue : le Poème de l'Homme. »

Les *Rayons et les Ombres* donnent leur ouverture musicale à ces *Contemplations d'Olympio* dont le destin alors inconnu comportait la complicité de la solitude et de l'exil. La pièce liminaire des *Rayons*, *Fonction du Poète*, ce sont les *Mages* moins la joaillerie des noms propres, la deuxième, le *Sept août 1829*, c'est le dialogue éternel des deux majestés, le roi et le poète. Même dans la troisième, *Regard jeté dans une mansarde*, le poème populaire et sentimental monte sur le trépied : voilà la guerre de Hugo à Voltaire, du siècle prophète au siècle critique, de l'homme de Dieu à l'homme du diable. Il y a par ailleurs un peu de remplissage, préposé au rôle d'*Ombres*, et même les fameuses *Guitares*, mais tel qu'il est et dans sa variété même, le recueil paraît celui des quatre qui, plus près des *Contemplations*, leur ressemble le plus, fait le mieux sentir l'unité profonde du poète, telle qu'il l'exprime encore dans la décisive préface. « Rien de plus divers en apparence que ses poèmes, au fond rien de plus un et de plus cohérent. Son œuvre, prise dans sa synthèse, ressemblerait à la terre; des productions de toutes sortes, une seule idée première pour toutes les conceptions, des fleurs de toutes espèces, une même sève pour toutes les racines. »

***

On sait comment la sève parut tarir entre 1843 et 1851. La chute des *Burgraves*, la mort de Léopoldine, l'option pour une carrière politique, raréfient la veine lyrique pendant huit ans, au cours desquels il n'y a guère qu'une reprise poétique, l'automne de 1846, où le poète écrit les pièces de *Pauca Meae*, ainsi qu'*Aymerillot* et le *Mariage de Roland*.

En novembre 1849, sortant d'une séance de l'Assemblée, c'est sous le titre et dans le tutoiement *A Olympio* qu'il note :

> Parmi ces hommes fous et vainement sonores,
> Grave, triste, et rempli de l'avenir lointain,
> Tu caches ou tu dis les choses du destin;
> Car le ciel rayonnant tu fit naître, ô poète,
> De l'Apollon chanteur et de l'Isis muette.

Admirables personnifications, comme celle de Proserpine dans les *Contemplations*! Entre cet Apollon du poète et cette Isis du penseur, auxquels l'exil donnera leur stature et leur profondeur, il y a un hiatus, il y a l'absence d'un médiateur, d'un liant, d'un troisième terme, de ce qui eût fait à l'Assemblée l'orateur, dans le lyrisme familier le Lamartine, au théâtre le Dumas : l'absence de la Vénus charmeuse et du Mercure insinuant. Mais quel Apollon que celui de la *Légende*, quelle Isis que celle de *Dieu*!

Les dix mille vers des *Contemplations* équilibrent dans l'œuvre lyrique de Hugo les dix mille vers des quatre recueils 1830-1840. C'est à elles qu'on accorde généralement le haut du pavé, mais cette supériorité pourrait se discuter, et la tétrade des années trente, après tout, les vaut poétiquement. Leur place unique vient de leur fonction de *Journal* ou de *Mémoires* poétiques, répartis sur près d'un quart de siècle. Sous leur forme brisée, elles correspondent à des *Mémoires d'Outre-tombe* ou à des *Confidences*. Les pièces d'*Autrefois* ne sont antidatées que pour combler des vides, pour restituer par la mémoire imaginative des moments du passé, et aussi pour arranger ces moments de manière à répandre sur la vie politique de l'exilé de Guernesey une unité qu'elle ne comportait pas. De là des poèmes de critique littéraire comme la *Réponse à un acte d'accusation*, et surtout politique comme

l'*Écrit en 1846* de 1854, des vers d'amour qui sont des bouquets envoyés de Jersey à des beautés d'autrefois, et puis le poète qui devient le prophète, Jérusalem qui devient Patmos.

> Si j'appelle Rouen, Villequier, Caudebec,
> Toute l'ombre me crie : Horeb, Cédron, Balbeck.

Le poème à deux tours, la Notre-Dame de l'exil, qui s'achève par *Ce que dit la Bouche d'Ombre* et *A celle qui est restée en France*, apporterait en somme le même message que le poème à quatre tours des années trente, si tout de même deux éléments nouveaux, inattendus, excentriques, non donnés dans les destinées de 1840, n'étaient intervenus à Jersey, pour lever cette poésie au-dessus d'elle-même, la situer, dans le vie même, sur un seuil surhumain analogue à celui que Hugo, avec les *Burgraves*, avait cru trouver dans la scène : la mer et les morts.

A cinquante ans, Hugo passe du climat de terre au climat marin. Il vivra dix-huit ans dans deux îles. Révolution physiologique, d'abord. Jusqu'alors c'est un urbain, un Parisien pur, et on ferait volontiers de Boileau, de Baudelaire et de lui les trois grands poètes de Paris. Tout ce qu'il écrit est écrit à Paris. Pendant ses courtes vacances à la campagne il se repose. Le contraire de Lamartine qui n'écrit à peu près rien à Paris, et à qui toute son œuvre poétique est dictée par les automnes de Bourgogne, ou les étés de la mer toscane. Brusquement la santé, la vie, la poésie et la pensée de Hugo épousent, d'un consentement profond, le climat du sel et de l'iode, de l'espace et de la tempête.

Devant l'élément avec lequel il va cohabiter dix-huit ans, le poète prend conscience et possession de son monde intérieur comme d'un élément. Cette pente de la rêverie qu'il avait suivie vingt ans auparavant aux Champs-Élysées, elle quitte sa nature de pente sur la terre pour devenir un lit sans bornes sous la mer. Du visionnaire par accident la solitude fait un visionnaire ordinaire. L'état mystique de la *Pente de la Rêverie* s'amplifie, s'approfondit, touche aux enfers et au ciel avec *Ce que dit la Bouche d'Ombre*. Et Coré qui devient Proserpine, symbole de cette poésie transfigurée, c'est une pièce des *Contemplations*.

Hugo sent son élément intérieur assez puissant pour tenir tête à l'autre élément, dialoguer avec lui, l'écouter, lui répondre, l'interpeller. La mer, en fortifiant sa cage thoracique, lui donne l'habitude de ce dialogue rugissant. On se moque souvent du poème *Ibo*, du prétendu contre-sens entre l'idée et le rythme, du délire prophétique qui y roule. Bien à tort! Écrit au dolmen de Rozel, *Ibo* est encore un poème-gond, le poème d'une transfiguration, et, dans l'énergie ramassée de sa courte strophe, le moment même où la figure de Hugo passe de David d'Angers à Rodin.

J'irai lire la grande bible,
J'entrerai nu
Jusqu'au tabernacle terrible
De l'inconnu,

Jusqu'au seuil de l'ombre et du vide,
Gouffres ouverts
Que garde la meute livide
Des noirs éclairs,

Jusqu'aux portes visionnaires
Du ciel sacré,
Et si vous aboyez, tonnerres,
Je rugirai.

Chez l'auteur des *Châtiments* ce n'est pas une gasconnade, puisque les *Châtiments* ont fait entrer le rugissement dans la poésie, et que ce rugissement de Jersey a pour basse et pour contrepoids le rugissement de la mer. Quelques pièces des *Châtiments* ont été écrites à Bruxelles. Mais leur torrent prophétique et leur tempête, leur nature physique, le volume de leur cri n'existeraient pas sans le dialogue et la lutte de la voix humaine et de la mer, pareils au dialogue et à la lutte de Jacob avec l'ange. L'exil a fait un Hugo plus ou moins manichéen, a imposé à l'auteur de la *Bouche d'Ombre*, de la *Fin de Satan*, des *Misérables*, la présence du mal comme celle de la mer, ainsi que d'un élément encore, d'un élément qu'incarnent pour l'exilé le régime de décembre, la force au service du crime politique, le règne de Bonaparte, et devant les cris duquel l'exilé se sent les poumons assez forts pour rugir le bien. Le thème cosmique et métaphysique d'*Ibo* élève au carré le

thème politique des *Châtiments*, la force du rugissement qui répond à la clameur aboyante.

Avec la mer, les morts. En 1853, quand Hugo vient de terminer les *Châtiments*, madame de Girardin, en visite à Jersey, initie la famille Hugo aux tables tournantes. La première voix d'outre-tombe qui leur parle est celle de Léopoldine. Les morts de l'histoire suivent, et mènent pendant des mois leur dialogue, en milliers de vers hugoliens, avec Hugo. La conscience de Hugo faisait les questions, son inconscient, télépathiquement, par l'intermédiaire de Charles et des siens, répondait. Cette explication naturelle, la vraie, paraîtra aussi surhumaine que l'explication surnaturelle. Les poèmes du sous-produit hugolien, attribués par Hugo aux tables, sont un phénomène unique dans l'histoire de la poésie, même de l'humanité. Hugo, lui, ne s'est jamais arrêté à une explication naturelle. S'il y a mis fin, crainte de révolutions intérieures trop violentes (peut-être songeait-il à son frère mort fou, et de ses enfants, seule, une folle, la filleule de Sainte-Beuve, devait lui survivre) il n'a jamais douté que les morts, que les voix de Dieu, que Dieu même, ne lui eussent parlé. Il a écrit lui-même sur des photographies extatiques de lui : *Victor Hugo causant avec Dieu.* D'où les échos de ces causeries dans ses poèmes, le second tome des *Contemplations*, de *Pauca Meae* à *Au Bord de l'Infini*, livre de la mort et des morts. Le poète visionnaire est maintenant un poète habité, un poète monde. Ses poèmes comme ses romans prendront, à son image, figure de mondes. Sa triple épopée et les *Misérables* seront des mondes. Comme la dernière pièce des *Feuilles d'Automne* posait, prenant date, le premier jalon de la poésie satirique, les *Burgraves*, les poèmes épiques de 1845 avaient bien posé les premiers jalons de la poésie épique. Mais comment croire qu'elle eût percé, cette poésie, après 1853, tant de routes dans l'espace sans ce renfort, sans cette découverte et cette présence de la mer et des morts?

***

D'où les années extraordinaires de Jersey et de Guernesey, jusqu'en 1860 environ. A ce moment, toute la génération du siècle est morte, comme Balzac, s'est tue comme Vigny, ou

bien, comme la plupart des autres, dans un monde qui n'est plus le sien, se survit dans une production périmée avec Michelet, entasse de la copie avec Lamartine. Alors, de cet aliment des géants qui fut le partage de la génération romantique, de la génération unique, il semble que tout l'héritage aille à Hugo, comme les héritages de l'Europe allèrent à Charles-Quint, et que Guernesey devienne le lieu d'une monarchie universelle (contre laquelle n'ont pas manqué de jouer les vieilles réactions françaises), — qu'en quittant en 1850 la tombe de Balzac sur laquelle il avait prononcé un magnifique discours, Hugo ait emporté pour l'ajouter à la sienne la part cosmique de ce génie.

La production poétique de Hugo pendant ces neuf ans représente à peu le double de celle qui avait précédé et qui suivra : les *Châtiments*, les *Années funestes*, la plus grande partie des *Contemplations*, la *Fin de Satan*, *Dieu*, la *Légende des Siècles*, les *Quatre Vents de l'Esprit*, la plus grande partie de *Toute la Lyre* et d'*Océan*.

Il faut y ajouter les *Chansons des Rues et des Bois* publiées en 1865, mais presque toutes écrites en 1859, l'année de cet *Orphée aux Enfers*, qui va donner leur style aux dix dernières années de l'Empire, le style où l'on s'amuse, où les dieux de l'Olympe s'amusent. Hugo a toujours été extrêmement attentif aux courants littéraires, et le poète de l'exil et du rocher, si la politique eût tourné autrement, quel poète de la présence il eût fourni à Paris! De l'œuvre de l'exil, on peut dire que, tandis que le Pourana épique se rattache au mysticisme de 1848, la poésie proprement Second Empire ce sont les *Châtiments* de l'absence, les *Chansons* de la présence. Parmi l'œuvre poétique de Hugo, Alphonse Daudet, qui est resté jusqu'au bout l'ancien secrétaire de Morny, le délégué des *Vingt ans en 1860*, n'admettait et n'aimait que ces deux livres, ces deux versants de la poésie impériale.

Mais au regard du massif et de la substance de Hugo, les *Chansons* ne sont qu'une excursion, moitié voyage à Cythère, moitié voyage à Paris, les deux voyages, au temps de la *Belle Hélène* et de la *Vie parisienne*, n'en faisant d'ailleurs qu'un. Le Hugo de l'exil, le Hugo rivé à la solitude, à la prophétie,

aux mers, aux morts, aux mots, on le verrait pris dans l'image des quatre vents de l'esprit, des quatre chevaux du soleil, au carrefour de quatre mondes qui répondent également à son idée d'une monarchie universelle et d'un rayonnement illimité : le monde des mots, nourri de lyrisme; le monde des visions, matière épique; le monde philosophique, lieu dramatique d'une lutte entre la lumière et les ténèbres; le monde politique, qu'a étrangement labouré en lui le génie satirique.

La royauté des mots, nul ennemi ne la lui conteste. Hugo en France est aux mots ce que Descartes est à la raison ou Voltaire à l'esprit, ce qu'ailleurs Michel-Ange est au marbre, ou Rembrandt à la lumière. Il en obtient pour sa pensée tout ce qu'il veut, et ils en obtiennent pour leur beauté tout ce qu'ils veulent. Jamais cette souveraineté des mots n'est plus absolue, moins limitée que dans ces années cinquante. On pense à Louis XIV après Nimègue, à Napoléon en 1811. Le lyrisme de *Stella*, des *Mages*, d'*A celle qui est restée en France* est brasillant de mots comme d'étoiles un ciel d'été. Le poème de *Dieu*, qui a marqué sans doute le point maximum du gigantisme hugolien, en devient effrayant. Si les triangles avaient un Dieu, dit Montesquieu, ce serait un Dieu triangle. On voit littéralement dans ce poème le maître des mots faire Dieu avec des mots.

> Car le mot c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu.

Le verbe de saint Jean, c'est le Logos, non le mot. Mais Hugo seul avait droit à ce contre-sens et à ce calembour. Il lui donne l'être, comme le Christ à *Petrus petram*.

Et cela n'irait pas bien loin si l'auteur de ce calembour n'était celui de la *Pente de la Rêverie*, si le maître des mots n'était le maître des visions, si la *Vision d'où est sortie ce livre* qui ouvre la *Légende des Siècles* n'était une vision vraie, si la vie poétique proprement hugolienne, ce n'était le mariage, l'exogamie inattendue, de ce *Verbe* et de la *Chose vue*. Hugo n'a pas créé la vision épique, mais il a créé l'épopée visionnaire. Le *Sacre de la Femme*, le *Petit Roi de Galice*, *Eviradnus*, le *Satyre*, la *Rose de l'Infante*, autant d'équilibres entre deux forces, la force inépuisable des mots et la force sans défaillance et sans artifice de la vision évocatrice. A la science

innée des tours, des raffinements, des doublets, des étymologies, d'une langue à son zénith de puissance virile, Hugo unit la vision nue, la vision des prophètes bibliques. De Jérémie et d'Ézéchiel à saint Jean, l'épopée de Guernesey ne comporte pour Hugo qu'un précédent, la Bible. C'est pourquoi la *Légende des Siècles* ne doit être prise que pour un volet d'un triptyque, dont les deux autres, qui lui sont antérieurs, relèvent directement des prophètes : la *Fin de Satan* et *Dieu*. Le *Jésus-Christ* de la *Fin de Satan* aura été mis très haut quand on aura dit qu'il reste en français la seule transposition supportable, et belle, de l'Évangile. Mais Hugo a-t-il gagné la gageure qu'est *Dieu*? A-t-il rendu sensible au lecteur ce qui était certainement et profondément sensible à lui-même? Il semble qu'ici, entre les mots et la vision, l'équilibre, maintenu ailleurs, soit rompu en faveur des mots, que les mots, « ce corps aéré de la voix », accumulent tragiquement et passionnément leurs corps pour exprimer l'incorporel.

Il y a dix ans que Hugo a renoncé au théâtre, renoncé à projeter ses visions sur la scène qui n'a pu porter la vision des *Burgraves*. Mais, dans les îles, c'est lui-même qui devient un théâtre, c'est son monde intérieur qui devient un monde dramatique. Comme le dernier mot de Napoléon avait été le mot d'*Armée*, Hugo eut dans son agonie de mai 1885 pour dernier vers :

> C'est ici le combat du jour et de la nuit

Ce combat dramatique, ce dialogue manichéen, cet effort de Dieu contre la matière, de l'âme contre le poids, du bien contre le mal, de la vie contre la mort, ce *Noir et blanc* proprement hugolien, cela devient à Guernesey la pensée de Hugo, la pensée du penseur : c'est la conscience de ce combat qui lui compose une philosophie. Le bien et le mal ne sont pas des idées claires, les points d'interrogation abondent dans la conscience de Hugo, ce monde intérieur et poétique ne vit, n'obtient sa troisième dimension que par le clair-obscur. Mais si la réalité est esprit, si Dieu ne se réalise ou ne réalise ses fins qu'avec difficulté, si le problème du mal existe, si la matérialité est un poids à soulever, si les religions, de l'Orient à l'Occident, et si les philosophies, d'Anaximandre

à Bergson, ont en effet senti et pensé qu'il en est ainsi, s'il y a là un résultat de l'expérience interne de l'humanité, comme les lois physiques sont un résultat de son expérience externe, si Hugo a vécu dans la méditation et dans l'expression de ces vérités, s'il leur a donné un langage, un poids, un corps glorieux, si, évidentes ou probables qu'elles sont pour les philosophes, il les a rendues sensibles à ceux qui ne sont pas philosophes, si les philosophes les ont avouées et admirées chez lui, comment méconnaître dans son dialogue solitaire, dans ces tempêtes ou dans cette mer sous un crâne, dans cette présentation de Dieu et du monde, la réalité de la pensée et la dignité du penseur?

Enfin l'exilé de décembre, l'auteur des *Châtiments*, prend sa définitive stature politique. Le premier Empire avait fait son père général et comte, la Restauration lui avait donné l'investiture officielle, Louis-Philippe l'avait élevé à la pairie. L'ingratitude même de Louis-Napoléon envers le poète de Napoléon mit Hugo plus haut encore. Un portefeuille refusé sépara de l'ingrat le vindicatif, de Lycambe Archiloque. Ce n'est pas grand, mais c'est humain. Et à cet humain succéda immédiatement le surhumain qui était dans la nature poétique de Hugo et qu'il transporta dans ses proclamations politiques. Sa poésie en bénéficia quand c'était en vers. La gloire de Hugo n'en souffrit un peu que quand c'était en prose.

***

Les années miraculeuses sont à peu près terminées en 1860. Le quart de siècle qui reste à vivre à Victor Hugo compte pour son prestige, pour sa gloire, pour la fortune de son nom plutôt que dans son œuvre il compte, et aussi il pèse. Si Hugo était mort vers 1860, en exil, laissant en somme derrière lui presque toute son œuvre poétique actuelle, si les obsèques de 1885 avaient été un retour des Cendres en 1872, aurait-il aujourd'hui des ennemis? Pareillement, si l'un des fusils braqués sur lui avait abattu Lamartine en 1848, sur les marches de l'Hôtel de Ville, pendant le discours pour le drapeau, quelle fabuleuse mémoire il eût laissée! Pour l'un et l'autre la soixantaine fut sinon le cap périlleux, tout au moins le cap inutile.

Les œuvres poétiques d'après 1860, l'*Année terrible* et l'*Art d'être grand-père* ont fait à Hugo une gloire, dans le Paris des années soixante-dix : elles n'ajoutent à sa poésie qu'une digne vieillesse, comme le feraient les quelques pièces de la *Légende* qui sont de cette époque, s'il n'y avait pas le *Cimetière d'Eylau* et les *Sept Merveilles du Monde*.

Il est puéril de se demander si Hugo est ou non le plus grand poète de la langue. Mais on peut bien l'appeler, dans tous les sens du mot, le plus grand phénomène de notre littérature. Sa situation présente reste probablement, avec celle de Balzac (et pour les mêmes raisons, leur qualité de porteurs de mondes, leur figure d'atlante, de pâtre promontoire au chapeau de nuées) la plus haute et la plus solide du XIXe siècle. Son avenir sera en partie commandé par le morceau de paysage littéraire que le XXe siècle, quand il se sera écoulé, aura ajouté au massif du XIXe siècle et des précédents, quand auront pris figure les modifications du rivage, les nouveaux promontoires et leurs nouveaux chapeaux. Ronsard a été déclassé au XVIIe siècle non seulement à cause de l'évolution de la langue, mais parce que le XVIIe siècle avait la force de faire autre chose, de le faire aussi bien, et que la méconnaissance, la perte de Ronsard, comme il y a la perte du Rhône, étaient une condition de cette réussite. Un demi-siècle après la mort de Ronsard, se levait le *Cid*. Mais rien depuis un demi-siècle n'a menacé Hugo de ce bienheureux déclassement. Rien n'en menace le XIXe siècle. André Gide a mis beaucoup de sens, et de bon sens, dans le « Hugo hélas! » par lequel il répondait à une question touchant le plus grand poète français. Opinion nuancée, juste et sincère d'un écrivain de la génération à laquelle il incombait d'obscurcir Hugo, comme la génération de Corneille avait obscurci Ronsard, et dont, en 1935, nous devons reconnaître, elle doit reconnaître, qu'elle ne l'a, hélas! pas obscurci.

ALBERT THIBAUDET

PHILIPPINES

Entre Chine et Insulinde. — Sur cette mer à typhons qu'aujourd'hui la chaleur plombe, le bateau glisse sans tangage et sans roulis, en un friselis de brûlure comme sur une plaque de métal chauffée à blanc.

Il a le calme dormant d'une maison de province, en été, ce *Tsijidane*. Par ses larges fenêtres carrées, j'ai vu les dernières jonques du Yang-Tsé abattre sur un ciel de Delft et une mer café au lait leurs ailes d'oiseaux de nuit, hier, celles de Hongkong, plus piratesques, armées entre une marmite et un pot de fleurs d'une bombarde rouillée.

Pour aller de la Chine aux Indes, ces bateaux hollandais sont les seuls dignes de l'invitation au voyage. Ici ni gothique ni faux Louis XV; des bois noirs et luisants, du marbre nu. Fraîcheur de tulipe. Cuisine à la crème. Le pas des boys s'amortit sur du caoutchouc de Java. Pour seul compagnon de cabine, un gros polochon de toile, la « femme hollandaise »; sur le pont, le chat du bord.

Après le hourvari des ports chinois — ce cri de meute, cette pathétique pouillerie, ces couleurs d'épices, de chiffes et de fumée, ô Chine — il faut pareille cure de silence pour passer au miroitant royaume des archipels malais : Philippines, Célèbes, Moluques, Iles de la Sonde. Sentinelles avancées de l'Insulinde, à la pointe du grand arc, sept mille Philippines gardent l'entrée de ce monde sporadique et fermé où l'aventure tient en réserve ses plus étouffantes jungles, ses derniers îlots de piraterie, deux ou trois douzaines de potentats mâ-

cheurs de bétel, cruels et vieillissants, et quelques-uns des plus rares spécimens ethnographiques d'une inapprivoisable humanité. Sept mille qui, derrière la frange noire du couchant, se tapissent aux quatre coins de la mer luisante...

Mer de nacre lamée par les premiers feux du levant quand, avec l'aube, apparaît Luçon, la plus grande avec Mandanao des Philippines. A la luxuriance des îles hautes d'Océanie, Luçon joint l'aspect farouche des Célèbes, les contours menaçants de Bornéo. Crêtes déchiquetées, baies profondes, rives défendues par un mur de végétation derrière lequel le regard cherche la course des tribus pygmées, leurs volées de flèches empoisonnées. A ce carrefour du Pacifique, les migrations indonésiennes et malaises ont conjoint leurs courants pour refouler les Aetas négroïdes qui furent les premiers habitants des Philippines. Les hordes de « Négritos », qui peuplent encore leurs brousses les moins pénétrables, sont vraisemblablement les descendants de ces Aetas perdus dans la nuit des temps. Sur dix ou douze millions de « Filippinos » combien vivent en marge de la civilisation? Igorots des montagnes, Ifugaos chasseurs de têtes, Moros musulmans de Mandanao, plus d'un tiers de cette humanité panachée, formée par les plus ténébreux croisements, ont échappé au baptême des « padres ».

... Ce n'est point le cas de la jeune Philippine qui, depuis Hongkong, voyage à notre bord en compagnie de son mari chinois. Campée sur ses hauts talons elle porte au cou croix et médailles. Paupières bridées, chevilles espagnoles, teint moka, elle réunit les plus tropicaux mélanges. Seul son petit nez, un peu corbin, un peu guenon est vraiment original. Je le retrouve sur les visages ronds des fonctionnaires de la quarantaine, ce nez national. Il a l'air de réclamer l'indépendance... L'indépendance philippine que don Manuel Quezon vient d'enlever de haute lutte à Washington.

— Vous auriez dû être là, il y a trois mois, me dit un commerçant américain qui regagne Manille, quand la nouvelle du bill Tyding-Mac Duffie est arrivée.

— Du délire, j'imagine?

Le Yankee fait une moue narquoise :

— Well... Vers une heure du matin les gens ont été réveillés par un boucan de tous les diables. Le maire de Manille

avait fait donner les cloches, les sirènes, jusqu'aux klaxons des taxis. Alors tous les endormis de se jeter sur le téléphone : ils croyaient à un typhon. Mais quand ils ont su de quoi il s'agissait... eh bien, ils se sont recouchés, voilà tout. Songez un peu... L'indépendance? Voilà bien quatre cent treize ans qu'ils l'attendaient.

MANILLE. — L'Espagne est là, mâtinée de Malaisie, baignée de la plus pure lumière d'Océanie, au sein d'un confort américain amolli par les Tropiques. Manille, ville aimée... Où trouver à la fois ces parfums mêlés de filles brunes, de mangues juteuses, de tabac frais, de paille fine, et ce grand luxe blanc de capitale?

Sur les premières pelouses du bord de mer, dans la pénombre orange d'un flamboyant, deux duègnes tirent sur leur cigare à lentes bouffées. Leurs manches-gigot en raide fibre d'ananas, leurs hautes collerettes font songer aux toilettes de Catherine de Médicis. Le long des bosquets de l'avenue Dewey et de la Luneta les jeunes filles montrent leurs épaules sous les mêmes élytres transparents. Plantigrades en robe blanche, des « padres » barbus suivent, en égrenant leurs chapelets, ces ailes d'anges.

La vieille ville des conquistadores est prise dans une ceinture de links de golf et de pistes cavalières qui cernent ses remparts. Sur les bastions l'Amérique a fait pelouse, aligné des parterres de canas dont les velours saignent près des échauguettes. Les souterrains abritent un aquarium où la faune du Pacifique continue ses manœuvres sous-marines. Les mâchoires à ciseaux mènent leur ronde autour des échynodermes barbelés, les espadons foncent, les flammes courent. Paysage en réduction des guerres futures.

Un passage voûté s'ouvre dans le rempart et, derrière un rideau de lianes, une cité d'un autre siècle apparaît. Un unique étage de bois surplombe en saillie les rues étroites. Les noms des reines et des rois, des conquérants et de leurs maîtresses sont inscrits dans la pierre, au coin des « boticas » et des fenêtres barrelées. Venu d'un cloître dont les palmes dépassent les hauts murs arc-boutés, un aigre son de cloche coule en purge à travers l'air chargé d'orage et de parfums lourds.

De ce calme, soudain, sort à un train d'enfer une « carromata » emportée par un petit cheval furieux dont le harnais est bardé de clous de cuivre en arabesques. Un signe et le jeune cocher arrête à pleines brides son équipage qui arrache au pavé des étincelles.

Que de fois, étonnants automédons aux chemises semées de fleurs, vos claquements de fouet m'ont pris au lasso et embarqué corps et âme, à l'aventure, sous le dais bringuebalant de vos « carromatas »!

Eussé-je découvert sans vous le féerique « Yango-Market » (si heureusement ignoré des infortunés touristes) où les dames philippines puisent les trésors de leurs archaïques élégances : les irréelles mousselines d'abaca et de pina gaufrées, brodées, diaprées comme des ailes de libellules, mêlées aux soieries de l'Inde et aux châles de Canton? En aucun bazar d'Asie ne règne pareille profusion, pareille symphonie de roses et d'ors vivants. Une vraie caverne d'Ali-Baba, ce Yango-Market perdu, hors les murs et les canaux, dans les profondeurs de la cité sino-malaise.

Et sans vous, carromatas de Manille, je n'aurais pas connu ces rues dormantes : *Cabildo, Anda, Santa-Potenciana,* bordées de couvents, de prisons et de mauvais lieux où la « constabulary » fait le guet sous des porches encadrés de bananiers. Aux chapeaux de cow-boys de ces alcades des éphèbes, fardés comme des clowns, drapés dans leurs couvertures, sortent parfois tirer la langue.

Ici la vieille Espagne a survécu. Les tremblements de terre n'ont renversé ni ses défenses contre les pirates chinois ni le beau fort de San-Iago, dont les murs ornés de bombardes et de lansquenets encadrent le défilé des troupes kaki. Les révolutions ont respecté l'antique carapace des églises emplies de lumières devant lesquelles les Manillaises viennent parfois jusqu'à minuit au marché aux cierges.

Avec son macadam, ses hôpitaux et ses écoles, l'Amérique laissera-t-elle des traces aussi durables? L'Espagne a marqué son empreinte dans la pierre.

Devant la baie de Cavite si dégarnie de bateaux de guerre, je m'attarde à regarder le fortin qu'en 1896 les Philippins rebelles bombardaient avec des obus américains.

Plaisirs d'escale. — Un hôtel et un dancing suffiraient à soutenir, auprès des globe-trotters internationaux, la réputation de Manille : le Manila hôtel et le Santa-Anna.

C'est au bar du *Manila* que m'ont été révélés ces « drinks » équatoriaux, le *Singapore gin-sling* et le *mint-julep*, ineffable mélange de feuilles de menthe et de whisky-Bourbon, qui, avant la méridienne, font oublier le copieux plat chaud offert par le barman en guise d'amuse-gueule.

Le *Manila* est sans nul doute le meilleur et le plus aimable des caravansérails d'Extrême-Orient. Il console des sinistres palaces de Singapour et de Calcutta, où les ventilateurs donnent un suprême vertige au cafard des coloniaux; il fait oublier le hideux *Imperial-hotel* de Tokyo et l'étouffant *Cathay* de Shangaï où les robinets des baignoires versent une eau plus rouge que celle du Yang-Tsé. Au sein même de la canicule la brise marine circule par les baies éventées de palmes. La pénombre des chambres est teintée de nacre par la transparence des lamelles de coquillages qui vitrent, à la façon indigène, les fenêtres coulissantes. Point n'est besoin de ventilateur ou de pankha dans ces grandes cellules nues et luisantes où tombe l'averse de tulle des moustiquaires. A l'heure du déjeuner la mer et les éclatants feuillages, les coques grises des paquebots et le harpon du pêcheur entrent dans le hall en même temps que les spécialités tropicales : le « chile » mexicain, le curry indien, la soupe gumbo et les mangues philippines. Entre les tables, les moineaux des massifs viennent becqueter les miettes sur le parquet où viennent danser le soir les Américaines alanguies de la gentry.

Les coureurs d'escales vont de préférence au *Santa Anna* qui est, sans contredit, le plus grand dancing du monde. Le samedi une foule indigène et cosmopolite envahit ce marché couvert de taxi-girls, si vaste que l'on y pourrait loger deux zeppelins et se mêle en dépit de la cloison, bien inutile, qui prétend séparer les « White people » des gens de couleur.

Les petites danseuses philippines ne portent que rarement au dancing les collerettes et espaldas du costume national. Fagotées de soies voyantes dans un style à falbalas très Hollywood, il s'en faut de beaucoup qu'elles aient la ligne et la grâce précieuse des sing-song girls chinoises. Elles se rachè-

tent, il est vrai, par une manière mulâtresse de trémousser leurs croupes fermes et leurs ventres bombés qui rend indulgent aux parfums douceâtres de leurs toisons.

Pour ma part, je préfère infiniment à la foire de ce *Santa-Anna* l'atmosphère océanienne des petits « cabarets » que le puritanisme des Y. M. C. A. a fait reléguer aux confins des plages et des faubourgs.

Seule, la Croix du Sud vous regarde, *Smiles*, *Whoopee*, *la Loma*, inquiétants petits dancings chers aux matelots. Quand le fox-trot tourne à la upa-upa toutes les ampoules s'éteignent à la fois. Dans le sable les « carromatas » dételées attendent.

Benabays. — Rafaël de S... est un jeune Philippin d'origine espagnole qui de simple guide bénévole est devenu mon ami. Je lui dois mes découvertes de Manille, les meilleures et les pires.

Nous revenions un soir de nous baigner dans la baie de Cavite où la mer phosphorescente est chaude comme un liquide vivant, roulant sous une interminable arche de palmes. Mon compagnon ralentissait l'allure aux abords des « cabarets » dont les lumières rouges et vertes trouaient les feuillages. Près des haies de clôture des formes se mouvaient, des voix chuchotantes nous interpellaient :

— Dos pesos, senor, for a short time.

Derrière les palissades et les panneaux-réclames de Chesterfield, les cases de bambou offraient un clandestin asile sous la dentelle noire des arbres à pain.

A l'entrée d'une allée obscure une enseigne nous tenta : « *Waterlilies* » — *Lys d'eau*. Les images qui nous passèrent par l'esprit étaient sans rapport avec la grande maison de bois qui apparut au fond de l'enclos, sinistrement éteinte et close sous les phares. Deux maigres boys vêtus d'un slip en sortirent, dégringolèrent l'escalier et appelèrent dans l'ombre, à voix basse. Pendant quelques secondes, le cœur battant, nous attendîmes l'apparition des petites Océaniennes que nous imaginions. Elles étaient bien lentes à venir et bien peu bruyantes en cet étrange endroit.

Ce furent de grandes créatures habillées de robes blanches qui sortirent d'entre les arbres. A travers les branches voilées

de tombantes radicelles d'un banyan, la lune éclairait leurs mousselines et non leur figures. Elles étaient cinq, peut-être six qui accoururent dégingandées, sinueuses et assaillirent la voiture, trois d'un côté, deux de l'autre, allongeant des bras qui nous attrapaient aux genoux, happaient nos vestons par le revers.

Anda conmigo, muchacho... Come along, sweetheart.

Voix douces, trop douces, félines, plus suaves que ne pourraient l'être, surtout en ce pays des voix de femmes... De quel au-delà sortaient ces sirènes?

Un ricanement un peu rauque, une intonation presque masculine nous mirent sur le qui-vive.

Un menu collier de tubéreuses et de feuilles d'ylang-ylang me passa sous le nez, tendu par des doigts osseux. Une main s'allongeait, une large main qui vint m'effleurer le cou, m'envelopper l'épaule. Je ne pouvais voir que l'étrange contour de la tête qui s'approchait. Une raide toison de dolichocéphale la coiffait à la manière d'un bonnet de crins noirs. Un grand singe tombé des arbres, eût-on dit. Avec leurs gesticulations, leurs tortillements de croupes les autres faisaient aussi l'effet d'orangs-outangs attifés en filles.

— Les *benabays*, — répétait rageusement Rafaël. — Nous sommes tombés chez les *benabays*.

Le moteur ronfla avec une colère de bête effrayée traduisant la panique de mon ami. Les « benabays » s'interposèrent.

Aux appels doucereux se mêlaient d'affreux petits rires de castrats. Une bourrade sans tendresse fit reculer les plus audacieux. Mais le cercle se resserra, emprisonna l'auto dont les roues tournaient sans prise dans le sable. Brusquement en plein projecteur sortit une figure chevaline couleur de cigare et de cendre en sa blanche collerette. Ses yeux allongés par le kohl, à demi cachés par les mèches de sa coiffure pointue, avaient l'angulaire fixité des regards malais.

L'homme — car c'était bien un visage d'homme, aquilin, presque beau, n'eût été sa pâleur malsaine, jaune de désirs malades — appuyait au radiateur à pleine poitrine — une poitrine de femme qui s'écrasait dans les plis gonflés de la robe. Ses lèvres grimées, aussi sanglantes que celles des mâcheurs de bétel, se distendaient en un rire de pitre.

Repoussé par la voiture enfin en marche, il replongea dans l'ombre avec un cri aigu et fit volte-face pour revenir s'accrocher, jupes retroussées, avec les autres. Robes, cheveux tournoyèrent sous les phares, les bras cachant les figures qui, aussitôt éblouies, se détournaient peureusement.

Avaient-ils honte d'être hommes, d'être femmes ou d'être laids?

— Pauvres types, — dit Rafaël. On les chasse de partout. Ils sont venus se réfugier dans ce cabaret abandonné.

Quand nous sortîmes de l'allée, pour reprendre la route ils lâchèrent prise. Nous les vîmes se carrer dans leurs mousselines en un indicible courroux.

J'ai visité, dans leurs vallées de ségrégation de Tahiti et des Marquises, le camp de lépreux d'Océanie. Ils ne m'ont pas impressionné davantage que ces hermaphrodites assauvagis, les « benabays » de *Waterlilies*.

Campagnes. — A peine six heures du matin et, sur les rizières, déjà éblouies par les feux du Tropique, hommes et femmes, la tête protégée par leurs chapeaux cloches, repiquent les menues tiges vert tendre. Leurs chemises mettent ici et là une jonchée de pavots roses. Plus loin un jeune dieu, à demi nu, debout sur une butte, lance à petites mottes les pousses de riz nouveau sur les terres inondées. Une apothéose de lumière argente les champs de canne et le dos limoneux des buffles vautrés dans les mares. Le paysage hésite entre l'Équateur et les Tropiques. Autour des volcans flottent d'étincelantes nébuleuses. Ce n'est plus l'Asie, pas encore la Malaisie. Je ne sais quelle douceur d'Océanie flotte sur ces terres d'abondance.

Bananiers, aréquiers, jaquiers, arbres à pain enferment dans leur jungle translucide les maisons juchées assez haut sur leurs jambages pour percer la voûte végétale d'un toit de chaume aux pointes relevées, de style malais. Aux fenêtres de ces volières sont accrochées d'arachnéennes fougères, des « parasitas » pareilles à des coiffures Peau-Rouge, des lianes d'orchidées. L'air moite de la matinée est imbu d'aromes : ylang-ylang, frangipanier...

Sur la route un flot turbulent de *carromatas*. Dans chaque

voiture des robes aux manches ailées, de transparentes chemises à fleurs se serrent, par quatre, par six, sous le dais de toile. Voici un cortège que l'on prendrait presque pour une noce. C'est un enterrement d'enfant : la jeune mère est en voiles blancs parmi des matrones aux écharpes brunes. Derrière le petit coffre bleu, des jeunes gens et jeunes filles jouent presque gaiement, du piston.

Les chars à buffles se traînent en grinçant sous leur bâche cornue. Tous les quatre ou cinq kilomètres un village et son église rongée de dartres roses, festonnée de couleurs tendres. Sur chaque place la statue civique d'un héros sanglé dans sa redingote de plâtre neuf.

Chez les « Chasseurs de têtes ». — Avant la grande montée qui nous conduira vers les sommets sylvestres, vers Baguio où commence le domaine inexploré des Igorots, Bontocs et Ifugaos « chasseurs de têtes », la huit-cylindres se désaltère devant la fontaine d'une petite ville au nom malais. Chaleur d'étuve.

Dans les gorges, la jungle des banyans et parasoliers ruisselle, les cascades qui lacèrent le flanc des montagnes semblent tomber d'un trait du ciel aux abîmes. En quelques minutes quinze degrés de moins : un air nouveau arrive, sèche les chemises, ouvre les poumons oppressés. Les premiers pins ont ici un air romantique de Forêt-Noire...

Singulière Forêt-Noire où trois derrières nus, assez terreux, sortis, dirait-on, des Niebelungen, nous accueillent devant un arc de bienvenue : *Welcome in Baguio.* Les derrières sont ceux des Igorots qui ne s'habillent même en zone puritaine que jusqu'à la taille, mais par en haut. Pour le reste ils se troussent d'une brève ceinture où s'accrochent une pipette, des bricoles de cuivre et un couteau. Quant à leurs femmes, basses sur pattes, assez naines, elles voilent leurs croupes d'un pagne à raies circulaires jaunes et rouges qui fait cible. Du front jugulé par une large courroie elles portent, penchées en avant, des hottes lourdement chargées.

Baguio, centre minier et station d'altitude (bungalows, cliniques et commerçants autour d'un vaste bassin cimenté) est bien la ville élue du kola-kola et du ginger-ale; par chance tous les Igorots du plateau se sont donné rendez-vous —

il est dimanche — au marché. Au milieu des étals de tissus, de fruits, de camelotes hétérogènes que leur vendent ou échangent des métisses philippines, c'est une étonnante foire de derrières; au premier abord on ne voit qu'eux, en arrêt sur les trottoirs, devant les pharmacies, les banques, perchés sur les tabourets des marchands d'ice-cream, gravitant autour des cotonnades et des verroteries.

Les figures sont en rapport avec ces postérieurs boucanés, cambrés, tout en muscles d'ex-cannibales; figures ratatinées, tannées sous leur calotte de crins noirs tondus à mi-crâne. Leurs petits yeux tigrés de croquemitaines font songer aux fleurs gobeuses d'insectes. Quelques anciens se promènent sans veste et exhibent des pectoraux et des épaules tatoués, du même bleu qu'un vieux papier carbone usé.

Le maire américain de Baguio me montre l'un de ces vieillards fort occupé à puiser dans la blague à tabac attachée à sa nuque.

— Comptez les dessins sur sa figure. Deux, quatre, six. A présent les bras par cercles, huit, dix, douze... Savez-vous combien il s'est adjugé de têtes celui-ci? Douze... C'est un pur Ifugao. Douze têtes prises à ses vieux ennemis de Bontok ou de Banue, et glorieusement suspendues devant sa porte dans des paniers à volailles.

Il me décrit l'étrange pays ifugao où, du fond des vallées aux sommets des montagnes, s'étagent, travaux de Titans, les fameuses rizières en terrasses plus anciennes que les pyramides. Là pour accomplir les vengeances de clan et de famille l'homme chasse l'homme en dépit des expéditions de la « constabulary » américaine.

Faut-il encore prêter créance à ces histoires?

— Écoutez, me dit ce soir-là, un ancien gouverneur de Bontok. Je peux vous donner une opinion, je suis un vieil homme. Quand je suis arrivé dans ce pays, il y a plus de trente ans, les indigènes chassaient les têtes ouvertement. Ce n'était pas un crime mais un devoir de famille, un acte pieux, un honneur. Nous avons lutté contre cela, moi le premier. Maintenant ils se cachent et c'est la vengeance plutôt que la superstition qui les fait persévérer dans leurs pratiques. Cependant, tenez... Vous voyez cette femme...

Du coin de l'œil il me désigna sur sa véranda une forte dame Kalinga qui nous apportait le thé.

— Ce n'est pas la mienne mais celle d'un ami qui n'est plus là. Au moment de ses premières couches, comme elle avait quelques difficultés, son père, un chef Kalinga, ordonna un sacrifice. Six hommes, *yes*, *sir*, il a fait tuer six hommes pour que les dieux permissent à sa fille d'accoucher de ce petit de blanc.

IGOROTS[1]. — « Cecil » est un pur Benguet qui a passé par les écoles de Baguio. Le maire qui l'emploie dans ses bureaux me l'a donné pour guide. Les manières de cet Igorot civilisé sont aussi impeccables que le pli de son pantalon. Quand je lui tends une cigarette.

— Merci, je ne fume pas, répondit-il avec un sourire et un accent aussi américains que sa carrure d'épaules. Mais il accepte la languette de chewing-gum proposée en remplacement.

Je lui ai demandé de me montrer un *ougal*. C'est une manière de gynécée pour jeunes Igorottes. Quand elles sont nubiles, à douze ou treize ans, elles ne peuvent plus coucher dans la case familiale et vont passer les nuits dans l'*ougal*. Les clôtures de ces grandes cabanes sont fragiles et les jeunes Igorots mâles qui viennent « donner la sérénade » (selon l'expression de Cecil) n'ont pas de peine à les franchir. Pratique consacrée, d'ailleurs. Car si la famille de la jeune Igorotte choisit le fiancé en considération du nombre de ses « carabaos » (buffles), la future épouse, elle, ne confirme ce choix qu'après épreuve. Le *ougal* est le lieu propice à ces essais loyaux. Quand la jeune fille en sort enceinte on passe à la cérémonie nuptiale.

Mais Cecil a, de toute évidence, un parti pris contre les coutumes des siens. Dans le petit village de Trinidad, aux environs de Baguio, il me promène de case en case. Devant l'un des plus fumeux taudis, des enfants nus et barbouillés d'ordures s'ébrouent au milieu de cochons noirs. A deux pas du seuil est dressée sur quatre piquets une petite plateforme surmontée d'un ex-voto de feuilles sèches. Autel de sacrifices, paraît-il. Mais l'on ne sacrifie plus que des cochons et des volailles, précise Cecil.

1. Terme général pour désigner les habitants primitifs des montagnes, le plus souvent païens.

En retournant vers la route, nous croisons un groupe de femmes, chargées de hottes, qui tirent en laisse des petits chiens gras, patauds, d'un poil duveteux et jaunâtre. Les pauvres animaux sont destinés à être gavés de riz, assommés, cuits sur la pierre chaude et mangés farcis.

Comme j'insiste pour la visite aux *ougals* — y en a-t-il à Trinidad? — Cecil, après quelques détours, me désigne au flanc d'une des collines un grand bâtiment, blanc comme une nursery qui, de toute évidence, relève de la vigilance des Y. M. C. A.

— En voici un, — me dit-il avec un sourire de malice. — Un *ougal* américain.

Dans cette pépinière sont sélectionnées une centaine de petites Ifugaos, Bontok, Kalinga, sorties de la vraie brousse. En chemin nous rencontrons l'une de ces fillettes, tablier propre, livres sous le bras. En fait d'*ougal* elle ne connaît pour le moment que le dortoir aux fraîches mousselines, aux lits bien rangés que les nurses vont me montrer tout à l'heure.

Je demande :

— Et l'école finie que deviendront-elles? Reviendront-elles dans leurs villages!

— Peut-être, — dit Cecil, — comme infirmières, maîtresses d'écoles.

Je me rappelle la phrase du gouverneur H... la veille : « Voulez-vous l'avis d'un vieil homme comme moi? Nous avons été trop vite avec ces gens-là. Les enfants qui ont passé par nos écoles ne pourront jamais revenir au pays de leurs pères. Quant à ceux que nous faisons travailler dans les mines, ils prennent des vices qu'ils n'avaient pas. Ils dépensent leurs salaires à boire le mauvais alcool que leur vendent les Chinois. Leurs coutumes faisaient leur force, du temps où ils ne se mêlaient pas. Le jour où nous ne serons plus là, ils reviendront complètement à leurs mœurs sauvages. Ou bien, exploités par d'autres, ils disparaîtront. »

Cecil voit les choses d'un autre œil. Je lui demande son avis sur la prochaine indépendance des Philippines. Quel est le sentiment de ses frères de race sur ce point délicat?

Le voici perplexe, un peu inquiet. La désirent-ils? « Pas trop, dit-il enfin. Les Américains nous protègent contre les Filippinos. Ils font beaucoup de bien ici... » Et à mots cou-

verts il laisse entendre qu' « après eux » les Filippinos pourraient bien traiter les Igorots en frères inférieurs.

Sur le chemin qui nous ramène vers Baguio, nous croisons quatre ou cinq vieilles autos qui montent vers Bontoc. Rien n'est plus singulier que de voir dans ces guimbardes ces figures d'hommes des bois, ces têtes ornées de verroteries et de dents de chien. Ils ont adopté l'auto avant le pantalon et, empilés par sept ou huit, moyennant une faible cotisation, ils s'épargnent deux ou trois cents kilomètres à pied vers leurs lointains *atos*. Sans doute apprécient-ils, eux aussi, plus que l'indépendance, les bienfaits de la « civilisation ».

L'INDÉPENDANCE ET SES LEADERS. — La première « indépendance », celle que les patriotes philippins appuyés par l'Amérique arrachèrent aux Espagnols en 1896 — eut pour conducteur, pour héros le général Aguiraldo. J'ai eu la bonne fortune de visiter aux environs de Manille la grande villa où il s'est retiré au milieu de ses collections de bannières, de sabres et de pistolets. Les épisodes de l'Indépendance sont contés tout au long sur les plafonds, les murs et les vitres de couleurs. Les drapeaux pris à l'ennemi servent de tentures et l'on est tenu de contempler en vitrine la pierre du torrent sur laquelle un soir de bataille, le général dut passer la nuit assiégé par les crocodiles. Le général Aguiraldo appartient à l'histoire; il ne faut pas lui demander plus qu'aux figures de cire des musées forains. De son répertoire révolutionnaire il n'a gardé qu'un mot : — *Libertad* — qui lui suffit bien.

Le leader de la nouvelle indépendance, don Manuel Quezon, président du Sénat, est d'un naturel moins épique. Les livres de sa bibliothèque annoncent une culture éclectique : France, Cervantès, Huxley...

Marqué par la cinquantaine, si l'on en juge par la crête argentée de sa chevelure, le visage aquilin, pâle et bistré, de noirs sourcils méphistophéliques sur le feu des yeux rentrés, le futur Président de la République philippine — tout au moins du Commonwealth — est à coup sûr de sang espagnol. Sa façon de souhaiter la bienvenue dans la langue de Cervantès sent son hidalgo. En parlant, il respire un fin mouchoir de lin fortement imprégné d'un balsamique, pour

calmer ses bronches mises à rude épreuve par les violences de la dernière campagne électorale.

Quel homme est ce don Manuel qui sut en quelques semaines conquérir l'amitié du président Roosevelt et enlever le bill d'indépendance attendu depuis tant d'années? Ce Latin est-il un futur « caudillo », comme on dit au Mexique, un chef politique ambitieux de dictature personnelle?

Le programme qu'il esquisse en quelques phrases me détourne d'une telle supposition.

— Républicaine, comme de juste, notre Constitution sera calquée sur celle des États-Unis. D'abord parce que nous sommes habitués à ce mode de gouvernement, ensuite parce que, devant être approuvé par Washington, notre nouveau régime ne pourra de cette manière soulever d'objections du Congrès. Il y aura toutefois une différence, secondaire en apparence, très importante en fait : l'Exécutif ne pourra être réélu. Son mandat sera de six ans, sans réélection possible.

Le futur chef d'État entend de cette manière épargner au peuple philippin le danger de ces dictatures à vie qui ont coûté tant de sang aux républiques sud-américaines.

Mais avec le plein exercice des libertés politiques, avec le suffrage universel étendu à plusieurs millions d'indigènes, non chrétiens compris — sans autre restriction que la capacité de lire et d'écrire — l'activité des partis extrémistes ne déclenchera-t-elle pas des luttes dont ces terres ardentes sortiront déchirées?

Don Manuel est optimiste. D'après lui, le communisme n'a guère d'avenir aux Philippines, qui ne connaissent ni grande misère ni grande propriété. La population est surtout agricole. Au moins deux millions de chefs de famille sont propriétaires, avec une moyenne de trois hectares par famille. « Le communisme a disparu ici à peu près de lui même, » m'assure-t-il.

— Et « Sakdal »? Le mot siffle comme une flèche dans la brousse. Ne craignez-vous rien, pour l'avenir, des Sakdalistes?

Le Président sourit. Il sort victorieux d'une chaude campagne où ses adversaires « sakdalistes » n'ont remporté que quatre sièges au Parlement. Castillan chevaleresque, il ne leur tient pas rigueur :

— Sakdal, — dit-il, — est un mot sonore mais qui en fin de compte n'a pas grand sens. En malais sakdal veut dire appel, revendication. Il n'y a pas lieu de confondre sakdalisme et communisme.

Et persuadé de pouvoir apaiser les extrémistes par la politique libérale dont il vient de me tracer les grandes lignes, il ajoute :

— Les répressions n'ont jamais fait qu'accroître le mal qu'elles prétendent supprimer.

... Depuis ces paroles mémorables dix mois se sont écoulés. La Constitution philippine vient d'être votée par la Convention, mais à peine entrée en vigueur elle est inaugurée par la révolution. Les Sakdalistes, s'il faut en croire les dépêches, préparent la marche sur Manille.

Sous la menace japonaise. — En renonçant à sa souveraineté sur les îles qu'elle rend maîtresses de leurs destinées, l'Amérique entend-elle abandonner définitivement ses défenses en Extrême-Orient? Ne sera-t-elle pas entraînée par son geste ou par l'imprudence des peuples qu'elle ne contrôlera bientôt plus à laisser le champ libre aux ambitions de l'Empire du Soleil Levant. La volonté du Japon de réaliser à son profit le vieux rêve de pan-Asie n'est pas un mythe.

Le président Quezon, lorsque je l'interrogeai sur ces inquiétantes perspectives, resta songeur et, tout en cherchant à mesurer sa réponse, admit que la perte de la protection américaine était évidemment le plus gros aléa de l'indépendance.

— Il est possible, sinon probable, — reconnut-il, — que le Japon ait des vues sur les Philippines où les Nippons ont dans ces dernières années développé leur commerce, leurs industries et leurs plantations avec une surprenante rapidité. Contre cette expansion pacifique, rien à dire. Mais il ne saurait être question de laisser le Japon établir ici sa doctrine de Monroë et si, sous couleur de police ou un autre prétexte, il tentait de nous prendre en tutelle, nous saurions nous y opposer de toutes nos forces.

« De toutes nos forces »... J'ai entendu pareilles protestations platoniques à Pékin et à Nankin!

— Les Philippines doivent être neutralisées, — ajouta le

président Quezon. — Le bill prévoit que les États-Unis chercheront à obtenir cette neutralisation.

— Est-ce à dire, — demandai-je, — que la neutralisation des Philippines sera une condition *sine qua non* de leur indépendance?

Le biais n'échappa point à la finesse prudente de don Manuel :

— Non, mais le gouvernement des États-Unis s'emploiera de tout son pouvoir à l'obtenir. D'ailleurs nous accepterions volontiers le maintien de la base navale si l'Amérique s'engageait à garantir notre sécurité.

Signes dans le ciel. — Avant de quitter Manille j'ai prêté l'oreille à d'autres voix. Les Américains des banques, mines, comptoirs se répandaient en sarcasmes : « Les Filippinos qui jusqu'à présent paient les impôts les moins élevés du monde, disaient-ils, verront ce qu'il en coûte de devenir une nation indépendante, d'avoir à entretenir des représentants à l'étranger, des troupes, une aviation. Tant que l'Amérique fait ces frais pour eux, cela va bien. Mais quand ils auront à lever de nouvelles taxes pour faire face aux nouvelles charges, quand leur sucre et leur coprah ne seront plus admis en franchise aux U. S. A. et resteront sans débouché vous verrez le grabuge, la politique, les troubles sociaux... Et alors le Japon interviendra. »

Dans un entretien privé, la plus haute autorité militaire des Philippines me confia ce jugement : « Il faut que chez nous, en Amérique, on n'ait aucune connaissance de ce qui se passe de ce côté du Pacifique pour exposer ainsi aux pires difficultés intérieures et aux plus graves menaces extérieures un jeune peuple aussi peu préparé que vos sujets d'Indochine à l'autonomie. »

Ne faut-il voir là que l'amertume de coloniaux dépossédés? « Le Japon interviendra. » Cette inquiétude était alors dans tous les esprits. Les troubles qui viennent d'éclater sont bien de nature à la réveiller. N'est-ce point du Japon que les rebelles ont reçu plus ou moins clandestinement leurs munitions?

Il se peut que l'insurrection des Sakdalistes n'ait d'autres

mobiles que leur hâte de substituer l'emblème philippin à la bannière étoilée, de mettre fin au régime indécis de « Commonwealth » imposé pour dix ans encore à leur attente. Cependant les Américains hostiles à la politique d'abandon pratiquée par Washington (sous la pression des groupements intéressés à opposer au sucre philippin la barrière douanière des U. S. A. ne manqueront pas de voir dans ces premiers symptômes l'accomplissement de leurs prophéties. Elles commandent en tout cas l'attention.

Déjà sur ces eaux cernées par le double cordon des îles stratégiques, Formose, Pescadores et Archipels sous mandat japonais, la fragilité de la base américaine ne fait, pour les experts, pas plus de doute que celle de Hongkong dont les Britanniques reconnaissent l'isolement et la faiblesse. Mais, si affaiblie que soit la base américaine (que le traité de Washington ne permet pas de renforcer), elle bloque cependant encore la route vers l'Inde et l'Europe. Cette barrière retirée Hongkong, notre Indochine, la Malaisie britannique sont directement exposées à une offensive des flottes nipponnes. Et si l'on songe à « la guerre inévitable » qu'annoncent les porte-parole du pan-asiatisme, on ne peut envisager sans frémir les conséquences de ce retrait.

Sera-ce le destin d'un jeune peuple qui n'avait qu'à se laisser vivre sous une égide en somme légère d'attirer sur leurs îles, sur le Pacifique, sur le monde le prochain typhon?

MARC CHADOURNE

LA JEUNESSE
DU PRINCE NAPOLÉON
EN WURTEMBERG

CORRESPONDANCES INTERCEPTÉES

A la fin de l'année 1833, il n'était bruit, à Rome, que de l'incarcération, au château Saint-Ange, qui servait alors de prison d'État, de deux fils de Lucien Bonaparte : les princes Louis-Lucien et Pierre. Après l'échec de l'insurrection des Romagnes, à laquelle avaient pris part les princes Napoléon-Louis et Louis-Napoléon, fils de l'ex-roi Louis de Hollande, les membres de l'ancienne famille impériale, à l'exception de Madame Mère, de Lucien et du cardinal Fesch, avaient quitté les États de l'Église et s'étaient réfugiés en Toscane. Les fils de Lucien menaient une vie assez dissipée, tandis que leurs parents résidaient à Canino, près de Viterbe. Le prince Louis-Lucien s'était amouraché d'une petite servante de Lucques qu'il était sur le point d'épouser. Son frère Pierre l'avait aidé dans ce beau projet. Pour empêcher le scandale, leur mère obtint du pape, sans doute par l'intermédiaire du cardinal Fesch, une lettre de cachet. Les jeunes gens furent arrêtés à Florence, livrés à la police pontificale et enfermés pour quelques mois dans la « bastille » romaine.

Dans une lettre du 24 décembre 1833, M. Ange de Tallenaye, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, faisant part de cet incident au comte de Latour-Maubourg, ministre de France

à Bruxelles, écrit qu' « on trouve fort curieux de voir le républicain Lucien imiter le père de Mirabeau et recourir aux lettres de cachet »; il rapporte aussi ce propos de l'amoureux :

— Il convient bien à mes parents de se gendarmer contre mes projets de mariage; à l'exception d'un grand homme dans la famille, le reste ne vaut pas le diable!

Mot dur et passablement injuste. Il est vrai que le jeune fol ne pouvait pas prévoir que son cousin, le carbonaro Louis-Napoléon, désavoué par tous les siens, relèverait, moins de vingt ans plus tard, le trône du grand homme et qu'un autre de ses cousins, le petit prince Napoléon[1], qui avait alors onze ans, jouerait un rôle de premier ordre dans la politique européenne de 1849 à 1890.

Le prince Napoléon a été un des principaux collaborateurs de Napoléon III, de Cavour, de Victor-Emmanuel; il a été ministre de l'Algérie en 1858, chef, après la mort du Prince Impérial, du parti bonapartiste, ami de Renan, de Sainte-Beuve, de Girardin; grand voyageur, grand lettré, esprit supérieur. Le prince a eu beaucoup d'ennemis — presque autant dans son propre parti que parmi ses adversaires — mais aussi de nombreux fidèles (notre éminent ami Frédéric Masson était de ces derniers).

Dans le dossier des Bonaparte, aux archives secrètes d'État, à Vienne, on trouve, parmi les centaines de lettres interceptées des divers membres de la famille ou les concernant (celle de M. Ange de Tallenaye, citée plus haut, est du nombre), une correspondance qui apporte des détails ignorés sur les années passées par le prince auprès de son oncle maternel, le roi Guillaume de Wurtemberg, et où apparaissent déjà les principaux traits de son caractère. On y découvre, en effet, en même temps que la vivacité d'esprit, l'intelligence, la géné-

1. Napoléon-Joseph-Charles-Paul (9 septembre 1822-17 mars 1891), marié le 30 janvier 1859, à la princesse Clotilde, fille du roi Victor-Emmanuel II. Son dernier secrétaire, M. Berthet-Leleux, a publié, en 1932, un ouvrage intitulé *Le vrai prince Napoléon*, qui n'est qu'un long panégyrique et, par là même, sujet à bien des réserves. Il n'est de première main que pour les dix-sept dernières années de la vie du Prince (1874 à 1891). Tout ce qui concerne l'enfance et la jeunesse est directement inspiré des *Mémoires du roi Jérôme et de la reine Catherine*, écrits par le baron Ducasse sous la surveillance du prince Napoléon.

rosité, l'indépendance dans les idées, parfois poussée jusqu'au cynisme, ce manque d'esprit de suite et de persévérance que Napoléon III lui reprochera plus tard.

Mais il est nécessaire de rappeler brièvement les premières années du prince.

Né le 9 septembre 1822, à Trieste, Napoléon-Joseph-Charles-Paul était le troisième enfant de l'ex-roi de Westphalie Jérôme[1] (qui portait dans l'exil le nom de prince de Montfort) et de Catherine, fille du roi Frédéric de Wurtemberg. Ses parents le chérissaient. Plonplon, comme on l'avait surnommé dès lors, présentait déjà une ressemblance extraordinaire avec Napoléon Ier. Sa sœur, la princesse Mathilde[2], note dans ses Souvenirs qu'il était le préféré de sa mère, terriblement gâté, mal élevé, turbulent, capricieux.

En 1832, l'éducation du prince fut confiée à M. Enrico Mayer. C'était un pédagogue réputé, mais affilié aux carbonari, révolutionnaire, libre penseur. C'est lui qui commença à inculquer au prince ces idées qui inspirèrent plus tard son activité politique, si souvent incohérente et contradictoire. On verra dans la suite que l'influence de son cousin Louis-Napoléon n'y fut pas non plus étrangère.

Dans les *Mémoires du roi Jérôme*, on parle de l'existence modeste menée successivement à Trieste, à Rome et à Florence par l'ancien souverain de Westphalie et la reine : « Leur fortune (70 ou 80 000 francs de rente) leur imposait un genre de vie plus simple que celui de leurs frères et sœurs; les jouissances intimes et d'intérieur qu'ils puisaient dans leur mutuelle affection leur rendaient facile ce qui, pour d'autres, eût été une vie pleine de privations. » Qui reconnaîtra dans ce mari et père modèle celui dont Napoléon, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, disait : « Jérôme était un prodigue dont les débordements avaient été criants; il les avait poussés jusqu'au hideux

1. Jérôme-Napoléon (15 novembre 1784-24 juin 1860), marié : 1° le 24 décembre 1803, à Élisabeth Patterson — mariage déclaré nul par décret de Napoléon Ier du 21 mars 1805; 2° le 23 août 1807, à Frédérique-*Catherine*-Sophie-Dorothée (21 février 1783-28 novembre 1835), fille de Frédéric Ier, roi de Wurtemberg; 3° en 1841, à Justine Pecori, veuve du marquis Louis Bartolini-Baldelli, de Florence.

2. Mathilde-Lætitia-Wilhelmine (27 mai 1820-2 janvier 1904), mariée, le 1er novembre 1840, à Anatole Nicolaïevitch Demidoff, prince de San-Donato (24 mars 1813-29 avril 1870), séparés en 1846.

du libertin »? L'âge mûr, cependant, ne semble pas l'avoir transformé au point que veut le faire croire le complaisant rédacteur des *Mémoires*. Lisons ce billet du secrétaire des commandements du prince Bacciochi, le baron Eugène Le Bon, adressé à M. Dessale :

18 février 1834.

Le prince de Montfort dépense à lui seul plus d'argent que toute l'ex-famille impériale; rien n'égale, dit-on, son luxe et ses profusions, et avec cela il est toujours aux expédients. Quant à moi, je l'admire et le proclamerais roi dans le pays des chevaliers d'industrie.

Pour mener ce train, Jérôme empruntait à sa mère, à ses sœurs, à ses nièces, avait recours aux usuriers d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie.

A l'apogée de l'Empire, madame Lætitia, à ceux qui s'étonnaient de sa parcimonie, répliquait :

— Qui sait si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois?

Jérôme ne se contentait pas de pain sec; voici une lettre du chevalier Bohle, le fidèle secrétaire du roi :

Florence, 23 mai 1835.

... Ce cher Prince fait tout pour finir mal, et est à la veille de prendre un grand parti, qui changera entièrement son existence... à moins que les réclamations en France[1], *qui sont l'unique espoir de salut, ne se réalisent bientôt, ce que je ne crois pas. Lui-même ne se dissimule pas qu'un malheur est inévitable et qu'il ne peut aller ainsi au delà du mois d'août, mais malgré cela, les dépenses n'ont aucun frein, tout va le même train et, à en juger, on devrait croire que les millions ne manquent pas.*

Tout ceci est plus qu'affligeant; le Prince me fait d'autant plus de peine que la faute tombera sur lui seul, tandis que sa femme y est au moins pour la moitié et tous deux n'écoutent ni

1. Au sujet des arrérages du douaire de la reine Catherine, garantis par traité du 22 août 1807 entre Napoléon Ier et le roi de Wurtemberg. Toute l'histoire des finances du roi Jérôme en exil est longuement étudiée, d'après les Archives de la Maison Royale de Wurtemberg, par M. Joachim Kühn, dans *Prinzessin Mathilde Bonaparte*, Berlin, 1928.

ne reçoivent aucun conseil; ils persistent l'un comme l'autre dans leurs illusions comme si on était obligé de venir à leur secours. Avant d'aller à Rome, je me permis de lui faire observer l'état funeste où on se trouvait, purement dans ses intérêts, mais il répondit « que je n'étais pas son gouverneur ».

Cette situation a sans doute contribué à hâter la fin de la reine Catherine qui était cardiaque. En effet, au mois d'août suivant, son état devint si grave que les médecins prescrivirent un changement d'air immédiat, d'autant plus que Florence était menacée du choléra.

La famille alla s'installer à Mon Repos, près de Lausanne. Le prince Napoléon fut placé à l'institut Chalet-Venel, à Genève. La reine s'éteignit le 29 novembre 1835. Les pensions que lui faisaient la Russie et le Wurtemberg furent supprimées et Jérôme se trouva pour ainsi dire sans ressources. Le roi Guillaume de Wurtemberg, frère de feu la reine, qui avait déjà dans son armée l'aîné de ses neveux, le prince Jérôme-Napoléon[1], alors âgé de vingt et un ans, prit auprès de lui la princesse Mathilde qui ne devait rester à Stuttgart que quelques mois. Le prince Napoléon fut laissé chez la reine Hortense, à Arenenberg, où se trouvait aussi le prince Louis-Napoléon[2]. Celui-ci se chargea de continuer lui-même l'éducation de son cousin, de quatorze ans plus jeune que lui. Il le fit dans le même esprit qu'Enrico Mayer et il est plaisant de le voir blâmer, lorsqu'il ceindra la couronne impériale, les idées de son élève, idées qu'il avait renforcées dans son esprit. Il arrive souvent que les maîtres sont fort étonnés d'avoir été pris trop au sérieux par leurs disciples.

Au printemps, le roi Jérôme ramena son fils à Florence. Le roi Guillaume de Wurtemberg lui offrit de s'en charger. Jérôme accepta la proposition avec empressement. Le roi fit entrer le jeune prince à l'école militaire de Ludwigsburg.

Qu'on se représente cet enfant de quinze ans, adulé par ses parents, élevé par ses maîtres dans le culte des principes révo-

1. Jérôme-Napoléon-Charles, prince de Montfort (24 août 1814-12 mai 1847), colonel wurtembergeois.

2. Les Montfort étaient tous venus à Arenenberg; tandis que Plonplon y restait, Jérôme et Mathilde continuèrent leur voyage pour Stuttgart.

lutionnaires, subitement soumis à la discipline militaire allemande.

Le 11 août 1837, dans une bien curieuse lettre à son père, le prince Jérôme-Napoléon conteste le droit du roi Joseph de se poser en chef de la dynastie impériale.

Il serait temps, écrit-il, *que les prétentions de mon oncle Joseph cessassent, car je trouve que lui pas plus qu'aucun de nous n'a droit à aucune couronne, que si, par un de ces hasards qu'on ne peut prévoir, un des jeunes arrivait à faire quelque chose et à réussir, bien entendu après une révolution, car il ne faudrait jamais la faire, — cela serait pour son père, mais jamais pour un de ses oncles. Je trouve, en général, que la meilleure chose, à présent, est de se tenir tranquille, quant à la politique, et laisser arriver les événements, sans pour cela négliger les intérêts. Il me semble qu'à l'heure qu'il est, il n'y a plus de dynastie impériale, mais des frères, des neveux de l'Empereur.*

Pas de dynastie héréditaire! Le droit, pour chaque Bonaparte, de courir sa chance. Mais le prince Napoléon, cependant élevé dans le culte de l'Empereur, n'admet même pas l'idée du rétablissement de l'Empire.

Les opinions de Plonplon, ajoute en effet le prince Jérôme, *sont malheureusement très outrées, et il ne veut entendre raison sur ce chapitre. Il est républicain et croit que le seul gouvernement possible et désirable est le républicain, et que c'est le seul qui soit juste.*

Le 16 août, il revient plus en détail sur l'attitude et les opinions de son jeune frère :

Plonplon travaille et ses maîtres en font le plus grand éloge; mais on a beaucoup à faire pour lui faire comprendre la discipline militaire. Quoiqu'il ne désobéisse pas, il la trouve bête et, à ce qu'il dit, contraire aux droits de l'homme; c'est encore à cause de ses idées démocratiques qui sont très outrées. Il avance toujours qu'il n'existe pas de rangs, que tous les hommes sont égaux et ne veut pas comprendre que l'égalité n'est juste et possible que devant la loi. La république lui paraît le but le plus désirable. On a beau le prêcher et vouloir lui faire comprendre

la fausseté de ses principes et que, comme neveu de l'Empereur même, les opinions républicaines ne lui conviennent pas, il vous répond : « Je ne changerai pas mes opinions et la preuve qu'elles sont les meilleures, c'est que la plus grande partie des Français et des Anglais pensent comme moi », ce qui encore est faux, mais qu'il croit très avéré. Au reste, c'est Arenenberg qui lui a donné ces opinions; car il prône ce que Louis a fait[1] *et le loue d'avoir voulu proclamer la république. Du reste, j'espère que cela se passera avec l'âge.*

Près de deux ans passent, et la première lettre du prince Napoléon interceptée par la police autrichienne le montre toujours imbu de l'idéologie révolutionnaire et impatient de quitter le Wurtemberg. Il avait songé à entrer dans l'armée belge; il y renonce pour la raison qu'on va voir. Son rêve était d'être admis à l'École Polytechnique, de porter l'uniforme français. En 1837, au cours d'un voyage à Florence, M. Thiers, qui préparait alors son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, s'était fait présenter au roi Jérôme, témoin et acteur de l'épopée. Des relations amicales s'étaient établies entre eux, et le roi Jérôme comptait sur l'influence du célèbre homme d'État pour obtenir l'autorisation de rentrer en France[2]. C'est à cela que le prince Napoléon (après un mot méprisant sur son parent, le futur Alexandre II) fait allusion dans la lettre en question, adressée à la princesse Mathilde :

Louisbourg, ce 26 mars 1839.

J'ai eu, le 21, le fils de l'Empereur de Russie à dîner; il m'a très peu parlé et j'en ai été bien aise, car sur ce point tu connais mes sentiments; en général je crois que l'un est aussi insignifiant que l'autre; il a du reste fait ton éloge aux Princesses[3].

Si M. Thiers vient au ministère, nous verrons ce qu'il fera. Pour moi, je ne juge pas avant d'avoir des preuves. La conduite qu'il a tenue pendant tous ces débats a été très honorable, *et surtout très franche.*

1. La tentative de Strasbourg.
2. Douze lettres du roi Jérôme à Thiers sont publiées dans l'ouvrage de Joachim Kühn sur la princesse Mathilde, p. 327 ss., 343 ss.
3. Filles du roi Guillaume, futures comtesse Neipperg et princesse d'Orange.

A présent que les Chambres belges elles-mêmes ont été assez lâches et assez viles pour abandonner leurs frères du Luxembourg et du Limbourg, je ne désire plus entrer au service d'un pays qui porte une telle tache. Ils avaient cependant la plus belle et la plus juste cause imaginable à défendre, en un mot, la cause de la raison contre celle de l'ignorance, de la liberté *contre les tyrans, de la démocratie contre l'absolutisme, celle des peuples contre leurs oppresseurs, et je suis sûr qu'ils n'auraient pas succombé, car tous les cœurs nobles et généreux leur auraient prêté secours. La France entière aurait pris les armes pour repousser les bataillons prussiens qui eussent été assez hardis pour passer la frontière belge, ou assez oublieux pour ne pas se rappeler 1806, Iéna, Friedland, Eylau et tant d'autres batailles. Je m'arrête, car je m'aperçois que je m'échauffe et que mon sang français prend feu rien qu'à parler de telles choses.*

Je te prie de ne pas oublier que je compte venir à Florence en automne, que papa me l'a promis, en un mot, qu'il me serait impossible de rester plus longtemps dans ce trou sans prendre une bouffée de bon air au sein de ma famille et y chercher le courage nécessaire pour supporter avec patience la triste année de 1840 qu'il faut que je passe encore ici; mais ce sera bien la dernière, je t'en réponds. Je me laisserai plutôt couper en morceaux que de rester plus longtemps.

Il restera à Stuttgart au delà de l'année 1840, mais ce ne sera pas sans des orages, des révoltes que son père aura bien du mal à refréner. A l'encontre de son frère aîné, il ne savait pas se tenir tranquille, ni dissimuler ses opinions, son ardent patriotisme français, sa haine pour l'Allemagne où il s'ennuyait tant; ses discussions politiques avec ses camarades se terminaient souvent par des pugilats. Son instructeur, le baron de Maucler, ne manquait pas d'en faire rapport au roi de Wurtemberg. C'est à un de ces incidents que se réfèrent les lettres suivantes :

Le roi Jérôme à son fils Napoléon, à Louisbourg.

Rome, 1er mai 1839.

Pourquoi ne veux-tu pas te souvenir de ce que je t'ai dit, ce que je t'ai écrit, ce que j'ai chargé ton frère de te répéter de ma part,

qu'il faut ne pas jeter au vent tes opinions, puisque c'est te découvrir pendant que les autres restent couverts, et que cela ne sert à rien *qu'à fausser ta position, et par conséquent à me faire du chagrin? Mais pourquoi ne pas avoir parlé franchement à ton oncle avec calme, mais en lui disant toute la vérité? Tu le pouvais d'autant mieux, puisque tu avais la force de garder le silence. Quant à Maucler, il faut t'investir (?) de sa position. Mis auprès de toi par ton oncle, peut-il lui laisser ignorer ce que tu fais, ce que tu dis?* A l'avenir, sois prudent *et ne gâte pas par des* paroles inutiles *tout ce que je désire* pour ton avenir. *Travaille bien, conduis-toi bien, fais-toi aimer, car ta réputation se forme dans ce moment et tout dépend du commencement.*

Ton oncle le Cardinal est plus mal, les mains sont enflées et les jambes commencent à l'être.

Le prince Napoléon à son père.

Louisbourg, 14 mai 1839.

Vous avez bien raison de me recommander d'être prudent, car quand on est presque toujours accompagné par un espion, *il faut se garder de dire la moindre chose, surtout quand il agit derrière votre dos, et que probablement il ment. Avouez cependant que c'est une triste vie que d'être du matin au soir en face de quelqu'un que l'on méprise et qui cherche toutes les occasions pour vous nuire.*

Une grande consolation pour moi, c'est ce que mon frère m'a dit de l'héritage du Cardinal; par là au moins nous serons à l'abri du besoin, et pour moi je serai content dès que j'aurai assez pour vivre libre et indépendant et que l'uniforme français brillera sur ma poitrine, qui saura se rendre digne de le porter.

La dernière phrase fait allusion à une lettre du roi Jérôme à son fils aîné, dans laquelle il exprimait l'espoir que le cardinal Fesch, qui était gravement malade[1], lui laisserait la plus grande partie de sa fortune. Mais Jérôme a connu tant de traverses dans sa carrière agitée qu'il craint une nouvelle déception. Aussi exhorte-t-il son fils à ne compter que sur son travail :

1. Le cardinal Fesch est mort d'un squirre, le 13 mai 1839.

Florence, le 4 juin 1839.

Pourquoi mettre sur le papier l'expression de tes sentiments que moi *je connais, mais qu'il est* inutile *et* dangereux *de faire connaître* aux autres : *réfléchis donc, mon enfant, et finis une fois toutes ces expressions de sentiments qui augmentent nos ennemis et mettent entrave à ce que je désire faire pour ton avenir. Notre nom est trop dangereux encore en France et le gouvernement ne consentira pas à nous faire rentrer; ainsi il ne faut pas perdre son temps et l'employer à se rendre digne, le cas échéant, de te montrer à la hauteur de notre position. Dans ton cas, il ne faut pas se laisser abattre. Du courage! C'est la caractéristique de notre famille, et la montrer dans la prospérité est chose facile; c'est dans l'adversité qu'elle devient une véritable vertu.*

Occupe-toi, et mets-toi à même de soutenir ta sœur et ta famille autrement que par les armes, si l'on ne fait pas la guerre, ou que vous ne puissiez pas la faire.

En novembre, le prince Napoléon est appelé par son père à Florence. Le roi Jérôme est encore une fois à la veille d'une catastrophe financière. Il avait formé le projet de quitter l'Italie et de s'établir à Bruxelles. Mais ses créanciers ne le laissaient pas partir. On ne trouvait pas à emprunter sur la succession du cardinal. Bohle avait été dépêché à Paris, chargé de présenter une requête au maréchal Soult, président du Conseil des ministres. L'année précédente, le ministère avait fait voter par les Chambres une pension viagère de cent mille francs pour la veuve de Murat, la reine Caroline, qui se trouvait dans le besoin. Celle-ci venait de mourir et son frère, le roi Jérôme, demandait au gouvernement français que cette rente fût reportée sur lui.

Dans les lettres qui suivent, le prince Napoléon rend compte de la situation à son frère aîné, resté à Stuttgart. Il lui parle aussi d'un sujet douloureux pour des enfants qui ont gardé le culte de leur mère. Déjà du vivant de celle-ci, entre 1825 et 1830, la malignité publique s'exerçait sur les rapports du roi Jérôme avec sa nièce Napoléon, comtesse de

Camerata[1], fille de la princesse Elisa Bacciochi, sœur aînée du roi Jérôme. Après la mort de la reine Catherine, Jérôme avait installé dans sa maison la marquise Azzolino di Fermo, à laquelle avait succédé la marquise Bartolini, née Giustina Pecori, qu'il épousera en 1841.

Quarto, près de Florence, 12 novembre 1839.

J'ai trouvé papa en très bonne santé, et je lui ai communiqué ce que tu m'avais chargé de lui dire. Quant à son départ de Florence, je le crois, pour le moment, impossible, puisque d'abord en vendant les meubles ici, il n'en aurait pas même 50 000 francs et qu'avec cette somme il lui est impossible de s'établir même médiocrement à Bruxelles. Ainsi, pour le moment, ce voyage n'est pas possible, tandis que dans la suite, je le trouverai très avantageux sous tous les rapports. Au reste, je ne puis te dire les intentions de papa à ce sujet, puisqu'il ne me les a pas communiquées. Bohle est parti pour Paris avec une lettre pour le maréchal Soult.

Adieu, sois sûr de ma franchise. Je te prie seulement de tout garder pour toi.

Florence, 16 novembre 1839.

... Quant à l'état de la maison, il est à peu de chose près le même. Ce que j'ai trouvé, c'est beaucoup d'ordre et d'économie, sans saleté ni avarice, en un mot, la maison en général est très simple mais très convenable. Papa n'a pas l'intention de recevoir; il va beaucoup au théâtre français de M. Doligny. Quant à ce qu'on t'avait dit de Mathilde, qu'il la laissait toujours seule à la maison, cela n'est pas vrai; il est on ne peut plus tendre et bon *pour nous. La Bartolini est dans la maison, comme la marquise l'était, excepté qu'elle loge chez elle. Je crois que dans ce moment l'argent vient des actions du sel Borache qu'on a vendues.*

Tu peux compter sur ma franchise, pourvu que je puisse compter sur ta discrétion.

Papa a été choqué de ta lettre, comme je le prévoyais; je doute qu'il te réponde. Ce qui l'a blessé le plus, c'est que tu lui dis :

1. Napoléon-Élisa (6 juin 1806-3 février 1869), mariée, en janvier 1825, au comte Philippe Camerata, séparés en septembre 1832.

« *Napoléon ne fera que vous embarrasser si une catastrophe a lieu.* » « *J'espère, m'a-t-il dit, qu'aucune catastrophe n'aura lieu et que ma prévoyance, qui nous a sauvés jusqu'à présent, nous conduira heureusement au port.* »

Tout dépend à présent de la mission de Bohle; si elle réussit tout s'arrangera peu à peu, sans cela je ne vois qu'un embrouillement horrible dans nos avenirs. Dans tous les cas, dans cinq ou six mois au plus tard, tout sera décidé. Je voudrais bien rester tout ce temps ici, parce qu'alors quelque chose pourrait se décider pour mon avenir.

Mathilde ne me paraît pas contente de toi; tu devrais lui écrire et réparer les torts que tu as eus envers elle pendant ton séjour ici. Je t'en prie, cher Pépé, écris aussi à papa, mais sur un autre ton; *sans cela tu te brouilleras avec lui tout à fait; il est déjà très fâché, et toi, je te conseille* de ne pas croire *tout ce qu'on te dit à Stuttgart, car on y fait beaucoup de mensonges. Je n'écris pas au Roi parce que je ne saurais pas quoi lui dire.*

Florence, 26 novembre 1839.

Comme je te l'ai écrit dans ma dernière, le ministre de Wurtemberg à Paris avait conduit Bohle chez le maréchal Soult. Aujourd'hui, Bohle rend compte à papa que le maréchal lui a dit que Louis-Philippe était pour, mais le conseil contre, ce qui veut dire que le Roi est lui-même opposé.

Le ministre d'Autriche a fait connaître à papa qu'il avait reçu l'ordre de sa cour de viser ses passeports; mais tu comprendras que, tout en reconnaissant l'avantage qu'il y aurait pour lui de quitter Florence pour s'établir à Bruxelles, il ne peut *le faire sans avoir le moyen de faire attendre par des acomptes les personnes auxquelles on doit ici, et en même temps d'assurer son existence à Bruxelles, ce qu'il pourrait exécuter s'il trouvait quelqu'un qui pût avancer* deux cent mille *francs sur l'héritage du cardinal, ou jusqu'à ce qu'il ait pu voir ce printemps notre oncle Joseph; mais ce service, on ne peut l'attendre, dans aucun temps, que d'un parent ou d'un ami. Tu peux bien penser combien notre père est peiné de tout ceci, mais il ne dépend pas de lui qu'il en soit autrement.*

P. - S. du roi Jérôme :

Je t'ai déjà écrit le jour de ma fête; elle était triste de toutes les manières et parce que tu y manquais. Je ne suis peiné, affligé et découragé que pour vous, mes chers enfants, qui seriez plus heureux si je n'existais pas. Je suis sûr que si je puis voir mon frère Joseph, il ne me refusera pas l'avance dont j'ai un si pressant besoin; mais il faut que je le voie.

Les affaires de Jérôme, on le voit, étaient dans un bien fâcheux état. Cela n'empêchait pas le prince Napoléon de mener joyeuse vie à Florence. Il se livrait jusqu'à l'excès aux plaisirs de son âge dont il était privé à Stuttgart. Son père lui reprochera, dans une des lettres qu'on lira plus loin, ses orgies et ses fréquentations douteuses. Le prince Jérôme, probablement averti, estima qu'il était nécessaire de rappeler son cadet à l'ordre. Voici une semonce qui a dû faire sur le jeune prince l'effet d'une douche glacée :

Stuttgart, 27 novembre 1839.

J'ignore de quelle utilité tu peux être à papa pour ses affaires dans le moment, mais puisqu'il dit que tu lui es nécessaire, il faut que cela soit et il a eu raison de te faire venir.

Quant à moi, je persiste dans la croyance que de rester ici jusqu'à la fin de ton éducation aurait été beaucoup plus utile pour toi que de l'interrompre, que tu n'en auras que plus de regret à revenir et de te faire sentir l'ennui de l'Allemagne, que tu n'aimes déjà pas du tout, plus fortement que jamais. Tu pousses même ce dégoût de l'Allemagne jusqu'à l'ingratitude, en ne voulant reconnaître en rien ce que le Roi fait pour toi, puisque tu me dis ne pas vouloir écrire au Roi ne sachant que lui dire.

Au reste, avec tes goûts et tes idées, qui ne devraient pas être arrêtées à ton âge, si notre position le permettait, je serais le premier à te dire de ne pas rester ici et d'aller t'amuser en Italie. Car tu n'aimes pas l'Allemagne par la seule raison que tu ne t'y amuses pas.

J'ignore les torts que j'ai eus envers Mathilde et c'est le premier mot que j'entends. J'ai craint le voisinage de certaine personne[1]

1. De la marquise Bartolini.

pour l'effet, et non pour elle, voilà tout. Aussi ma tendresse n'en est pas moins restée la même, et c'est toi qui m'apprends qu'elle a quelque chose contre moi, ce qui me fait beaucoup de peine.

Je comprends fort bien qu'elle répugne à passer ici quelque temps, car elle s'y ennuierait, quoiqu'elle serait entourée de tous les soins les plus affectueux de toute la famille et des égards des autres dus à son rang et à sa personnalité. Mais je ne comprends pas l'aversion de papa, car que peut-il avoir contre mon oncle, sinon le refus de lui prêter de l'argent, et en vérité ce n'est pas un crime.

Sans cela il a toujours été rempli d'égards et de bons procédés envers lui, comme envers nous tous. Et puis, comme ce bon Roi disait : « Tenez-vous à moi qui suis votre seul soutien maintenant. Si la France vous rouvre ses bras, faites ce que vous voulez; mais jusque-là, tenez-vous à moi, c'est de votre intérêt. » On ne peut parler ni plus franchement, ni avec plus de désintéressement; et il ajoutait : « Ce n'est pas moi qui vous retiendrai, car vous êtes Français avant tout. » Et tout cela, ce sont ses propres mots et c'est à propos de toi qu'il le disait.

Sans enthousiasme certes, le prince Napoléon réintègre la morne école de Ludwigsburg.

En mai, le jeune Jérôme arrive à l'improviste à Florence. On a vu, par sa lettre du 27 novembre, ce qu'il pensait de la présence de la marquise Bartolini sous le toit paternel, auprès de la princesse Mathilde. Il est probable qu'il y eut, à ce sujet, une explication entre le père et le fils. Elle fut orageuse; il nous semble entendre les échos de la dispute dans cette lettre où le roi laisse éclater sa colère :

Le roi Jérôme à son fils Napoléon.

Florence, 19 mai 1840.

Tu as raison, mon bien cher enfant, d'avoir toute confiance en moi; c'est mon seul dédommagement à toutes les contrariétés que j'éprouve, parmi lesquelles il faut placer le voyage de ton frère ici, voyage sans but et même sans prétexte (au moins à ma connaissance) et qui ne m'a occasionné que des désagréments, par son défaut de jugement, son entêtement, sa présomption et sa

manie de se mêler de ce qui ne le regarde pas, et de toujours vouloir écrire, etc., etc...

Ta sœur est ma réelle consolation par sa confiance et sa raison solide. Elle ne prie, ne demande qu'une chose, c'est que personne ne se mêle d'elle, et tout le monde veut s'en mêler.

Ton frère, à ce qu'il dit, a eu une correspondance avec Demidoff, mais il n'a voulu me montrer ni les lettres ni les réponses, ce qui naturellement me prouve qu'elles ne sont pas convenables. Ton frère voudrait agir comme si j'étais mort et comme s'il était le chef de la famille. Pauvre famille si elle devait être conduite par lui!

L'année 1840 fut particulièrement fertile en émotions pour les Bonaparte : discussion pour le retour des cendres, menaces d'une guerre européenne, tentative de Boulogne.

L'arrivée au pouvoir de M. Thiers, ami du roi Jérôme, et le vote de la loi ordonnant le retour des cendres de Napoléon Ier autorisaient tous les espoirs. La France ne pouvait pas maintenir en exil les frères, les neveux du héros qu'elle s'apprêtait à honorer comme un dieu.

Le prince Napoléon est frémissant d'enthousiasme; il se voit déjà à Paris, jouant un rôle dans les cérémonies grandioses qui se préparent.

Le prince Napoléon à son père.

Louisbourg, ce 14 mai 1840.

Je vous écris dans un moment de vrai bonheur, *qui est causé par l'article que je viens de lire dans le* Capitole *du* 13 *mai*[1]. *Les cendres de l'Empereur vont enfin être transportées en France, dans cette chère patrie. Il vous sera facile de vous figurer l'émotion et la joie qu'une telle nouvelle me fait éprouver. A présent que la France commence à reconnaître tous les bienfaits du grand homme, je me sens plus fier que jamais de notre nom! M. Thiers a fait là une chose qui passera à la postérité la plus reculée; on parlera dans tous les temps du grand acte de justice qui eut lieu sous son ministère.*

Une chose cependant m'a bien choqué dans le discours du ministre, qui a dit que l'épée d'Austerlitz sera posée sur le tombeau. Rien en effet n'est plus juste, mais cette épée, elle vous

1. On sait que le *Capitole* était l'organe du prince Louis-Napoléon.

appartient à vous autres, frères de l'Empereur, et vous seuls avez le droit et le pouvoir d'en faire cadeau à la France. Rien de plus juste en effet que les frères de l'Empereur donnent à la France, comme témoignage de l'amour qu'ils portent à leurs concitoyens et à leur patrie, l'épée du grand homme, mais il me semble qu'il faudrait bien faire sentir au peuple français que c'est vous autres seuls, *et* non *le Gouvernement, qui lui faites ce présent. Le 15 août serait une belle époque pour faire ce cadeau à la Nation.*

Le prince Napoléon à son père.

Louisbourg, 26 mai 1840.

Je ne saurais vous dire, cher papa, comme je suis agité depuis la proposition du cabinet français sur les cendres de l'Empereur. Ne croyez-vous pas qu'on nous permettra de rentrer? C'est l'opinion de beaucoup de monde. Le Commerce *en a déjà parlé, comme si le Gouvernement avait l'intention de présenter une loi en notre faveur. Comme je voudrais aller à Sainte-Hélène! Cela n'est-il pas possible? La famille ne* devrait-elle *pas envoyer* un délégué *pour la représenter dans une cérémonie si solennelle et montrer par là tout le vif intérêt qu'elle prend à cet acte? Ce délégué ne devrait-il pas prononcer un discours au nom des frères lors de l'inhumation à Paris? Cela ne ferait-il pas un bon effet? Quant à la dépense, elle ne serait pas grande, surtout divisée. A présent que probablement le maréchal Clausel commandera en Afrique, serait-il impossible de m'y faire aller? Voilà bien des questions, cher papa. C'est que l'impatience me dévore; je voudrais au moins être spectateur du grand acte de justice que la France va accomplir et l'idée d'être* exilé, *condamné à* l'inaction me tue, me ronge.

Le prince Napoléon à son père.

Louisbourg, 2 juin 1840.

L'infamie de la Chambre à propos des cendres ne m'étonne pas. C'est une intrigue du Roi contre la Nation, le ministère et contre nous. Je désirerais bien pouvoir contribuer de mon mieux à la souscription nationale qui s'est ouverte. Me permettez-vous de le faire, et mon nom pourra-t-il figurer sur la

*liste? ou toute la famille ensemble donnera-t-elle quelque chose? La somme, quelque petite qu'elle soit, cela serait égal, la nation verrait l'*intention *et non pas l'argent; la pauvreté n'a jamais été une honte, mais bien plutôt une gloire, quand on a été assis sur tous les trônes de l'Europe!*

Je vous dis tout cela, cher papa, parce que ma confiance en vous est sans bornes, parce qu'à présent que l'opinion nous est favorable, je cherche tous les moyens de nous faire remarquer par notre patriotisme, et pour montrer que l'exil n'a pas refroidi notre amour pour la patrie. Mais du reste soyez tranquille, je ne ferai rien sans votre autorisation formelle.

Jérôme tâche de modérer ces ardeurs. Dans toute cette correspondance, le prince apparaît comme un poulain de race, plein de feu, que son père, son frère, le baron Stölting[1] ont bien de la peine à maintenir dans le rang :

Le roi Jérôme à son fils Napoléon.

Bains de Montecatini, 10 juin 1840.

Il faut rester tranquille, *si nous voulons que notre fausse position finisse, sans cela la maladresse de nos amis n'aura d'autre résultat que de faire déclarer par la France la séparation de la famille de l'Empereur de sa mémoire. Il faut, mon enfant, se défier du premier moment d'enthousiasme, et de notre part une souscription ne serait, ne pourrait être regardée que comme un moyen de faire effet, et voilà tout. Patience donc, mon enfant, et confiance dans ton père! La maladresse de la commission a fait beaucoup de mal, et le gouvernement n'a fait que ce qu'il devait faire; à sa place je n'eusse pas été aussi généreux. Il faut penser que lorsqu'il faisait un pas aussi grand et aussi favorable à la famille, il ne devait pas s'attendre à ce que l'on tournât ses bonnes intentions contre lui-même. Quant à moi, je suis heureux que cela n'ait pas été plus mal, et je suis content que la souscription ait été abandonnée. Ce n'était digne ni de l'Empereur, ni de la France. Hélas! mon enfant, je me persuade de plus en plus qu'un maladroit ami est pire qu'un sage ennemi.*

J'attends des réponses à différentes lettres, qui toutes sont

1. Jean-Christian-Louis Stölting (1789-1853), chef de cabinet du roi Jérôme, n'était pas baron, bien que, par courtoisie, il fût qualifié ainsi.

pour vous. Lorsque quelque chose prendra couleur, je vous en ferai part; jusque-là, patience *et prudence. Pourvu que Louis ne vienne pas gâter encore une fois les bonnes dispositions du gouvernement français!*

Patience, prudence, ce sont les mots qui reviennent le plus souvent sous la plume de l'ex-roi. Prudence : il faut mesurer ses paroles, car on est environné d'espions, surveiller ses écrits, car ils passent par le cabinet noir. Patience : à la Chambre française, dans la majorité comme dans l'opposition, Jérôme a des amis qui s'emploient à faire abroger les lois de proscription, ou tout au moins à obtenir de Louis-Philippe une mesure d'exception en faveur de l'ancien roi de Westphalie et de ses enfants.

Mais le coup de tête que celui-ci appréhendait de la part de son neveu, le prince Louis-Napoléon, se produisit. Le prince Napoléon était en route pour Mannheim, où il était invité par la grande-duchesse Stéphanie de Bade, lorsqu'il apprit l'échauffourée de Boulogne :

Village à trois lieues de Mannheim, 9 août 1840.

Je vous écris bien à la hâte au moment où je lis la nouvelle télégraphique de la nouvelle échauffourée de Louis à Boulogne. Je ne sais encore si cela est positif; j'espère toujours que cela n'est pas vrai, mais, connaissant Louis, je crains bien que cela ne soit vrai. Au reste, je crois que, si cela devait arriver, il ne pouvait pas choisir un moment où cela nous ferait moins de mal que celui-ci. Si M. Thiers est bien intentionné pour nous, cela ne le fera pas changer, et notre rentrée en France est certaine; si, au contraire, il ne l'est pas, alors il s'empressera de prendre cette occasion pour dire qu'il lui est impossible de nous laisser rentrer. Mais ayant confiance dans ce que M. Thiers a dit si souvent, j'espère bien et, si Dieu le veut, nous rentrerons bientôt. D'abord la ligne de conduite toute nationale de la France, ses armements, tout cela prouve que c'est le parti du progrès qui triomphe, et alors nous sommes sûrs de ne pas rencontrer d'opposition. Quant à Louis, je suis très curieux de voir ce que l'on en fera et d'avoir des détails; car jusqu'à présent je ne sais que ce que le télégraphe a dit.

Adieu, cher papa. Je déplore les nouveaux malheurs qui tous les jours nous accablent, mais ils ne nous abattront pas, et nous arriverons au port, coûte que coûte. J'ai confiance en vous, et je sens toujours davantage le besoin de m'unir à vous, car le meilleur ami que j'aie au monde, c'est mon père. Faites seulement que je rentre en France *et alors je ferai mon chemin tout seul; mais je sens tous les jours davantage la nécessité de quitter ce pays. Vous devez concevoir combien ma position est* fausse *ici depuis les préparatifs de guerre de la France.*

D'abord, à la première nouvelle certaine de guerre, je pars pour vous rejoindre *et j'attends avec impatience l'autorisation de votre part.*

Mannheim, 10 août 1840.

Vous avez reçu ma lettre d'hier, dans laquelle je vous parle de la nouvelle affaire de Louis. En vérité, je n'y comprends rien; moi qui l'ai toujours soutenu, je me vois forcé par des preuves de l'abandonner tout à fait, car, à dire la vérité, sa dernière échauffourée tient de la folie. Ce qui m'étonne seulement, c'est qu'il ait trouvé cinquante fous comme lui, mais je crois que sur ces cinquante il y avait quarante-neuf espions et une dupe, car un homme qui aurait eu du bon sens ne se serait pas mis dans une pareille affaire. En comparaison de celle-ci, l'échauffourée de Strasbourg était sublime. Au moins dans la première, il y avait peut-être des chances de succès, tandis que dans celle-ci, plus j'en lis les détails et plus j'y vois de la folie toute pure. *Je le plains d'avoir si peu de tête. Quant à son sort, il ne m'inquiète pas. Je suis sûr qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux. Je vous prie, cher papa, écrivez-moi l'effet que cela a fait en France sur le gouvernement. Croyez-vous que cela nous desservira? Quant à moi, je ne le crois pas, car, comme le ministère est au fait de toutes les intrigues de Louis, il verra, par le fait, que nous n'y sommes pour rien. A peine j'aurai vu mon oncle Joseph*[1]*, je ne manquerai pas de vous écrire avec tous les détails possibles.*

L'aventure de Louis-Napoléon était un véritable coup de foudre pour la famille impériale. Jamais les circonstances n'avaient été plus favorables; personne ne doutait que les

1. Il était en ce moment aux eaux de Wildbad.

Bonaparte allaient bientôt rentrer en France sous les acclamations. Le geste malheureux de Louis-Napoléon dissipait tous les espoirs. Le roi Louis écrivait à son frère Joseph :

Je sens trop l'amitié que vous avez pour moi par celle que je vous porte, pour ne pas comprendre le mal que vous a fait aussi l'horrible action de Boulogne. Quand vous m'écrivîtes qu'il (le prince Louis) *était changé, que je pouvais me fier à l'assurance que vous m'en donniez, je refusai d'ajouter foi entière à votre parole, quelque confiance et même quelque respect que j'aie pour elle. Et vous voyez que je n'ai pas eu tort. Je puis bien peu pour le tirer d'affaire ou du moins pour l'y aider, mais c'est mon devoir et je ferai tout mon possible. Cependant, après ce qu'il vient de faire, je me regarde comme dégagé de toute obligation envers lui, et je me répète souvent : « Je n'ai plus de fils. »*

Le plus exaspéré était le roi Jérôme. Il adressa à M. Thiers une lettre dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas digne d'un frère de Napoléon Ier. Ce document était connu de l'auteur des *Mémoires du roi Jérôme.* Il en reproduit quelques passages, mais se garde bien d'en publier la partie essentielle. D'ailleurs cette publication n'était pas possible au moment où l'ouvrage a paru, en 1866 : le « criminel » de Boulogne, sur lequel tous les siens avaient crié haro, était assis sur le trône de France; il avait couvert son oncle d'honneurs et de prébendes, fait voter de fastueux apanages à ses cousins et cousines (un million au prince Napoléon, 500 000 francs à la princesse Mathilde, etc.). M. Berthet-Leleux se contente de reproduire les fragments donnés dans les *Mémoires*. C'est donc pour la première fois qu'on lira ici la lettre dans son texte intégral (les passages reproduits dans les *Mémoires* sont entre crochets) :

Quarto, 15 août 1840.

Monsieur le Président,

Il y a des circonstances où, quelle que soit la résolution qu'on ait prise de garder le silence, on se trouve contraint par la force même des choses à élever la voix. Ce moment est malheureusement venu pour ce qui reste de la famille Napoléon, qui, déjà, une

première fois, a supporté la responsabilité d'un acte auquel elle n'avait participé ni de fait ni d'intention, et qui, une seconde fois, pourrait se trouver compromise, tout innocente qu'elle est. Je veux parler des tentatives de Strasbourg et de Boulogne. Il est cependant juste, surtout lorsqu'une famille se trouve dans l'exil et le malheur, de juger non pas tous ses membres sur les actes d'un seul, mais, au contraire, chacun d'eux d'après les actions qui lui sont propres. J'ignore ce que feront mes frères aînés, Joseph et Louis, à la lecture du Moniteur *du 7, puisqu'ils sont absents tous les deux; mais moi, qui suis responsable envers deux fils et une fille de l'avenir qu'ils pourraient perdre, je crois de mon devoir de rendre à la France, par votre organe, M. le Président, ce compte de mes actions que tout Français doit à sa mère.*

[Proscrit comme le reste de la famille de l'Empereur parce que j'étais son frère, je fus obligé de me réfugier en Autriche et, successivement, à Trieste et à Rome, où me trouva la révolution de 1830.

C'est là qu'avec un cœur tout français j'attendis, et j'avais bien le droit d'attendre quelque chose de cette glorieuse révolution qui, cependant, nous oublia sur la terre d'exil où la Restauration nous avait poussés. Je ne protestais pas, je ne réclamais pas, certain que le jour de l'impartialité viendrait pour nous comme pour les autres Français et que s'appeler Napoléon ne pouvait plus être une raison pour être mis hors la justice de la France.]

Je ne me trompais pas; une loi devait être présentée aux Chambres pour provoquer le rappel de notre famille lorsqu'arriva l'événement de Strasbourg que nous ignorions tous, et que certainement aucun de nous n'eût encouragé. J'étais alors à Londres près de mon frère aîné; nous délibérâmes pour savoir si nous devions protester contre cette tentative insensée, mais nous trouvâmes qu'il était ingénéreux de renier un parent prisonnier, malheureux et, nous le pensions alors, égaré par de mauvais conseillers. Enfin Strasbourg semblait oublié; un élan universel avait accueilli la noble proposition que le Roi fit faire aux Chambres par votre organe; toutes les portes de la France s'ouvraient devant les restes du martyr de Sainte-Hélène et je ne doutais pas que par l'une d'elles ne rentrât sa famille qui n'est proscrite que parce qu'elle lui appartient. Depuis vingt-cinq ans, c'est la première fois que je donne signe de vie, n'ayant jamais

occupé de moi la presse, si bien que beaucoup ont pu croire que j'étais mort dans quelque coin de mon exil; mais l'injustifiable tentative de Boulogne venant faire un fatal pendant à celle de Strasbourg, je crois devoir rompre le silence pour demander à la France qu'elle ne confonde pas un de ses fils les plus dévoués, prêt à tout sacrifier pour elle, avec un jeune homme qui a prouvé qu'il n'avait aucune connaissance de l'esprit de son pays, de ses devoirs de citoyen, et encore bien moins des obligations qui lui sont imposées, comme neveu de celui qui a abdiqué le plus grand trône du monde plutôt que de fomenter une guerre civile. Ce jeune prince n'a pas compris qu'une nation noble, généreuse et éclairée comme la nôtre, ne se prend pas par surprise, mais se donne par conviction et que de nos jours elle ne peut devenir la propriété de personne.

Dans la circonstance actuelle, [je m'adresse à vous, M. le Président, pour vous prier de mettre ma lettre sous les yeux du roi et lui demander comme faveur que, dans le cas où une nouvelle coalition menacerait notre indépendance, je sois autorisé à rentrer momentanément en France avec mes deux fils et à reprendre je ne dirai pas un rang, mais une place dans notre armée, m'engageant à rentrer dans l'exil aussitôt qu'il n'y aurait plus à combattre pour l'honneur de notre pays.]

Veuillez, monsieur le Président, recevoir avec votre bienveillance accoutumée pour moi l'assurance de ma haute considération et de mon bien réel attachement.

JÉRÔME

Communiquant cette lettre au prince Napoléon, son père lui écrit :

La criminelle entreprise de Louis m'a décidé, dans l'intérêt de notre avenir, à écrire à M. Thiers la lettre dont copie est ci-joint. On la portera à ton oncle Joseph, ayant fait écrire à Jérôme de communiquer la sienne à son oncle de Wurtemberg.

Le prince Napoléon avait le cœur trop bien placé pour ne pas être révolté par la démarche si peu généreuse de son père. Il ne dissimule pas son sentiment dans sa réponse; cependant il n'abandonne pas l'espoir de rentrer en France :

Louisbourg, 26 août 1840.

Je réponds à votre lettre du 18 dans laquelle j'ai trouvé la copie de votre lettre à M. Thiers. Je ne me permets pas de dire mon opinion sur la résolution que vous avez prise; seulement Louis est malheureux, il est abandonné!!! sa tête va peut-être rouler sur un échafaud! et sa faute est, je crois, moins grande qu'on ne la regarde généralement; il n'a pas eu les talents nécessaires pour découvrir que, dans cette sale intrigue, il était la dupe du gouvernement. *Voilà sa grande faute, et je reconnais qu'elle est énorme, car quand on conspire, la première chose est de ne pas se laisser mettre dedans. Quant à moi, je suis on ne peut plus affligé de cette malheureuse entreprise. Louis, comme* homme privé, *a été mon ami d'enfance et il l'est encore, mais comme* homme public, *il s'est montré au-dessous de sa position, car ce qu'il a fait tient de la folie.*

Je ne sais si vous trouverez de l'indiscrétion de ma part à vous demander de connaître ce que M. Thiers vous a répondu à votre lettre, mais je désirerais bien le savoir pour pouvoir découvrir sûrement ses sentiments à votre égard. Je crois que pour notre rentrée en France, elle ne peut être qu'accélérée par l'événement de Boulogne, car Louis, qui pouvait être un obstacle à ce que l'on abroge la loi d'exil, se trouve hors de jeu.

Cependant la question d'Orient était sur le point de déchaîner les hostilités. On pouvait craindre une coalition européenne contre la France, protectrice de Méhémet-Ali, vice-roi d'Égypte. Quelle serait, en cas de conflit, la situation des deux frères? Officiers dans l'armée wurtembergeoise, combattraient-ils contre leur patrie? Le prince Napoléon, qui était sorti avec le numéro 1 de l'école de Ludwigsburg et avait été attaché à l'état-major, était bouleversé à cette idée. Il voulait quitter immédiatement Stuttgart, où d'ailleurs il s'ennuyait de plus en plus. Il fallut les représentations, les supplications, les admonestations de son père pour le décider à attendre les événements. Contrairement à ce que prétend le baron Ducasse, dans les *Mémoires*, — affirmation reprise à son compte par M. Berthet-Leleux, — ce n'est pas en 1840 que le prince a quitté le service de son oncle, le roi Guillaume de Wurtemberg. Il y reste encore près d'un

an, rongeant le frein, à chaque instant sur le point de briser le joug qui lui pèse tant. Le 13 janvier 1841, il déclare qu'il partirait n'importe où, qu'il peut « s'en aller de lui-même avec honneur ». Il croit la guerre inévitable et demande à son père de faire de nouvelles démarches du côté de la France. Sa position, à Stuttgart, est trop fausse. Il ne peut qu'y « ternir sa réputation » vis-à-vis de la France, où l'on dira qu'il a « servi un pays étranger pendant que l'on se préparait à la guerre ». La réponse du père a des accents pathétiques :

Florence, 19 janvier 1841.

Je réponds bien vite à ta lettre du 13, malgré que Jérôme, qui est parti hier à minuit, soit chargé de t'en remettre une de moi et de te parler sur notre position qu'il paraît, cher enfant, que tu ne veux pas comprendre; *car tu reconnaîtrais sans cela combien il est heureux pour moi de vous savoir au moins (étant auprès de votre oncle)* à l'abri du besoin. *Je puis supporter seul la gêne, mais je ne pourrais vivre vous voyant souffrir, d'autant que votre situation à vous deux est noble, convenable et honorable. Je conçois, mon cher enfant, que les plaisirs de Stuttgart ne valent pas ceux de Florence; mais est-ce en se traînant sur le pavé ici que tu crois acquérir une réputation?* Non, non, *cent fois* non, *mon bon Napoléon, tu ne peux que perdre celle que tu avais commencé à te faire. Travaille bien, apprends bien à servir et à commander, fais-toi bien aimer du Roi, et tu me prouveras ta tendresse; car lorsqu'on est instruit, on applique son instruction partout. Je ne* néglige rien *pour vous rendre votre patrie, mais il ne faut pas par votre conduite m'en* ôter les moyens, *et bien te persuader que rien n'aide mieux votre rentrée comme de vous voir* bien vus, *bien établis en Wurtemberg auprès de votre oncle. D'ailleurs je n'ai aucun moyen de vous soutenir, et de vous voir, comme les* (illisible) *et autres, sur le pavé de Florence, surtout sans fortune, me donnerait la mort. Laisse-moi faire, mon bon Napoléon, et si je trouve jour à te contenter, je le ferai sans perdre de temps, sans perdre* une minute. *Mais j'exige que tu te rendes agréable au Roi qui est si bon pour vous et auquel vous devez de la reconnaissance, que tu te fasses aimer de tes chefs et de tes inférieurs, et si tu*

peux, dans deux ou trois ans, être colonel et savoir réellement commander un régiment, tu auras beaucoup gagné et beaucoup simplifié ta position. Tu sais combien je t'aime, mon bon Napoléon, et que je voudrais, au prix de ma vie, te rendre heureux; mais tu ne fais pas ce qu'il faut pour diminuer la fausseté de ta position, au contraire, tu l'augmenterais.

Le prince Napoléon est vivement ému par cette lettre et par les détails que son frère lui donne sur les difficultés dans lesquelles se débat leur père :

Stuttgart, 27 janvier 1841.

Mon frère m'a dit tout *sur votre position; je le savais déjà et chaque nouveau détail me porte la mort dans le cœur. Il m'a dit que de Pétersbourg Anatole* (Demidoff)[1] *voulait acheter Quarto; je crois que cela serait un grand bonheur pour vous, car le séjour à la campagne est coûteux pour vous et bien triste; une fois votre campagne vendue, si vous preniez un logement en ville, petit, mais commode, je crois que cela vous conviendrait bien mieux et pour vos affaires et pour votre agrément.*

Vous devez être bien seul; c'est un nouveau chagrin pour moi qui suis obligé de rester ici. Le Roi ne fera rien; *vous savez que cela a toujours été mon opinion. Dieu veuille que je me trompe.*

Il est inutile de vous dire que, vous sachant dans le malheur, c'est une raison de plus pour désirer être auprès de vous; si jamais telle était votre intention, vous n'avez qu'un mot à dire. Je vivrais de la pension du Roi, ou de celle de Napoléon (comtesse Camerata) *dont je reconnais toujours plus le bon cœur et l'amitié pour moi.*

La comtesse Camerata, dont il est question dans cette lettre, avait écrit au prince pour l'engager à revenir à Florence, lui promettant de lui faire une pension. Jérôme s'élève vivement contre cette suggestion :

Quarto, 30 janvier 1841.

Ta cousine, en t'écrivant ce qu'elle t'a écrit, prouve qu'elle est dans l'erreur la plus complète sur ce qui me touche ainsi

1. Marié, depuis le 1er novembre 1840, à la princesse Mathilde.

que mes enfants, dont le plus grand bonheur pour eux et le plus grand sujet de consolation pour moi, *c'est de vous savoir auprès de votre oncle, jouissant de son amitié! Réfléchis bien à ce que je te dis ici, cher enfant, et crois que ton meilleur ami, c'est ton père. Si des combinaisons politiques vous obligeaient à quitter Stuttgart, ce serait un malheur pour moi et un sujet de grand embarras.*

Mais les événements semblent devoir donner raison au prince Napoléon : les bruits de guerre redoublent et, le 23 février, Jérôme écrit à son fils :

Il me paraît impossible que l'horizon politique se décharge autrement que par le canon; alors comme alors, *mais jusque-là, il faut bien s'occuper de ne pas être pris au dépourvu comme des enfants sans expérience!*

Si la guerre n'éclate pas, je te verrai bien certainement avant deux mois, et si elle avait lieu vous viendriez me rejoindre. Si la guerre a lieu et que ce malheureux Louis eût eu une conduite noble, soutenue et dépouillée d'intrigue, quelles belles espérances n'aurait-il pas pu concevoir en restant seulement tranquille et loin de toutes menées qui ne conduisent à rien!

L'orage se dissipe, mais le jeune prince ne peut se résigner à l'existence plate et dénuée de distractions qu'il doit mener auprès de son oncle. Il imagine alors de demander à son père la permission d'aller en Amérique! Il ne compte plus pouvoir rentrer de sitôt en France. Il explique qu'à Stuttgart, il dépendait du Roi et de son entourage et qu'une intrigue de cour pourrait le mettre sur le pavé. Aux États-Unis, il aurait aux yeux du monde une position « honorable » — celle d'officier en congé. Il pourrait se suffire du point de vue pécuniaire huit à dix mois. En lisant la missive que nous venons de résumer, Jérôme faillit tomber de son haut. Il y fit la réponse suivante :

Florence, 23 mars 1841.

La partie de ta lettre où tu me parles d'un projet de voyage en Amérique m'a, je l'avoue, fortement et péniblement surpris. Je te dirai d'abord que je ne puis ni comprendre ni approuver le dégoût que tu ne cesses de manifester de ta position auprès

de ton oncle et dans un pays qui est celui de feu ton excellente et adorable mère, position qui pour moi est une véritable consolation et pour vous deux un bonheur inespéré, dont tu apprécierais les avantages si tu en étais privé, mais qu'il ne serait plus temps alors de ressaisir!

J'ignore si tu as réellement appris tout ce que tu peux apprendre en Allemagne, mais je dois en douter, puisque tu te consumes d'ennui et de désagrément, ce qui est presque effrayant à ton âge; il faut donc, mon enfant, que l'étude ait perdu tout son charme pour toi, et quand tu me dis que tu perds ainsi tes plus belles années, je vois, à mon grand regret, que tu veux *les perdre!*

Puisque tu connais ma position, je dois attendre de ton bon cœur que tu y auras égard, et que, connaissant ma profonde tendresse pour toi, tu me le prouveras en te résignant au sort qui a été imposé à ta famille, et en le corrigeant par tous les moyens que la Providence a mis entre tes mains, c'est-à-dire en cultivant les heureuses dispositions que tu as reçues de la nature pour honorer et soutenir dignement un nom devenu illustre sans que tu aies pu y contribuer, et que ton frère et toi êtes appelés à continuer.

Je suis tout à fait de ton avis que la rentrée en France, grâce aux folies de ton cousin, est difficile et se trouve ajournée; mais elle est immanquable, *surtout pour vous deux,* si vous ne vous perdez pas vous-mêmes. *Tu n'as donc rien de mieux à faire, mon bon Napoléon, et c'est pour toi un devoir* sacré *que de rester auprès de ton oncle, lui prouver ta reconnaissance en acceptant avec empressement la position qu'il te donne et qui te servira un jour à rentrer* convenablement *dans notre pays. Ainsi non seulement je ne puis pas vouloir que tu quittes le pays où tu trouves un accueil hospitalier et paternel, mais je te crois trop raisonnable et trop fier pour ne pas supposer que tu rejetterais avec mépris la proposition de vivre dans l'oisiveté à Florence, — pour ressembler à tous ces jeunes gens qui font pitié à tous ceux qui les observent, — ou bien que tu voulusses vivre aux frais de ta cousine, sur laquelle d'ailleurs tu ne peux compter d'aucune manière, vu l'extravagance (pour ne pas dire autrement) de son caractère!*

S'il dépendait de moi, mon cher enfant, de t'ouvrir une carrière digne de ton nom et de ton ambition, peux-tu douter de

mon tendre empressement à t'y faire entrer? Mais pour le moment, il faut attendre et se préparer par l'étude à se montrer un homme supérieur lorsque le moment arrivera, et pour vous, chers enfants, ce moment est immanquable. *Mais pour le moment, nous sommes proscrits, nous sommes malheureux, nous tous qui portons un nom glorieux, nous le sommes injustement, et sans notre faute, c'est encore une gloire qu'il faut conserver avec soin et sans tache!*

Tu es jeune, tu peux et tu dois espérer un meilleur avenir et c'est précisément l'espoir de cet avenir inconnu qui doit doubler tes forces morales, dont tu oses dire qu'elles t'abandonnent! Il ne s'agit pas de végéter, il s'agit de vivre pour remplir tes devoirs de fils et d'homme! Si je croyais que le voyage que tu projettes et dont tu as sans doute conçu l'idée dans un moment de désœuvrement, pût t'être véritablement utile, si je pensais qu'il fût convenable et si je n'étais persuadé qu'il nous serait funeste à tous, *je ne me refuserais pas à t'en accorder la permission, mais comme je suis convaincu du contraire,* je te la refuse. *Un pareil voyage, entrepris à ton âge, sans guide, sans ami, ne servirait qu'à t'égarer et à te perdre peut-être, ce qui donnerait la* mort à ton père. *D'ailleurs après ces six mois, après avoir mangé la moitié du legs de ta tante*[1], *ne faudrait-il pas recommencer à végéter, comme tu dis? Et alors, crois-tu que tes forces morales seraient accrues?*

Je me tais sur les principes économiques que tu professes; j'espérais mieux de toi, et ce n'est pas à manger ton capital, comme l'a fait ton frère, que tu devrais chercher à l'imiter, mais bien dans sa tenue noble, décente, dans sa reconnaissance pour les bontés de ton oncle et dans la justice qu'il rend à une nation honnête, loyale et pour vous hospitalière, comme l'est l'Allemagne.

Voilà donc les projets de voyage en Amérique complètement renversés. Le prince Napoléon écrit, le 2 avril, qu'il se soumet au veto paternel. La seule solution à la fausseté de sa situation serait de se faire Allemand, comme Leuchtenberg,

1. La reine Hortense avait légué au prince Napoléon une somme de 20 000 francs qui devait lui être versée à sa majorité. Son cousin, le prince Louis-Napoléon, lui en servait les intérêts.

fils du prince Eugène, s'est fait Russe. « Mais, dit-il, vous me connaissez assez pour savoir que *je me brûlerais plutôt dix fois la cervelle* que de jamais me regarder comme Allemand... Pour quelqu'un élevé hors d'Allemagne, ce pays est insupportable. » C'est de toute évidence une réplique à l'éloge que Jérôme a fait de la nation allemande. Puisqu'il doit renoncer à l'Amérique, il forme le projet d'aller s'installer à Genève ou à Bruxelles avec la pension du roi, son oncle, auquel il demanderait un congé. Il s'arrangerait pour vivre avec six mille francs. « La pauvreté n'a rien de déshonorant, au contraire, elle est digne quand on sait s'y soumettre. Personne n'a jamais reproché au duc d'Orléans d'avoir donné des leçons pour vivre en Amérique. »

Jérôme s'oppose au nouveau projet de son fils, mais, cette fois, avec douceur et tendresse. Le désespoir de son enfant à l'idée de devenir Allemand l'a touché.

Quelques jours après, pour lui faire prendre patience, il promet à son fils un voyage autrement séduisant que celui d'Amérique :

Quarto, 16 avril 1841.

Je te dirai pour toi seul *que je combine un très beau voyage pour toi pour le printemps prochain, qui sera un peu mieux que les États-Unis; c'est celui d'Orient, avec Stölting, qui te le fera faire d'une manière utile, et tu le feras convenablement. Laisse-moi m'occuper de ton avenir, mon bon Napoléon, et si je vis, j'espère que je te caserai bien. Mais il est essentiel que tu sois bien vu par ton oncle, dont j'aurai besoin, et je serais heureux si tu méritais d'ici là le grade de major; car ce voyage, il faut, dans ces contrées, le faire avec* décorum, *sans cela on ne voit rien.*

Mais voici que le prince Jérôme, cité quelques semaines auparavant comme un modèle de pondération, sachant rendre à la « loyale », à l' « hospitalière » Allemagne le tribut de reconnaissance qui lui est dû, le sage Jérôme, à son tour, parle d'abandonner ce pays pour prendre du service en Russie, où il compte sur l'appui de son beau-frère, Anatole Demidoff.

Le roi Jérôme au prince Napoléon :

Quarto, 22 avril 1841.

Ma précédente démontre la nécessité pour vous deux de garder votre position actuelle, aussi honorable *que* convenable *et qui vous facilitera beaucoup votre rentrée en France. Je ne puis m'expliquer plus clairement par écrit, mais* je suis fondé à parler ainsi.

Jérôme ne m'écrivant plus rien de son projet, je garde le même silence, mais rien n'est possible en pareille affaire si l'on ne se voit pas. Du reste, le Roi a raison de ne permettre pas un voyage à Pétersbourg sans l'agrément de l'Empereur, et Jérôme serait plus qu'un fou s'il songeait à quitter son oncle.

Hélas! mes chers enfants, vous vous apercevriez trop tard de la sottise que vous eussiez faite, d'autant qu'elle serait irrémédiable. L'alliance naturelle et bien entendue de la France est avec la Russie : ainsi un de mes enfants n'y serait pas déplacé si ces deux puissances agissaient de concert, mais dans un pays absolu, il faut de toute rigueur avoir le consentement et la faveur du souverain.

A la même date, le prince Napoléon, qui n'avait pas encore reçu la lettre du 16, concernant le voyage en Orient, annonce qu'il demeurera à Stuttgart puisque son père le désire, mais ajoute que dès qu'il sera indépendant (c'est-à-dire lorsqu'il aura atteint sa majorité), il donnera sa démission. A quoi Jérôme répond :

Je suis affligé de voir que tu n'as aucune confiance dans mon expérience et la manière de voir de ton père, qui te chérit si tendrement, et qui, s'il ne t'accorde pas ce que tu désires, c'est parce qu'il a la conviction que toi-même lui en ferais un jour des reproches. J'espère, mon cher enfant, que, majeur ou mineur, tu n'en suivras pas moins les conseils de ton père qui bien certainement est ton meilleur ami!

L'idée du voyage en Orient ne manque pas de faire sur Napoléon l'effet que son père escomptait. Il voudrait cependant, écrit-il le 27 avril 1841, ne pas attendre jusqu'au printemps prochain — encore un an à se morfondre!

Dans les *Mémoires du roi Jérôme* (t. VII, p. 478), on lit qu'en 1840, « le jeune prince Napoléon... déclara à son père et à son oncle (le roi de Wurtemberg) sa détermination inébranlable de quitter le service et les États de Wurtemberg. Cette résolution était en accord avec les sentiments secrets du roi Jérôme; il rappela son fils auprès de lui. » Ces lignes, écrites sous la dictée du prince Napoléon, ne manquent pas d'une savoureuse ironie après les lettres qui précèdent.

En septembre 1841, on attendait à Stuttgart la visite du prince de Metternich et d'officiers généraux autrichiens et prussiens. Connaissant les sentiments et le caractère du prince Napoléon, on avait lieu de craindre de sa part quelque algarade. Lui-même avait décidé de ne pas paraître aux cérémonies organisées en l'honneur du puissant chancelier. Le baron de Stölting intervint auprès du prince pour lui faire adopter une attitude plus politique :

Quarto, 6 septembre 1841.

Je conçois que V. A. n'aime pas les sermons, surtout de la part de personnes qui n'ont pas précisément le droit d'en faire; aussi m'en abstiendrai-je. Cependant, ayant été informé par le Prince, votre père, de la ligne de conduite que vous vous proposez de suivre, mon cher Prince, lors de l'arrivée prochaine à Stuttgart du prince de Metternich et de certains généraux autrichiens et prussiens, je ne puis m'empêcher, au risque même de vous déplaire, de vous prier de vouloir bien réfléchir avant d'agir et d'espérer que la réflexion vous fera changer de résolution.

Rien ne serait plus imprudent et plus impolitique que l'exécution de vos intentions, mon Prince; rien ne serait plus préjudiciable à Votre Altesse elle-même, à son auguste Père et à toute sa famille. Je ne parlerai pas de la position européenne du prince de Metternich et de sa grande puissance; mais je dirai que c'est un homme d'État très distingué et qui mérite certainement des égards; ses ennemis mêmes ne les lui refusent pas. D'ailleurs c'est un homme âgé, riche d'expérience, très comme il faut, d'excellentes manières et de beaucoup de tact. Sa conversation, en l'écoutant avec déférence et en mesurant ses réponses, ne pourra qu'être utile et agréable à Votre Altesse.

C'est mon dévouement qui me fait parler ainsi; je souhaite que Votre Altesse l'apprécie; j'écris aussi au comte de Mandelsloh[1]*, mon ami intime, à ce sujet. Votre Altesse sait combien il est attaché à sa famille; je l'engage à vous éclairer, mon Prince, veuillez l'écouter!*

Aux arguments de Stölting, Jérôme vint en ajouter un qu'il estimait devoir être le plus décisif : c'est que le fameux voyage d'Orient dépendrait de la bienveillance de Metternich :

Quarto, 11 septembre 1841.

Je t'ai fait écrire par Stölting, et j'aime à penser que tu auras employé tous les moyens pour plaire au prince de Metternich (dont je regarde l'arrivée à Stuttgart comme un véritable bonheur, si tu sais te faire valoir et te faire apprécier) qui non seulement est l'homme d'État le plus distingué de l'Europe, mais le seul qui se soit toujours souvenu dans nos moments pénibles de notre ancienne position. Sans doute il a été, il est encore notre ennemi politique, mais il s'est toujours montré notre ami particulier, comme dans la première expédition de Louis. S'il se trouve encore à Stuttgart, je te charge de *me rappeler à son souvenir. Parle-lui de ton projet de voyage d'Orient; c'est la seule personne qui puisse, en l'approuvant, t'y faire jouir de tous les avantages et te mettre à même d'en tirer profit pour ton instruction, et, certainement, s'il ne le voulait pas tu* ne pourrais le faire.

Je compte qu'en venant ici, tu oublieras la conduite que tu y as tenue la dernière fois. Si tu viens pour moi, il faut te conduire en fils affectionné et oublier les orgies et les mauvaises sociétés!

La réponse du prince Napoléon au baron de Stölting est tout à fait remarquable; le ton en est parfait, les sentiments d'une rare élévation. Le jeune homme de dix-neuf ans qui a écrit cette page n'a pas été gâté par les « mauvaises sociétés » où il lui arrivait de se commettre :

1. Le comte Auguste de Mandelsloh (1788-1852) était chambellan et conseiller d'État du roi Guillaume. Il avait été ministre de Wurtemberg, à Londres, où le roi Jérôme l'avait connu (Kühn, *Prinzessin Mathilde*, p. 48, 49, 320).

Stuttgart, 16 septembre 1841.

C'est de très bon cœur, M. le Baron, que je reçois votre morale, comme vous dites, et toutes les fois que des hommes aussi éclairés et aussi dévoués que vous voudront me soutenir de leurs conseils je les accueillerai toujours avec la plus vive reconnaissance. Nous avons eu une conversation très longue avec M. Mandelsloh à l'occasion de la prochaine arrivée du prince de (Metternich) *à Stuttgart, et ayant reconnu que mon absence de la cour à cette occasion pourrait être mal interprétée comme une bouderie ridicule, je me suis entièrement rendu aux avis que vous m'avez donnés. Quant aux officiers étrangers, qui sont arrivés pour faire l'inspection des troupes, je crois ne pas être obligé de me trouver sous leurs ordres, mon régiment n'étant point heureusement désigné pour être inspecté. Je ne me trouverai donc pas obligé de faire une chose qui aurait pu être remarquée. Vous devez au reste bien comprendre ma répugnance à me trouver sous les ordres de gens qui ont toujours été battus par ma famille et envers lesquels j'ai des sentiments de haine trop justes et bien basés comme Français et Bonaparte.*

Je me réjouis beaucoup de vous revoir sous peu, et ayant l'intention de changer de position et d'embrasser une ligne de conduite toute différente de celle que j'ai suivie jusqu'à présent, je me flatte que vous voudrez bien discuter sérieusement avec moi ma conduite future et m'éclairer de vos lumières pour former un plan, que je soumettrai ensuite à l'approbation de mon père.

Voici la dernière lettre interceptée du prince, datée de Stuttgart :

Le prince Napoléon de Montfort à son père.

Stuttgart, 22 septembre 1841.

Je réponds à votre lettre du 11 ainsi qu'à celle que vous m'avez envoyée pour le roi, auquel je l'ai montrée. Il m'a dit qu'il m'accordait mon congé de six mois, mais pour ce qui était de parler en faveur de mon voyage d'Orient au prince de Metternich, il ne le pouvait pas. Cette réponse ne m'a pas étonné; le roi, comme je vous l'ai déjà écrit, restera passif *dans cette affaire et ne fera jamais rien pour une chose qui, il le voit très bien, pourrait*

avoir des suites avantageuses pour moi. Du reste, après les détails que je vous donnerai de vive voix sur sa position actuelle envers les États de l'Allemagne, et surtout de l'Autriche, vous ne vous étonnerez plus du tout qu'il ne veuille pas faire une démarche qui pourrait le compromettre plus ou moins. Puisque vous et Mandelsloh, duquel j'ai pris les conseils, vous êtes de l'avis que je dois parler de mon projet de l'Orient au prince de Metternich, je le ferai le 24, quand il arrivera, quoique ce soit contre *ma manière de voir. Je crois qu'il n'y aura aucune difficulté pour nos passeports si on les demande inopinément, et tout simplement, mais par contre, si on semble donner à mon voyage une importance qu'il n'a pas pour le moment, en demandant des protections, je crains des difficultés; les ordres que le prince de Metternich, ou qui que ce soit, donnera pour moi, me feront plus de mal que de bien; mon nom seul me soutiendra. Nous parlerons de cela longuement, cher papa, car l'Orient est un projet qui brille dans le lointain pour moi, et je crois que Lamartine qui, certes, n'est pas de nos amis, avait raison, quand il me répondait en Suisse aux renseignements que je lui demandais : « Si j'étais Bonaparte, je regarderais l'Orient dans son état actuel comme une terre promise pour moi. »*

Le voyage en Orient ne devait pas avoir lieu. A l'expiration de son congé, le jeune prince ne retourna pas à Stuttgart; il ne parvint pas, dans l'armée wurtembergeoise, au grade de major ou de colonel que souhaitait pour lui le roi Jérôme : le destin du prince Napoléon sera forgé par son cousin, le prisonnier du fort de Ham...

C^TESSE^ H. DE REINACH FOUSSEMAGNE

VERS
UNE NOUVELLE CONFÉRENCE NAVALE

Les événements diplomatiques se sont succédé, cette année, avec une telle rapidité que les opinions publiques n'ont guère eu le loisir de réfléchir à l'importance d'une autre série de problèmes, étroitement connexes de la politique générale, car ils ne touchent pas moins à la vie même des États : les maritimes.

Ils ont, en effet, une importance primordiale pour la plupart des grandes nations, et, en particulier, pour la France. Le récent livre publié par notre collaborateur l'amiral Castex, cinquième tome de sa puissante synthèse *les Théories stratégiques*, ne devrait-il pas, en effet, être étudié et médité par tous les citoyens qui n'auraient pas encore pénétré la doctrine navale, qu'un Georges Leygues mit toute son éloquence et sa patriotique obstination à leur inculquer? La France, puissance continentale, a pourtant, à bien des égards, un caractère d'insularité. C'est par mer qu'elle a reçu et qu'elle recevrait, en cas d'hostilités, la plupart de ses ravitaillements et de ses munitions comme elle le fit, déjà, au cours de la Grande Guerre. L'amiral Castex a, lumineusement, démontré que si la France, malgré des blessures infiniment plus cruelles qu'en 1870, a finalement remporté la victoire sur la coalition redoutable que constituaient les empires centraux, c'est qu'elle fut étayée par toute la force de la mer, dressée contre le « perturbateur » continental. La puissance navale britannique, presque doublée, grâce à l'intervention des États-Unis, put soutenir et ali-

menter, de toutes façons, l'effort héroïque déployé par les combattants sur le front continental. Celui-ci n'était, en définitive, qu'une immense tête de pont, comparable — toutes proportions gardées — aux fameuses lignes de Torrès-Vedras, où les assauts des armées napoléoniennes étaient venus se briser, pendant la guerre d'Espagne. Cette zone de tranchées, de la Suisse à la mer du Nord, fut, selon l'expression de l'amiral Castex, comme le « ring » gigantesque où la France et l'Allemagne, mais aussi l'univers presque entier, vinrent vider leur querelle. Et la mer finit par avoir raison de la terre.

En dépit de l'importance, sans cesse croissante, des forces aériennes, le temps n'est pas, semble-t-il, encore venu, où les forces maritimes seraient devenues superflues. Le rôle de la puissance navale dans le monde moderne est resté prépondérant. Un éminent expert naval britannique, l'amiral sir Herbert Richmond, qui est comme le pendant anglais de l'amiral Castex, car il a, comme lui, professé, et comme lui, dirigé les centres d'études maritimes les plus élevés de l'Empire, l'a également démontré dans un livre récent. Pour lui, la puissance aérienne n'a pas supplanté la puissance maritime. Celle-ci représente encore un instrument de sécurité collectif, bien supérieur à la première.

Un fait domine, d'ailleurs, sans qu'il ait peut-être été suffisamment remarqué, l'histoire des cinquante dernières années : la croissance ininterrompue des armements sur mer. Les contribuables, européens et américains, devraient pourtant en savoir quelque chose, puisque les dépenses qu'ils exigent ont passé de 34 millions et demi de livres sterling, en 1886, à 191 500 000 livres en 1934.

Cette progression paraît loin d'être terminée. C'est pour y mettre un terme que les principales puissances navales ont cherché à s'entendre en des conférences internationales, et à limiter, en même temps que les frais, certaines qualités essentielles des engins de guerre navale, ainsi que les quantités mêmes allouées à chacun des signataires de ces pactes.

Il n'est pas inutile, semble-t-il, de tenter de dresser le bilan des bénéfices qu'ils ont retirés de ces derniers et de rechercher, à la veille de nouveaux pourparlers maritimes, si les résultats effectifs, obtenus grâce aux traités navals de Washington et

de Londres, ont bien répondu aux espoirs mis en eux par leurs auteurs.

Le traité de Washington signé, le 6 février 1922, par les États-Unis, l'Empire britannique, l'Italie, le Japon, et la France, a voulu régler, jusqu'au 31 décembre 1936, c'est-à-dire pour une période de quinze années, un certain nombre de questions capitales, posées par la menace de la course aux armements, à laquelle la guerre même avait donné naissance, surtout aux États-Unis, et dont la Grande-Bretagne, menacée dans son hégémonie maritime, s'inquiétait, à juste titre.

Il précisa, notamment, un certain nombre de définitions : celle du bâtiment de ligne, du porte-aéronefs, de leur limite d'âge, de leur déplacement. Il fixa la liste des bâtiments de ligne, que chaque puissance signataire fut autorisée à conserver en service, ou en réserve. Il imposa des vacances navales, en ce sens que furent, par consentement mutuel, abandonnés des programmes de construction de puissants bâtiments de ligne, en voie de réalisation. Il dressa, en échange de ces renoncements, un programme général de remplacement et de déclassement. Le tonnage total des bâtiments de ligne fut ainsi arrêté : 525 000 tonnes pour les États-Unis et la Grande-Bretagne, 315 000 pour le Japon, 175 000 pour l'Italie et la France.

Une limitation analogue fut consentie pour les porte-aéronefs. Par contre, les navires, autres que les bâtiments de ligne ou porte-aéronefs, ne furent réduits que qualitativement, ainsi que le calibre monté sur ces bâtiments dits légers (croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs).

Les signataires s'engagèrent à ne point construire, pour une nation non contractante, des unités qui ne fussent pas conformes à ces restrictions, à ne point utiliser, en cas de guerre, les navires en construction pour le compte d'autres puissances, et à ne point leur en céder. Enfin, fut proclamé le principe du *statu quo* des bases navales et fortifications, britanniques, américaines et japonaises, dans l'océan Pacifique.

Nous n'avons point, ici, le loisir d'évoquer, dans leurs détails, les négociations qui aboutirent à ces décisions. La France n'a, pourtant, pas perdu le souvenir de l'injustice qu'elle y subit de la part de ses anciens alliés et associés. Elle sortait de la guerre dans la situation navale la plus précaire qu'elle eût

connue, depuis de longues années, avec une flotte, en grande partie, ruinée par de longs mois d'opérations, et après avoir, spontanément, renoncé à l'achèvement des cinq beaux dreadnoughts du type *Flandre*, qui étaient, pourtant, arrivés à 75 p. 100 de leur degré d'achèvement.

La flotte française, qui en 1909, était à peu près équivalente à celle des États-Unis, supérieure à celle du Japon, deux fois plus forte que celle de l'Italie, n'avait pas eu le loisir de se reconstituer. Tout l'effort du pays s'était, pendant la lutte, porté sur la défense terrestre. Pendant ce temps, la Grande-Bretagne, qui avait pourtant subi, elle aussi, de cruelles pertes, avait pu les réparer. Les États-Unis et le Japon avaient, de leur côté, entrepris des programmes de constructions neuves considérables.

Les deux principaux partenaires anglo-saxons s'étaient, préalablement, mis d'accord sur un principe qui leur fut favorable, et leur garantit l'hégémonie navale, qu'ils entendaient se réserver, quitte à la partager entre eux. Le bâtiment de ligne, le *capital-ship*, était toujours considéré par elles comme l'« épine dorsale » de toute flotte. Le tonnage prévu pour les « navires auxiliaires de combat » devait être dans un rapport raisonnable au tonnage permis pour les bâtiments de ligne. M. Hughes, président de la conférence navale, proposa, pour fixer la proportion — la *ratio* — allouée à chaque participant de prendre pour base la situation actuelle des marines. Ce fut la thèse aussitôt admise par M. Balfour, représentant de la Grande-Bretagne, ainsi que par le Japon, qui eut le privilège d'être admis aux négociations préliminaires à trois.

Quand les plénipotentiaires français franchirent l'Atlantique, sous la conduite d'Aristide Briand, qui s'imaginait jouer le rôle d'arbitre entre les deux grands partenaires anglo-saxons désunis, ils se virent signifier un véritable arrêt : la France était ravalée au rang des puissances navales de second ordre, mise strictement sur le même pied que l'Italie. Ainsi fut semé, entre les deux nations latines, un des ferments les plus dangereux de rivalité et de méfiance, et créée une des causes les plus profondes de la rivalité franco-italienne en Méditerranée. Espérons, bien que les problèmes navals aient été prudemment écartés des négociations diplomatiques récentes, et, par consé-

quent, qu'ils n'aient point été réglés, qu'ils ne surgiront point un jour, de nouveau, pour troubler l'amitié nouvelle.

On sait comment, devant l'indignation soulevée par les premières nouvelles arrivées de Washington, nos négociateurs se ressaisirent. Dans un télégramme du 18 octobre, Aristide Briand déclarait : « J'ai donné sur le tonnage du *capital-ship* des instructions à nos délégués dans le sens que vous désirez; je suis sûr de l'approbation du Parlement, mais en ce qui concerne les navires défensifs, il serait impossible au gouvernement français d'accepter des diminutions correspondantes. »

Grâce aux efforts déployés par les représentants de la France, la majorité des puissances ne put leur imposer les mêmes coefficients, pour les catégories autres que les navires de ligne et les porte-aéronefs. A toutes les autres classes de bâtiments, fut imposée la seule condition de ne pas dépasser 10 000 tonnes, pour le déplacement, et 203 millimètres pour le calibre maximum de l'artillerie principale.

Ce même principe fut, du reste, proclamé par la France dans le protocole de dépôt des ratifications, le 17 août 1923. Ce document contenait la déclaration suivante : « Le gouvernement français estime, et a toujours estimé que les rapports des tonnages globaux des bâtiments de ligne et des porte-aéronefs, attribués à chacune des puissances contractantes, n'expriment pas l'importance respective des intérêts maritimes de ces puissances et ne peuvent être étendus aux catégories des navires, autres que celles pour lesquelles ils ont été expressément stipulés. »

La France n'a donc adhéré au pacte qu'à contre-cœur, et à la partie la moins dangereuse, pour elle, de ces accords, primitivement envisagés comme plus complets par les puissances navales anglo-saxonnes. Elle n'a du reste, par la suite, même pas fait complètement usage du droit qui lui était concédé à Washington, de posséder 175 000 tonnes de bâtiments de ligne. Elle ne l'a que, tardivement, appliqué à la construction de deux bâtiments de 26 500 tonnes, de la classe *Dunkerque*, et d'un autre, de 35 000 tonnes.

Elle prit une part encore plus restreinte au traité de Londres de 1930. Dans la pensée de ses instigateurs britanniques,

celui-ci devait compléter le traité de Washington, étendre des limitations à toutes les catégories de bâtiments, autres que les *capital-ships* et les porte-aéronefs. La France souscrivit bien, en effet, aux dispositions qui l'autorisaient à remplacer les bâtiments de ligne perdus accidentellement (le cuirassé *France*, à la Teignouse) et à mettre en chantier, en 1927 et 1929, les deux tranches, de 35 000 tonnes, chacune, auxquelles elle avait droit d'après le traité de Washington. Par contre, les stipulations que les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Japon convinrent, à Londres, d'admettre pour les bâtiments légers autres que les croiseurs du type *Washington*, et pour les sous-marins, ne furent pas contresignées par notre pays. Il conserva, à cet égard, les mains entièrement libres. C'est à cette indépendance que la marine française doit le développement de certaines classes de ses bâtiments, par exemple les contre-torpilleurs de 2 400 tonnes, qui n'ont leur équivalent dans aucune des trois marines signataires du traité de Londres.

Quelles ont été, dans l'ensemble, les conséquences de ces deux grands traités de limitation? Ont-ils atteint l'objectif qui leur était fixé, c'est-à-dire la diminution du nombre des navires de guerre et des charges qu'ils imposent aux diverses grandes nations signataires d'accords navals?

C'est la question que s'est, récemment, posée M. Maurice Prendergast, spécialiste des questions navales britanniques, dans la grande Revue de Défense Impériale *Journal Royal United Service Institution*. Il reconnaît, du reste, n'avoir pu consulter que les documents officiels britanniques, intitulés *Fleets*, et cela pour les années 1927 à 1934, dans lesquels sont notés tous les bâtiments de guerre construits, en construction, ou projetés, appartenant aux cinq plus grandes puissances navales.

Le chiffre des navires construits, en 1927, était de 1 887; il ne s'élevait plus qu'à 1 624, en 1934. L'effectif des navires en construction n'a pas subi de diminution correspondante, puisqu'il était de 207, en 1927, et qu'il s'éleva à 241, en 1930, pour redescendre, en 1934, à 213 unités.

On peut comparer ces données aux statistiques publiées, régulièrement, en chaque pays, sur les mouvements de population. Les premiers chiffres représentent le recensement total de la population; les seconds, le total des naissances. Bien que

le dernier n'ait pas supporté de fluctuation sérieuse et ne soit pas descendu au-dessous de 200, le nombre des « vieillards », disparus par démolition, ou mise hors service, a sensiblement dépassé celui des « enfants ».

Cependant, M. Prendergast note, avec raison, que ce total général comporte un grand nombre de petits navires, tels que sloops, avisos, canonnières, dragueurs, qui, ayant un déplacement inférieur à deux mille tonnes, sont restés exempts de limitation. En réalité, les flottes de combat, proprement dites, se sont recroquevillées. « La détresse économique, l'usure naturelle, constate avec humour le critique britannique, peuvent constituer une méthode plus sûre et plus silencieuse, de limitation des armements navals que tous les marchandages et verbiages des conférences et réunions internationales. »

D'autres documents, ceux-là de source américaine[1], édités par le Département de la Marine à Washington, donnent un tableau d'ensemble, fort instructif, de l'état des constructions mondiales, telles qu'elles ont été réglées par les deux traités navals, de Washington et Londres. Ces chiffres n'en sont point, d'ailleurs, indiscutables, notamment pour la France. Ils ne doivent être admis en tous cas, que sous réserves, et à titre indicatif. En ajoutant aux constructions effectivement réalisées, de 1922 à 1934, celles réalisables de 1934 à 1936, les statisticiens américains prêtent à la Grande-Bretagne un total de 188 navires, aux États-Unis de 168, au Japon de 150, à la France de 163, à l'Italie de 123.

Il est un élément, cependant important, quand on entreprend de juger la valeur comparative de plusieurs marines : c'est l'état de vétusté, ou le degré de modernisation, des navires qui les composent. Les cinq puissances signataires du traité de Washington ont bien ramené à un chiffre immuable la quantité de navires de ligne qu'elles sont autorisées à entretenir. Elles n'ont guère prévu de mesure limitative, en ce qui concerne le rajeunissement de ces redoutables instruments de combat, dont les traités ont prolongé la durée.

Le traité de Washington avait interdit d'ajouter un supplé-

1. *Comparative strengh of navies.*

ment de 3 000 tonnes, pour parachever la défensive, anti-aérienne et sous-marine, des bâtiments de ligne déjà existants. Ceci n'a point empêché les États-Unis — prétend M. Prendergast, d'après la plus récente édition du grand Annuaire anglais des flottes de combat, *Jane's fighting ships*, que les trois unités américaines, de la classe *New Mexico*, refondues, ont bénéficié de cet appoint. On peut, également, supposer que ces bâtiments ont été, en outre, dotés d'une puissance propulsive, leur assurant une vitesse beaucoup plus grande que celle de leur lancement, ainsi qu'un rayon d'action nettement supérieur.

De même, les travaux récemment effectués sur les deux dreadnoughts italiens *Conte di Cavour* et *Giulio Cesare* ont abouti, semble-t-il, à des résultats plus impressionnants encore. Alors que ces deux navires, relativement anciens, puisqu'ils ont été construits entre 1910 et 1915, n'avaient, à ces dates, qu'un déplacement de 21 711 tonnes, le *Jane's* leur accorde, aujourd'hui, 25 000 tonnes; leur puissance est passée de 31 000 chevaux à 60 000; leur vitesse, de 22 nœuds à 26. L'armement primitif était composé de 13 pièces de 340 millimètres, de 18, de 115, de 16, de 76 millimètres. Ils sont, depuis leur transformation, dotés de 10 pièces de 340 millimètres, et de 24 de 90 millimètres, anti-aériennes. Les différentes marines ont, ici, appliqué la méthode classique du « couteau de Jeannot ». Encore faut-il que les coques soient suffisamment résistantes pour supporter de telles améliorations. Quoi qu'il en soit, le coût de ces travaux peut comporter des sommes considérables, M. Prendergast évalue l'ensemble des dépenses relatives aux refontes de grands bâtiments, dans les cinq marines principales, à plus de 50 millions de livres sterling.

Les conférences de Washington et de Londres ont légiféré sur des points peu nombreux, qui ne prêtaient guère à contestation : le tonnage, les calibres maximums de l'artillerie principale. Combien d'autres éléments, non moins essentiels ou même plus importants, ont été négligés par elles : par exemple la vitesse, la puissance, la qualité des matériaux employés. Était-il, du reste, possible de brider l'ingéniosité des constructeurs de navires, l'originalité de leurs inventions, et aussi, la générosité des dispensateurs de crédits? N'est-ce point par

là qu'il eût fallu commencer? Mais était-il même concevable de trouver une commune mesure de dépenses, chez des nations si différentes, par la culture, la richesse, l'organisation politique, technique, et économique?

Si la « population » navale a diminué, en nombre, le prix de construction, d'armement, et d'entretien, de chaque « individu » a considérablement augmenté. Ceci explique les chiffres cités, au début de cet article, d'après le livre de l'amiral Richmond. Si l'on compare, par exemple, deux croiseurs britanniques, dits « légers », le *Leander*, actuellement en service, et le *Birmingham*, bâtiment de 1915, on constate, en faveur du premier, des augmentations sur toutes les principales caractéristiques. Le *Leander* déplace 7 140 tonnes, le *Birmingham* 5 440; il a une puissance de 72 000 chevaux, le *Birmingham*, de 25 000 seulement; il file 32 nœuds et demi; le *Birmingham* 25 nœuds et demi; il porte 8 canons de 152 millimètres, 4 de 101 millimètres, 8 tubes lance-torpilles; le *Birmingham* était armé de 9 pièces de 152 millimètres, une de 75 millimètres, de 2 tubes lance-torpilles. Quant à l'augmentation du prix, elle est infiniment plus considérable : le *Leander* a coûté 1 627 819 livres sterling (non compris les canons); le *Birmingham* 353 437 livres (non compris les canons). Les éléments, en apparence analogues sur le papier, comme l'artillerie principale, diffèrent profondément. C'est ainsi que chacune des pièces du *Leander* est, prise individuellement, infiniment plus puissante — et coûteuse — qu'une autre, correspondante, du *Birmingham*. Celle-ci était manœuvrée à la main. Les canons de 152 millimètres du *Leander* sont actionnés mécaniquement, protégés par des tourelles. Les canons de 101 millimètres, anti-aériens, également, ont exigé des affûts perfectionnés, des soutes et des appareils de transport de munitions du dernier modèle. Tout ceci a, naturellement, imposé de lourdes dépenses, en poids, et en argent.

A déplacement égal, ou à peu près équivalent, les unités actuellement en service sont infiniment plus compliquées. L'intervention de l'aéronautique dans la guerre aérienne a prescrit, au constructeur naval l'emploi, à bord, de catapultes de lancement, et aussi pour l'artillerie l'installation de tout un système de défense aérienne. Les tubes lance-torpilles

ont été multipliés, sur les croiseurs mêmes. La signalisation d'un *Birmingham* apparaît rudimentaire, à côté de celle d'un *Leander*. Un croiseur moderne doit être capable de recevoir des messages sur diverses longueurs d'ondes, et d'émettre sur des appareils leurs correspondants. C'est un poste de T. S. F. gigantesque qu'un navire actuel de la taille d'un contre-torpilleur ou d'un croiseur.

Ces nouvelles installations n'ont été possibles que grâce à l'emploi d'aciers spéciaux, à haute tension, de métaux légers, notamment l'aluminium, pour toutes les installations intérieures. Des bois ignifugés, des contreplaqués, ont augmenté la sécurité, et aussi le confort. Les appartements d'officiers, les postes d'équipages, les infirmeries, salles de lecture, de gymnastique, sont d'un luxe jadis insoupçonné. Mais tout cela se paie, et, nous l'avons vu, fort cher. La diminution du nombre des unités, et du chiffre global de tonnes n'a donc pas — il s'en faut de beaucoup — entraîné une régression correspondante dans les dépenses. Du reste, le prix de la tonne des petits bâtiments est infiniment plus élevé que celui de la tonne du grand navire de combat, et c'est sur ce dernier type qu'ont surtout porté les limitations contractuelles.

En ce qui concerne les forces légères de surface (croiseurs et torpilleurs) et sous-marines, les cinq puissances signataires du traité ont déployé un effort de constructions neuves, sérieux et fort coûteux. Dans son intéressant rapport sur le budget de la marine à la Chambre, pour 1935, M. J. Stern l'a chiffré comme suit : les cinq signataires du traité de Washington posséderont en bâtiments de ce type, le 1er janvier 1937 : la Grande-Bretagne, 410 000 tonnes; les États-Unis, 356 000 tonnes; le Japon, 355 000 tonnes; la France, 342 000 tonnes; l'Italie, 245 000 tonnes.

Dans la classe des bâtiments de ligne, la situation légale était réglée pour les cinq puissances signataires de Washington. L'Angleterre, les États-Unis et le Japon, s'en sont tenues au chiffre de bâtiments que leurs flottes avaient en service en 1922. Elles les ont simplement modernisés, à quel prix, nous l'avons indiqué plus haut. La France et l'Italie avaient, chacune, une marge de tonnage neuf disponible à construire. L'Italie vient de la combler, en décidant, à la fin de l'année

dernière, la mise en chantier de deux unités du type maximum, de 35 000 tonnes. L'Italie avait droit à 70 000 tonnes : elle ne pouvait construire des bâtiments plus petits sans laisser, inutilisé, un reliquat de tonnage assez important.

Ce fut, sans doute, la raison déterminante d'une décision, qui a, pourtant, mis la marine française dans l'obligation de suivre son amie dans cette course au gros tonnage. Elle avait le droit de remplacer trois bâtiments cuirassés : deux de ses dreadnoughts les plus anciens, et le *France*, coulé à la Teignouse. L'État-major général de la marine, désireux de limiter, autant que possible, les caractéristiques et le prix de navires, surtout destinés à contrebattre les *Deutschland* allemands, dans l'océan Atlantique n'a pas, pour les deux premiers, dépassé le tonnage de 26 500 tonnes, et le calibre maximum de 330 millimètres : ce sont les données essentielles du couple *Dunkerque, Strasbourg*, qui figurent sur les tranches de construction de 1931 et 1934. Le premier bâtiment de 35 000 tonnes, que la France ne pouvait se dispenser d'entreprendre, étant donnée la décision italienne, que les négociations de Rome, n'ont, d'ailleurs, point essayé de modifier (on peut le regretter) a été voté il y a quelques mois. Les deux marines latines ont strictement usé de leur droit et aucune des autres puissances signataires du traité n'a formulé la moindre observation.

En tenant compte de toutes les classes de navires et des navires ayant l'âge légal, ou l'ayant dépassé, en service et en construction, quel était, au 1er juillet 1934, la situation de la flotte française? Elle avait en service 548 020 tonnes (6 bâtiments de ligne soit 133 134 tonnes; 3 cuirassés anciens soit 52 791 tonnes; un porte-aéronefs de 22 146 tonnes; 10 croiseurs de première classe soit 105 923 tonnes; 8 croiseurs de deuxième classe soit 45 928 tonnes; 25 contre-torpilleurs soit 58 190 tonnes; 45 torpilleurs soit 48 533 tonnes; 94 sous-marins soit 81 375 tonnes). Sur ce total, 80 998 tonnes étaient « hors d'âge », c'est-à-dire avaient dépassé l'âge limite, fixé pour chaque catégorie de bâtiments. La marine française avait, en outre, en construction 115 724 tonnes de bâtiments neufs : un navire de ligne (le second bâtiment de 26 500 tonnes, et celui de 35 000 ont été mis en chantier depuis), 6 croiseurs

de seconde classe, 6 contre-torpilleurs, 12 torpilleurs, 15 sous-marins. Les dépenses de constructions neuves ont, cependant, notablement décru depuis quatre ans. Elles atteignirent leur maximum en 1931 (1 257 319 000 francs); elles ne seront plus que de 890 726 000 francs, en 1935.

Jetons également un coup d'œil sur les quatre autres marines signataires du traité. La flotte américaine comptait, à la même date du 1er juillet 1934, un total général de 1 261 075 tonnes; 792 545 tonnes de bâtiments « sous l'âge », c'est-à-dire n'ayant pas encore atteint l'âge de mise hors service, 304 010 tonnes de bâtiments anciens : 15 navires de lignes, 4 porte-aéronefs, 15 croiseurs de première classe, 10 de seconde classe, 252 destroyers, 84 sous-marins.

Elle n'avait encore en chantier, à cette date, que 164 520 tonnes : 2 porte-aéronefs (40 000 tonnes), 3 croiseurs de première classe, 4 de seconde classe, 31 destroyers, 4 sous-marins.

Cependant, à mesure que la réunion d'une nouvelle conférence navale approche, la marine américaine accentue son effort pour rattraper son retard, et créer ce que les écrivains maritimes appellent « la marine du traité ». Au mois de juin 1933, malgré l'annonce d'économies budgétaires considérables, le Président Roosevelt fit connaître que la marine des États-Unis serait augmentée de 2 porte-aéronefs de 20 000 tonnes, de 4 croiseurs de 10 000 tonnes, de 4 conducteurs de flottilles de 1 850 tonnes, de 16 torpilleurs de 1 500 tonnes, de 16 sous-marins. Mais la mesure la plus importante a été, le 27 mars 1934, la signature du « *Bill Vinson* », différé depuis plusieurs années. Ce projet affirme la volonté des États-Unis d'atteindre, enfin, le plafond légal fixé par les accords navals.

Au cours du vote récent du dernier budget de la marine, le même M. Vinson, qui n'est autre que le président de la Commission de la marine du Congrès américain, a déclaré, notamment : « La marine des États-Unis a en construction 68 bâtiments. Les crédits votés pour l'année fiscale prochaine prévoient la mise en chantier de 24 autres unités; soit un total de 92 navires entrepris. Il restera, cependant, encore à construire 54 unités, pour porter la marine américaine au niveau prévu par les accords. A ce moment, elle comptera 191 navires de combat : 15 bâtiments de ligne, 6 porte-avions, 18 grands croi-

seurs, 17 croiseurs légers, 13 conducteurs de flottille, 84 torpilleurs, 34 sous-marins, et, en outre, 122 bâtiments auxiliaires. »

C'est donc au moment où il est, plus que jamais, question de désarmement naval, et d'une conférence navale nouvelle que les Américains se lancent dans d'énormes dépenses de constructions neuves.

La marine britannique a, scrupuleusement, appliqué les clauses des traités de Washington et de Londres. Elle a même, pendant plusieurs années, sous l'influence des travaillistes et des pacifistes, ralenti le rythme de ses mises en chantier. Le tonnage global de sa flotte est à peu près équivalent à celle des États-Unis : 1 267 444 tonnes (toujours à la même date du 1er juillet 1934). Elle contenait, cependant, une proportion infiniment plus faible que la marine américaine, de bâtiments âgés, 169 615 tonnes, contre 988 754 de navires neufs. Le tonnage en construction s'élevait à la date indiquée, à 109 075 tonnes. Un effort budgétaire important a été consenti par l'Angleterre pour accélérer l'allure de ces travaux. Le budget de la marine est passé de 50 476 300 livres pour l'exercice 1932-1933, à 56 550 000 pour le budget 1934-1935, et à 60 050 000 livres pour l'exercice 1935-1936. Une partie importante de ces crédits est consacrée au remplacement, plus rapide que par le passé, des navires démodés par des plus récents, à la modernisation d'une plus grande quantité d'unités maintenues en service, enfin, à l'accroissement de l'Aéronautique maritime.

Malgré tout, l'Amirauté a observé strictement les stipulations des traités, dans l'établissement de ses programmes de constructions neuves. Elle eût, semble-t-il, souhaité de voir le tonnage unitaire des bâtiments de combat diminuer sensiblement. Obligée de faire face à des obligations dispersées sur le monde entier, elle eût préféré posséder une quantité plus grande de croiseurs de déplacement plus modeste. L'attachement des marins américains aux gros tonnages ne lui a pas permis, jusqu'ici, de réaliser ce désir. Aussi, nombreux sont, dans la presse, et les milieux maritimes, ceux qui protestent contre l'insuffisance de protection, par un nombre trop réduit de croiseurs (à peine 50), des grandes routes du trafic mondial, sans lequel la Grande-Bretagne serait, bientôt, affamée.

Du reste, le gouvernement, et l'Amirauté ont fini par s'émouvoir des événements récents. Après la dénonciation par le Japon, du traité de Washington, l'attitude belliqueuse de l'Allemagne a inquiété profondément, semble-t-il, les autorités navales britanniques. Il n'est pas douteux que la cause du désarmement naval n'ait marqué, en Angleterre, un temps d'arrêt sérieux. En effet, la déclaration relative à la Défense Impériale, présentée avant le débat du 11 mars 1935 à la Chambre de Commerce par le Premier ministre est formelle : « La sécurité des voies de communication entre notre pays et toutes les parties de l'Empire, forme la base du système même de Défense Impériale, sans laquelle les autres mesures ne peuvent être que de peu de valeur. » Après de sincères efforts en faveur de la paix et l'économie, la marine britannique songe à assurer, désormais, la défense du pays, par un renforcement et un perfectionnement de toutes ses armes.

Des trois grandes puissances signataires, le Japon est celui qui, tout en respectant la lettre du Traité de Washington en a, avec le plus de décision et d'énergie, tiré toutes les conséquences, et s'est, dans le minimum de temps, et sans aucune préoccupation d'économie, forgé l'instrument naval le plus moderne du monde. Sur un chiffre global de 792 158 tonnes, son tonnage en service est de 681 226 tonnes. Il ne lui reste plus à construire que 43 348 tonnes pour atteindre la limite légale que prévoyait le Traité de Washington. De plus, le tonnage de bâtiments anciens ne s'élève qu'à 67 548 tonnes. La marine japonaise presse, avec la plus grande ardeur, la réalisation de ses programmes de remplacement.

Enfin, et surtout, elle n'a pas craint de secouer, définitivement, le joug que faisaient peser sur elle les accords internationaux. Elle a — doucement —, mais fermement, refusé de se soumettre, plus longtemps, encore, aux proportions de Washington, qu'elle estimait contraires à sa dignité et à son prestige de dominatrice de l'Extrême-Orient. Elle a recouvré sa liberté pleine et entière. C'est un élément capital, dans la période de préparation d'un traité nouveau. Il faut avouer qu'il n'est guère encourageant pour ceux qui croient encore en une limitation des armements sur mer, bien que les dirigeants de la politique nipponne aient, à plusieurs reprises

insisté avec courtoisie sur leur volonté de modération et abjuré tout esprit de mégalomanie maritime.

Ce tour d'horizon ne serait pas complet sans un bref examen de la situation navale de l'Italie, notre voisine et amie. Elle porte la marque de la volonté qui préside à toute sa vie nationale : celle du Duce. Non seulement la marine marchande italienne est devenue, par la beauté et la rapidité de ses navires, une redoutable rivale pour les flottes les plus anciennes et les plus riches, mais sa flotte de guerre est désormais, elle aussi, une force avec laquelle la flotte britannique de la Méditerranée, basée à Malte, devrait compter, car elle enserre, des rivages italiens et lybiens, la position centrale de Malte, comme en un étau, et la domine par son aviation. L'Italie possédait le 1er juillet 1934, 427 254 tonnes, dont 60 097 en construction, et 90 079 « hors d'âge ». Pendant les récents débats, qui aboutirent au vote du budget de la marine, le Secrétaire d'État Cavagnari déclare : « La géographie physique, politique, économique, parle, éloquemment, en faveur de nos exigences de grande puissance maritime et coloniale. » Il est impossible de mieux condenser les aspirations navales de l'Italie. Elle veut être une grande nation navale et aéronautique. Au cours de l'année budgétaire qui vient de s'écouler, l'An XII de l'Ère fasciste, la marine italienne n'a pas lancé moins de 22 unités nouvelles. Un assez grand nombre ont été mises à l'eau dans un état d'achèvement tel qu'elles pourront être mises en service au cours de cette année même : c'est le cas des croiseurs légers, extra-rapides, de la série des *Condottieri* : *Muzio Attendolo Montecuccoli*, *Emanuele Filiberto*, *Duca d'Aosta*, tous armés de 8 pièces de 152 millimètres et de 6 canons de 100 millimètres contre avions. La flotte légère italienne s'est, également, accrue de 4 torpilleurs de 1 449 tonnes, et de 5 sous-marins. Enfin, l'événement sensationnel qui a caractérisé l'évolution navale de l'Italie a été la décision d'entreprendre les deux plus puissants bâtiments de combat du monde : le *Vittorio Veneto* et le *Littorio*. Cette décision, que nos amis britanniques, les plus immédiatement intéressés à la question, n'ont pas réussi à faire rapporter, placera sur la route des Indes, une force à laquelle la flotte britannique, elle-même, n'aura d'ici longtemps, rien à opposer.

L'Allemagne a mis le comble à l'incertitude de la situation navale européenne, en dénonçant les clauses navales du « Diktat » versaillais. Elle ne se contente plus de la reconstitution si rapide de ses forces maritimes, dans les cadres du traité, de la mise sur cale de cinq *Deutschland*, de la création d'une flotte légère dotée des derniers perfectionnements techniques. Hitler a déclaré à sir John Simon — sans être d'ailleurs, semble-t-il, très à la page — qu'il exigeait 35 p. 100 du tonnage britannique, c'est-à-dire la parité avec la marine française. Il voulait, sans doute, dire : le même tonnage en bâtiments cuirassés. Depuis, la presse a précisé ses aspirations. L'Allemagne réclame des navires cuirassés de 20 000 — ou 27 000 tonnes — des torpilleurs de 1 500, 12 sous-marins de 250 tonnes, capables, grâce aux récents progrès de l'industrie des moteurs, d'aller, à 17 nœuds en surface, jusqu'aux estuaires anglais et, en mer d'Irlande, sur les grandes voies d'accès du trafic impérial. Cette menace a mis le comble à l'inquiétude britannique, déjà si vive, depuis les révélations aériennes du général Gœring.

Que sortira-til des entretiens navals anglo-allemands? Les premiers pourparlers, assez peu fructueux avouons-le, engagés à Londres, entre les signataires de Washington, notamment les Japonais et les Américains — les Anglais restant dans l'expectative d'arbitres — se renoueront-ils à l'automne et aboutiront-ils à une nouvelle conférence avant la fin de 1935? Les divergences doctrinales s'apaiseront-elles d'ici là? Verrons-nous supprimer les *ratios* washingtoniennes, admettre le principe des tonnages globaux, et celui de déplacements réduits pour les principales catégories de navires?

Les cinq signataires du premier accord américain ne seront-ils plus que quatre? Ou, au contraire, d'autres partenaires que la raison ne permet guère d'exclure : Allemagne, Russie, Espagne, Pologne, Suède, Portugal, viendront-ils se joindre aux délibérations? Un avenir prochain nous le dira. La marine française n'a rien gagné à Washington, mais elle n'a rien à redouter d'une nouvelle conférence, si les débats s'inspirent de la justice, et du légitime désir de réduire le fardeau des impôts, devenu, partout, intolérable, voire dangereux pour la paix, même intérieure, des États?

EDMOND DELAGE

DEUX TABLEAUX DE LA RÉVOLUTION EN CHINE

LA JEUNE COMMUNISTE

Elle serait exécutée demain matin à six heures. Ce fait ressortait seul dans son esprit, net et clair, après ce mois d'existence irréelle et farouche. Autrefois, à l'école de la mission, pendant la classe de couture, elle taillait tout droit au milieu d'une pièce de toile neuve, dont elle détruisait à jamais l'unité. C'est ainsi que demain on trancherait sa vie, on lui enlèverait la conscience de ses étranges souvenirs brûlants, encore si chauds à son cœur. Elle aimait à couper la toile. Une fois son ouvrage plié, roulé, prêt à coudre, elle prenait les restes tombés à terre ou sur la table, et les cisaillait jusqu'à ce qu'il n'en restât qu'un tas de brins inutilisables, un bien petit tas — l'œil vigilant de la maîtresse veillait à cela — un ramassis infime et sans valeur, comme celui qu'elle formerait demain lorsqu'on la relèverait parmi des centaines d'autres. Rien ne la distinguerait — rien n'empêcherait son corps d'être confondu avec celui des nombreux condamnés. Personne ne viendrait la chercher — on ignorait qu'elle était parquée dans cette prison. Depuis le jour où les révolutionnaires avaient envahi la ville, dix mois auparavant, elle ne s'était souvenue de ses parents que pendant une brève seconde pour constater avec impatience leur néant : des gens ternes et stupides, qui vivaient au village dans la respectabilité bien établie d'une

ferme prospère. Bien établie? Aucune chose ne l'était, sinon celle-ci — demain matin à six heures elle devait être fusillée.

Mais ces dix mois avaient été imprégnés de gloire, car tout allait changer — tout serait démoli puis merveilleusement reconstruit. Auparavant, à la pension elle n'était qu'une petite fille qui cousait, assise, tandis que les insipides maîtresses circulaient entre les pupitres; de sottes Américaines qui gâchaient les syllabes des mots lorsqu'elles les prononçaient avec leurs langues maladroites. Cela avait vivement pris fin. En un jour l'école était détruite et tout mis sens dessus dessous. Les révolutionnaires défilaient le long des rues en chantant, grisés de leur chant sans être pris de vin. L'esprit qui les animait les rendait effrayants aux yeux des élèves et de chacun. Mais elle n'avait pas peur. Elle s'était penchée à la fenêtre pour les regarder; le soleil blanc tombait sur les drapeaux, les drapeaux d'un monde nouveau, et elle se pencha encore davantage et cria : « Mille ans de vie à la révolution! » Au son de sa voix les visages pleins de passion se tournèrent vers elle, de même que les feuilles d'un arbre se relèvent sous la poussée du vent. Des centaines de visages la contemplaient; tous étaient semblables, bronzés avec des yeux noirs. Tous, sauf le sien à lui. Pourquoi songeait-elle à lui? — Elle ne voulait plus y penser — pas maintenant alors qu'il ne lui restait que ces quelques heures à vivre.

Ils s'étaient engouffrés dans la cour de l'école — cette cour stupide et monotone dans laquelle chaque jour il lui fallait agiter les bras et marcher à contre-cœur au bref commandement d'une maîtresse : « Levez la tête je vous prie, Siumei. Tenez-la bien droite! Maintenant respirez profondément : un-deux-un-deux. » Il ne fut plus question de cela lorsque les révolutionnaires pénétrèrent en troupe dans la petite cour nue de l'école, à jamais honorée par eux. Ils étaient entrés en criant; les étrangères durent s'enfuir en hâte. Quelques élèves les cachèrent en pleurant dans la cabane du charbon. Elle ne voulut pas s'en mêler et ne les revit plus. Qu'elles disparaissent! Elle ne gaspillerait pas ces quelques heures à se souvenir de cette femme à long nez — à quoi bon même se rappeler son nom? Tout cela était fini pour toujours.

Des jeunes filles furent prises de panique en face des solides

rangées grises qui franchissaient les grilles en chantant. Cette énorme Meilling — comme elle se sauvait en criant, et se faufilait, cherchant à dissimuler son gros corps dans d'impossibles recoins. Pensait-elle pouvoir éveiller le désir d'aucun homme? Mais *elle* n'avait pas eu peur. Debout, elle tenait la porte ouverte et les dévisageait gravement, tandis qu'ils se précipitaient avec leurs faces de faucons et leurs yeux étincelants, elle les saluait de nouveau et criait : « Mille ans de vie à la révolution! » Elle les trouvait tous semblables; pas un seul ne ressortait, n'avait plus d'éclat que les autres. Puis cet homme s'avança et lui jeta son bras autour du cou. Celui-là ne ressemblait à personne avec sa peau rouge et ses yeux bleus; il dépassait de la tête et des épaules l'homme le plus grand qu'elle eût jamais vu.

— Je la prends pour moi, camarades! Elle ne pensait pas qu'un étranger pût parler le chinois aussi purement, avec si peu d'accent. Elle le regarda comme si les cieux venaient soudain de s'ouvrir au-dessus d'elle et il lui donna une tape dans le dos en riant d'un rire ample, splendide, qui secoua son cou blanc et vigoureux.

Pourquoi songer à lui, puisque demain elle serait morte? Elle n'avait pensé qu'à lui depuis cet instant — jamais à autre chose. Il fallait se rappeler à présent pourquoi elle allait mourir, et se demander où elle puiserait un peu de forces pour sa dernière heure.

Il ne l'avait pas lâchée de toute la journée, il l'avait entraînée avec lui, prise dans le creux de son bras, et il lui répétait de sa grosse voix : « Pas peur? Ah! voilà une camarade qui me plaît. Je les déteste quand elles se sauvent et crient ou se cachent. Celle-ci n'a pas peur de me suivre! » Elle se taisait. Elle ne pouvait pas prononcer un seul mot. Quand elle levait les yeux vers lui, les paroles devenaient impossibles. Mais elle ne ressentait aucune crainte. Qu'il fît d'elle ce qu'il voulait, peu lui importait. Il la coucha sous sa couverture ce soir-là, à l'ombre d'une maison démolie, quand les hommes se sentirent épuisés de brûler et de piller, et que leurs chants devenus frénétiques ne furent plus que cris et hurlements.

Des morts gisaient partout, hommes, femmes et enfants répandus pêle-mêle, informes. Au début on ne tuait que

ceux qui résistaient, ensuite on ne se rendit plus compte et quelques-uns massacrèrent tout devant eux. Ils finissaient par devenir fous — mais pas celui qui la tenait dans ses bras ce jour-là. Il riait constamment un peu et ses yeux brillaient. Il ne tua presque personne, sauf un gros marchand en robe de soie qui s'enfuyait de chez lui en tremblant tandis que les soldats entraient pour le piller. Le vieux était tombé comme un porc embroché; il eut quelques convulsions sur les galets, après quoi ses joues cireuses tressaillirent. Elle n'avait pas éprouvé la moindre frayeur. Quant à lui, il retira sa baïonnette, l'essuya contre la délicate robe fauve du marchand, et sourit à la jeune fille, abaissant sur elle ses yeux bleus, durs et clairs comme la glace. « Les gens gras et trop bien nourris doivent périr parce qu'ils sont hideux », avait-il dit en riant et il ajouta avec une sorte de haine nonchalante et amusée : « Des capitalistes! » Elle ne comprenait pas. Elle avait entendu prononcer ce mot dans les fragments de discours politiques attrapés au vol, aux coins des rues, lorsque les élèves se dirigeaient vers l'église, deux par deux, leurs bibles enveloppées d'un mouchoir, sous le bras. Avait-elle jamais participé à cela? Elle réfléchit : « Penser qu'on peut aller à l'église pour y chanter des psaumes! » Les églises n'existent plus. Il s'en était moqué ce jour-là, avec les soldats étendus autour des autels, qui jouaient, se disputaient leur butin et tailladaient la tribune du prédicateur pour allumer leur feu et cuire leurs vivres, puis dormaient la nuit sur les bancs.

« Les églises sont utiles après tout », s'était-il écrié joyeusement lorsqu'ils virent les pauvres, — ce peuple qui fourmille dans les rues cachées, le long des passages, à la recherche de nourriture — arracher à présent les fenêtres, les planchers, et les hauts sièges sacrés, sur lesquels s'étaient tenus les officiants revêtus de leurs robes. Ces gens démolissaient pour se procurer du combustible et cuire leurs aliments. Quand elle lui raconta qu'elle s'était assise là avec beaucoup de décorum, il demanda :

— Et as-tu appris la bonté, petite?

Elle secoua la tête et dit avec cette étrange passion qui ne cessait de la dévorer depuis qu'elle était allée avec lui :

— Je n'avais rien appris avant votre venue.

Pourquoi persistait-elle à penser à lui? Le soleil montait haut dans le ciel et laissait filtrer un maigre rayon par la fenêtre. Dans la pièce misérable, des formes humaines s'éveillaient, bâillaient, exposaient leurs dents jaunes, se raclaient le gosier, crachaient et gémissaient. Tous ces gens-là seraient morts quand le soleil atteindrait cette hauteur-là le lendemain. Aujourd'hui elle se tenait debout parmi eux, désespérément accrochée aux barres de la fenêtre, humant un faible parfum de jeunes feuilles de saule et de fleurs de pêcher. Demain matin elle ne pourrait plus se redresser. Son corps s'étalerait, impuissant — était-ce possible qu'il ne sentirait plus rien? — lui dont chaque fibre nerveuse était si vibrante depuis que l'homme l'avait attirée à lui sous sa couverture, ce soir-là.

— Aimes-tu la révolution? — lui demanda-t-il une fois pendant la nuit. — L'aimes-tu? Songe un peu de quoi je t'ai délivrée, petite. Je parie que tu étais fiancée à quelque respectable campagnard — tes joues rouges viennent de la campagne — ce paysan ne t'aurait jamais aimée comme je l'ai fait.

Il la secoua doucement d'abord, puis avec violence :

— Réponds-moi ou je t'embrasserai jusqu'à ce que tu en meures. Nous autres communistes, avons toutes sortes de moyens de tuer. Veux-tu que je te tue avec des baisers? J'en serais capable. Je le ferai si tu ne me dis pas que tu es heureuse de m'avoir rencontré.

Elle appuya sa tête contre les barreaux. Pourquoi songeait-elle à lui? Il était parfaitement vrai qu'elle avait été fiancée toute sa vie au fils d'un voisin. Ils jouaient ensemble dans ces jours lointains où elle habitait le petit village. Lorsqu'ils grandirent, ses parents l'avaient envoyée en pension parce qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille fût aperçue journellement près de son fiancé. Elle ne l'avait pas revu depuis bien des années, mais les autres lui disaient — la vieille servante dans la maison paternelle lui murmurait avec des yeux ronds, qu'il était un beau garçon, plein de vertus filiales et sérieux dans ses études des préceptes de Confucius. Les préceptes, Confucius — elle ne savait qu'une chose, c'est qu'elle

avait passé toute la nuit couchée entre les bras d'un homme, la joue appuyée contre la chair blanche et nue de son épaule.

— Je ne sais même pas votre nom, ni vous le mien.

Il avait ri dans l'obscurité. Il riait facilement de ce gros rire insouciant.

— Qu'est-ce que cela fait, petite? On m'appelle Piotr le communiste et mon adresse est le monde entier. Mais ce soir ma demeure est ici, avec toi, comme cela.

— Vous ne me quitterez pas? Vous me garderez bien sûr?

De nouveau, son rire éclatait :

— Petite brunette, cela même n'a aucune importance.

— C'est la seule chose qui compte pour moi, à présent, — avait-elle murmuré.

Elle s'apprêtait déjà à entendre un rire sonore jaillir de la gorge de l'homme et traverser l'obscurité. Elle aurait voulu balayer ces ténèbres et le contempler de nouveau. Il lui semblait que, depuis la nuit tombée, elle avait oublié les courbes de ce visage au teint rouge. Des maisons brûlaient dans le lointain, des flammes s'élevaient. Elle souhaitait qu'un incendie, tout proche, lui servît de lampe. Mais il n'y avait que des cendres autour d'eux.

Il ne rit pas. Il dit précipitamment, avec une sorte de gravité :

— Tu pourrais me suivre. — Non — je ne reste nulle part. On n'emmène pas une femme. Tu vois, j'ai du travail à faire dans le monde.

— Quel travail?

Il riait cette fois-ci :

— Vraiment après ce jour passé à mes côtés, tu l'ignores! Voyons, petite fille libérée, ce gros marchand, ces maisons en feu? Toute mon œuvre.

Elle gardait le silence et se demandait avec une amertume croissante si demain il libérerait une autre femme et dormirait la nuit entière avec elle. Mais il posait ses mains sur Siumei et ce seul contact humiliait sa fierté. Ces choses n'avaient plus d'importance. C'était la révolution. Ce qui viendrait après l'aube ne comptait pas. Elle se serra contre sa forte poitrine, lui prit la main, une large main rude et chaude et y enfouit son visage. Elle ne disait rien, car elle n'avait jamais connu les

mots d'amour. Elle voulait demeurer ainsi, simplement étendue, sans dormir. Mais, avant l'aube, le sommeil s'empara d'elle, car elle était exténuée, et lorsqu'elle s'éveilla, l'homme avait disparu et le soleil, couleur de cuivre, était haut dans le ciel. Elle se leva et considéra les cendres et les briques cassées, tout ce qui était hier des maisons. Quelques personnes circulaient, lamentables, cherchant leurs biens. Elle ramena en arrière, d'un geste farouche, sa longue chevelure noire et dévisagea ces gens. Aucun d'eux n'était lui. Il était parti. Elle ne l'avait jamais revu.

Elle pouvait bien mourir demain. Elle ne l'avait jamais revu.

Elle s'était mise à sa recherche dans les rangs des communistes : « Moi aussi, camarades, leur disait-elle, je suis communiste. J'ai été convertie par Piotr, le grand Russe. L'un de vous l'a-t-il aperçu? »

Mais il restait introuvable. Elle apprit les chants et les cris de guerre communistes parce que c'étaient les siens à lui. Parfois on parlait devant elle :

« Quel besoin avons-nous de ces Russes, nous sommes des Chinois et nous nous sentons capables de mener à bien notre révolution. Ce grand Russe a beau être communiste, ce n'est pas son affaire de tuer des Chinois; nous nous en chargerons nous-mêmes. »

Il se produisit alors un revirement d'opinion. Ceux qui avaient eu leurs maisons brûlées et leurs familles massacrées, les ennemis des communistes, revinrent au pouvoir, grâce à un détour de la révolution. Les massacreurs furent balayés en foule dans les prisons et condamnés à être exécutés.

Elle fut une proie facile. Elle se sentait fière d'être communiste. Quand ses parents avaient voulu la faire rentrer au village, à l'abri, elle s'y était refusée, priant le domestique de retourner et de dire qu'elle se trouvait en sécurité — qu'elle servait la révolution. Son père vint lui-même à la fin; il se faufila en secret, de nuit, à travers les portes de la ville; mortellement effrayé, il frappa à la petite auberge où elle logeait avec les autres jeunes communistes. Elle s'avança et le vit à la grille; les rares mèches grises du vieux flottaient au vent et ses mâchoires tremblaient, tant il avait peur. Il était

tombé à genoux devant sa fille, en désespoir de cause, un vieillard!

— Oh! ma fille, nous craignons pour ta vie!

— C'est inutile, je suis en lieu sûr.

— Nous sommes tes parents.

— Je n'ai pas de parents. La révolution est mon père et ma mère.

— Et ton fiancé qui t'attend?

— Je suis déjà mariée.

— Mariée? Il était vraiment très âgé et le clair de lune prenait une teinte d'ambre sur son visage ridé.

— Je suis mariée... avec la révolution!

Elle avait refermé la grille. Elle ne retournerait jamais chez elle. Il n'y avait pas d'endroit sur terre où elle eût moins de chances de rencontrer Piotr que dans ce tranquille village où elle vivrait en épouse cloîtrée derrière des murs.

Un rayon argenté filtra. L'aube apparaissait. Déjà une fois, l'aurore s'était levée pour elle. A présent les gardes arrivaient; ils voulaient se débarrasser de l'exécution de bonne heure, avant qu'on ne se mît à circuler. Tuer ne signifiait plus rien. On avait assisté à tellement de massacres depuis le début. Elle-même... un cadavre ne comptait pas. Cela faisait partie de la révolution. Un homme à face massive se leva, bâilla, et promena son regard sur la foule : « Une centaine d'entre nous va être envoyée aux Sources Jaunes ce matin. Tant pis. Dans les belles journées j'en ai bien expédié autant. »

Elle aussi se tiendrait prête. Mais que ferait-elle en souvenir de cette autre aurore? Comment pourrait-elle en ce dernier jour de vie célébrer l'heure où elle avait vraiment vécu?

On les fit tous sortir et elle seule restait debout contre le mur de brique humide, le garde la piqua avec son fusil : « Allons, marche! »

Elle regardait autour d'elle d'un air désespéré :

— Je ne veux pas.

— Tu ne veux pas mourir.

— Cela m'est égal, mais je refuse d'être menée comme ces moutons. Je veux, je veux mourir en chantant.

— Quoi donc? une Chrétienne. — Le garde sourit, elle l'intéressait. Il poussa son aide du coude : Jolie, n'est-ce pas?

— Eh bien parle. Que veux-tu? Une chaise à porteur de mariée? une auto comme le gouverneur? Que sais-je encore?

Elle s'empara de cette idée : n'importe quoi pour être soulevée hors de cette masse humaine effrayée et courbée :

— Je demande une auto. Voyez, je suis faible. Je n'ai pas pu manger hier.

— Nous verrons, — répondit le garde avec indulgence.

Mais en fin de compte ce ne fut que la charrette de la police traînée par de lourds bœufs noirs. Elle ne voulait pas y monter d'abord, mais le garde s'impatienta : « Ils seront tous morts avant notre arrivée! » s'écria-t-il. Alors elle grimpa par-dessus la roue.

Là-haut un nuage noir se frangeait de lumière avant le lever du soleil. Des gens s'arrêtaient sur le pas des portes et se criaient les uns aux autres en voyant la procession : « On exécute les communistes, voyez, les massacreurs vont enfin être tués à leur tour. »

Debout, balancée dans la vieille charrette à bœufs, elle se cramponnait au montant. Les bêtes avaient le poil lisse et l'aspect stupide. Elles lui rappelèrent soudain la ferme de son père, au village, et les champs de terre noire, mouillée, prêts à recevoir les plants de riz. Tout cela était bien fini. Elle entendait les remarques qu'on faisait sur son passage : « Regardez celle-là, une fille si jeune et si jolie qui va mourir. » Et subitement elle se sentit le souffle court et comprit combien elle était à plaindre; elle abaissa les yeux sur son corps délicat vêtu d'une veste et d'un pantalon de coton bleu. Il l'avait appelée « ma petite » — « petite fille » — il le répétait sans cesse.

Elle gémit tout bas. Allait-elle pleurer? Non, il n'y avait rien là de triste ni de pitoyable. Elle mourait libre. Piotr l'avait libérée. Parmi ces centaines d'êtres, elle seule avait eu cette nuit, plus belle que des années passées dans les cours. Le soleil mettait une bande d'argent massif au-dessus du nuage et elle se mit à chanter, d'une voix claire, un chant improvisé. Les paroles lui venaient aux lèvres à mesure qu'elle les prononçait. Personne ne comprenait. Lui-même, s'il avait été là, n'aurait pas su ce qu'elle voulait dire. C'était le chant d'une femme qui avait eu son heure de vie — une heure qui n'existait

plus. Les gens écoutaient. A mesure qu'elle chantait, elle se souvenait; son corps se redressa et ses yeux devinrent lumineux. Mais on se contentait de murmurer :

« Voyez la petite, quelle communiste convaincue! Elle doit être mauvaise; elle va à la mort en chantant. »

LE PÈRE ANDRÉA

Le père Andréa vivait tout le jour dans l'attente des heures de la nuit qu'il passait à étudier les étoiles. Les jours, dans sa paroisse en Chine, étaient longs et chargés de besogne, remplis par les allées et venues des humains, leurs cris, leurs voix qui se lamentaient ou mendiaient, et les nuits s'écoulaient courtes, radieuses, sous les astres silencieux et paisibles, qui brillaient comme des torches dans la pourpre sombre du ciel. Il ne s'en lassait jamais. Les heures qu'il passait avec son télescope s'enfuyaient si vite que, bien des fois, il oublia de dormir avant que l'aube ne parût, si rutilante et splendide qu'elle faisait pâlir les étoiles. Mais il n'éprouvait aucun besoin de sommeil. Il redescendait vers le jour, rafraîchi et fortifié par les heures d'études et l'observation des étoiles d'or, tandis que les voix qui le poursuivaient de leurs clameurs se taisaient un instant. « Béni soit le sommeil », murmurait-il et il riait tout bas en escaladant les marches qui le conduisaient au minuscule observatoire qu'il avait construit au-dessus de son école.

C'était un gros petit homme souriant et dont le physique ne laissait rien paraître de sa douce âme mystique. Ses joues pareilles à des pommes, sa barbe noire et son aimable bouche rouge, lui donnaient l'aspect d'un être épris des réalités, mais, dans son regard, on découvrait l'amoureux des choses invisibles. Quand un lépreux venait l'implorer et se tordre à ses pieds, ou bien qu'une malheureuse esclave, terrifiée, accourait en pleurant et franchissait le portail de la mission, les lèvres du père Andréa continuaient à sourire, mais ses yeux noirs et enfoncés se voilaient souvent de larmes.

Le jour, il relevait de ses mains les lépreux, les lavait, les

nourrissait, les calmait et pansait leurs plaies avec de l'huile, il se tenait entre l'esclave et la maîtresse furieuse qui la maudissait; il souriait, patientait et se mettait à parler à sa manière à lui; un constant et tranquille murmure, que la voix coléreuse de la femme dominait, comme l'orage qui gronde en haut prime la voix du ruisseau; puis, tôt ou tard, le doux parler qui insistait prenait le dessus, et la femme consentait à s'asseoir sur le siège d'honneur, à droite de la table carrée, dans l'étroit salon de réception; elle acceptait de boire le thé que le père avait demandé à son serviteur, tandis que la bouche souriante, au-dessous des petits yeux noirs et tragiques, continuait à parler, admirait, suggérait, regrettait et faisait doucement allusion à la nécessité d'un meilleur état de choses, si bien que finalement l'esclave repartait avec sa maîtresse. Il n'aidait jamais les gens à rompre les liens qui les enchaînaient. Il s'efforçait au contraire de les aider à supporter l'inévitable joug que la vie impose à chacun — car personne n'échappe à son fardeau; le père Andréa n'avait pas de conviction plus profonde que celle-là.

Un matin qu'il faisait la classe à ses élèves, il leur parla sur un ton de gravité inusitée :

« Mes fils, leur dit-il, je vais vous expliquer une chose : Enfants, vous vous figurez que, plus tard, vous échapperez à l'autorité de vos parents et que l'école vous en libère; sur vos bancs, vous rêvez à l'époque où, hommes faits, vous n'aurez plus à obéir à vos maîtres. Mais cette liberté, vous ne l'obtiendrez jamais. Quand nos âmes immortelles se revêtent de chair, elles doivent se soumettre à une discipline dont le Fils de l'Homme lui-même a subi la contrainte. Nous ne sommes pas indépendants les uns des autres, nous ne serons jamais libres envers Dieu.

» Il ne s'agit donc nullement de verser des larmes futiles, parce qu'on veut sa liberté, mais de découvrir le moyen de supporter joyeusement sa servitude. Dans le ciel, les astres eux-mêmes se soumettent; ils obéissent à des lois et suivent les sentiers prescrits, car leur dérèglement entraînerait la perte de l'univers. Vous avez vu les étoiles filantes, en été. Elles nous semblent merveilleuses et libres : un éclat de lumière et une splendeur contre les nuages! Mais elles aboutissent

à la destruction dans les ténèbres. Ce sont les étoiles qui marchent méthodiquement et suivent la voie prescrite, qui durent jusqu'à la fin. »

Les petits Chinois, dans leurs vestes bleues, le regardaient fixement, surpris de l'accent passionné que prenait cette voix calme, et de l'aspect sombre de ce visage rond, si souriant en général. Ils n'avaient rien compris.

Tout le jour, le père Andréa trottait de côté et d'autre. Il commençait par dire la messe à l'aube devant quelques vieilles fidèles qui venaient, décemment habillées d'une veste et d'un pantalon de cotonnade, les cheveux enserrés sous un mouchoir noir. Leur manque d'entendement, lorsqu'il leur parlait, le troublait parfois. Il n'avait jamais pu prononcer parfaitement le chinois; il atténuait trop les gutturales avec son doux accent italien. Mais lorsqu'il voyait les visages patients se tourner vers la Vierge et son Fils, il songeait que ses paroles à lui n'avaient guère d'importance, tant que ces femmes contempleraient l'image sacrée, en s'efforçant d'en trouver la signification.

Avant midi, il tâchait de faire le cours des garçons, à l'école, mais c'était un travail harcelant, car les pauvres l'appelaient sans cesse pour régler leurs affaires.

« Père, j'ai vendu vingt sous de riz à cet individu, hier soir; je lui ai fait crédit jusqu'à ce matin, et maintenant qu'il a mangé le riz, il prétend qu'il n'a pas de quoi le payer. »

Deux hommes en pantalon de coolie, leur dos nu, noirci par le soleil, se tenaient devant lui; l'un était en colère et l'autre prit un air de défi pour répondre :

« N'avais-je pas l'estomac vide? Faut-il que je jeûne pendant que tu manges? Les révolutionnaires vont venir et tous ceux qui, comme toi, ont du riz devront nous en donner, à nous qui en manquons, et encore sans parler d'argent! »

Ils se lançaient des regards furieux, comme des coqs en colère qui se provoquent avant le combat, et le père posa une main sur le bras de chacun. Ses mains achevaient le langage des yeux, de petites mains brunes, d'une forme admirable, mais gercées et ridées par de perpétuels lavages et frottements. Une des tortures de la vie du père, c'est qu'il n'arrivait pas à maîtriser la révolte de son être quand il

s'agissait de toucher des corps noirs et sales. Cette purification des mains devenait une obsession chez lui, en sorte qu'elles exhalaient toujours une vague odeur de savon au phénol. Il s'imposait en secret la pénitence de renoncer à ce lavage, de réprimer le frémissement de son être lorsqu'il posait les doigts sur une tête d'enfant couverte de teigne. Il s'était appris à supporter tous les attouchements qui lui répugnaient. En voyant les gestes alertes des douces mains expressives, personne n'eût soupçonné le dégoût intérieur qu'il devait vaincre.

Et à présent, une de ces mains, chaude et persuasive, appuyée sur le bras de chaque homme, il dit à celui qui faisait le fanfaron :

« Mon ami, j'ignore ce que sont les révolutionnaires, mais je suis certain d'une chose : mon jardin a besoin d'être désherbé aujourd'hui et si vous voulez vous en charger, je vous paierai volontiers votre journée; comme je connais votre bon cœur, je sais que vous céderez là-dessus les vingt sous que vous devez à votre voisin; c'est un homme pauvre, chargé d'enfants, et vous avez mangé son riz. C'est écrit : quiconque ne travaille pas, ne mangera pas non plus. C'est une des lois de la vie que la révolution elle-même ne saurait en vérité changer. »

Aussitôt l'expression tendue des visages s'adoucit, et les deux hommes se mirent à rire en montrant leurs dents blanches Le père Andréa, sa face ronde et rose toute plissée, rit aussi, puis retourna à ses éléves. Au soir, il donna double salaire à l'homme, et quand celui-ci fit mine de refuser, le père Andréa insista : « Prenez l'argent, car je vous demanderai peut-être encore de travailler pour moi, et qui sait si alors j'aurai sur moi la somme nécessaire. »

L'après-midi, son repas de haricots et de macaroni, avalé, il mettait son chapeau noir tout plat et sortait voir le peuple, boire du thé avec les gens, manger les œufs durs que les ménagères lui préparaient et qu'il avait en horreur, puis il écoutait en souriant tout ce qu'on lui racontait. Il ne fréquentait pas les riches. Ceux-ci le méprisaient en sa qualité de prêtre catholique et d'étranger, et il ne se serait jamais imposé à eux. Il entrait dans les maisons basses à toit de chaume, ou sous les abris de paillasson des mendiants, et il

répandait l'argent à mesure qu'il le recevait. Personne, dans ce milieu, ne se doutait de la terrible tourmente qui se préparait, celle de la révolution, et le père Andréa partageait cette ignorance. Il ne lisait pas de journaux depuis des années et ne savait rien de ce qui se passait en dehors de la routine de ses jours et de la splendeur de ses nuits.

Une fois par semaine, il se permettait de songer à son pays. Le soir du septième jour, il se lavait, taillait sa barbe noire et se parfumait les mains. Ensuite il montait à son petit observatoire et s'asseyait dans un vieux fauteuil qu'il avait installé là-haut. Les autres soirs il se mettait sur un escabeau, près de sa table, préparait ses plumes, son papier, ses instruments de précision, et de sa petite écriture fine et nette, il inscrivait ses notes qu'il envoyait ensuite à son supérieur à Siccawei. Au bout de ces années, faites de tant de soirées, il en était arrivé peu à peu sans s'en douter, à être l'une des sommités d'un groupe d'astronomes de l'Extrême-Orient. L'étude du ciel était une détente et un ravissement pour ce cerveau qui contenait de tels dons d'observation méticuleuse et de réflexion intense, ardue.

Mais ce septième jour, il ne prenait ni papier ni plumes. Il s'asseyait, ouvrait les fenêtres et regardait fixement les étoiles, tandis qu'il laissait ses pensées retourner vers l'Italie, sa patrie, qu'il n'avait pas revue depuis vingt-sept ans, et qu'il ne reverrait jamais. Il était un jeune homme de trente ans à peine quand il l'avait quittée, mais même après tant d'années il se souvenait avec une ardente acuité de la torture de ce départ. Il revoyait encore la baie, réduite à un cercle qui diminuait à mesure que le bateau s'éloignait de terre. Chaque semaine, il réfléchissait gravement et se trouvait coupable, car le souvenir de ce départ dominait en lui la conscience de sa mission, et ce n'était pas sa séparation d'avec son pays, son foyer, ses parents, son frère et sa sœur qui lui avait semblé la plus cruelle, mais celle de son âme d'avec sa bien-aimée, sa Vitellia, qui lui avait préféré son frère.

Il faisait pénitence depuis ces longues années, pour racheter le péché d'être entré dans l'église, non par dévotion à Dieu et à Marie, mais parce que Vitellia ne l'aimait pas. Elle n'en avait jamais rien su, elle, ni personne. Le frère d'Andréa était grand,

beau et grave, avec des yeux bruns admirables et languissants, et Vitellia, grande, belle, exquise, évoquait un olivier revêtu de son feuillage nouveau. Elle semblait être toute en demi-teintes douces, brumeuses, et elle dépassait de la tête et des épaules le petit homme rose qu'il avait toujours été. Personne ne le prenait au sérieux. Il riait et plaisantait sans cesse, et ses yeux noirs enfoncés pétillaient de malice et de gaieté.

Il continua ses facéties, même après le mariage de son frère. Il attendit de savoir si celui-ci rendrait sa femme heureuse, mais il n'eut rien à lui reprocher de ce côté-là. Son frère était un peu terne, malgré sa beauté physique, mais bon. Lorsqu'il se vit marié, avec l'espoir d'un enfant à naître, il continua l'affaire de vin de son père, et ils furent tous très heureux. Non, vraiment, on ne trouvait rien à redire.

C'est alors qu'Andréa se mit à trembler devant la force de son amour. Il sentit que la seule chose qui l'empêcherait de se déclarer serait une entière soumission à son destin. Il y arriva au bout d'un an de fièvre et d'angoisse. Mais le résultat n'était pas suffisant. Pour obtenir une renonciation radicale, il comprit qu'il lui faudrait se faire prêtre et partir vers quelque pays lointain. Alors il courut se réfugier chez les pères de son village.

Sa famille se moqua de lui — tout le monde se mit à en rire, mais Vitellia fut sur le point de causer sa perte; elle s'accrocha à sa main et lui dit de cette voix qui lui paraissait plus belle qu'une musique : « Mais frère mien, mon Andréa, qui s'amusera avec mes enfants maintenant, et qui aurai-je sans cesse avec moi, dans ma maison? » Il avait secoué la tête en souriant, sans pouvoir parler; elle leva les yeux, surprise, et s'aperçut que les siens à lui étaient remplis de larmes : « Est-ce qu'il le faut vraiment, Andréa, si cela vous coûte tellement? » Et il avait acquiescé d'un signe de tête.

Eh bien, tout cela était loin, terminé depuis longtemps. Il s'était défendu de penser à elle, pendant de nombreuses années, puisqu'elle était la femme d'un autre, et soir après soir, il montait vers les étoiles et priait ardemment afin d'obtenir la paix. Il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à expier cet amour pour Vitellia, qui surpassait tout. Aussi, il se sacrifiait farouchement, et s'obligeait à subir des contacts

pénibles. Une fois, lorsque sa chair brûlait de désir pour Vitellia, il était sorti comme un fou dans les rues, et il avait ramené de la nuit glaciale, un mendiant, un pauvre être grelottant. Il l'avait couché dans son lit, sous ses couvertures, et s'était étendu à ses côtés. Il y demeura jusqu'au matin, les dents serrées et l'estomac sur les lèvres. A l'aube, il avait murmuré à son propre corps, triomphalement : « Te calmeras-tu à la fin, et me laisseras-tu tranquille? » C'est dans tout cela qu'il fallait chercher le secret du dramatique sourire, et des constantes exhortations à supporter le joug.

Un jour, une enveloppe bordée de noir lui parvint; c'était la première lettre qu'il recevait depuis bien des années, il l'ouvrit et lut l'annonce de la mort de Vitellia. Alors une sorte de paix descendit sur lui, et bientôt il s'accorda cette détente, le soir du septième jour, pendant laquelle il se permettait de songer un peu à elle. Une fois morte, il se la figurait là-haut, errant parmi les étoiles avec ces mouvements libres et légers qu'il lui connaissait. Elle n'était plus la femme de personne — elle n'appartenait à aucun être humain, elle faisait partie du ciel et il pouvait songer à elle, comme à un astre, sans commettre de péché!

Il prêcha avec moins de véhémence, il mit plus de calme à convaincre chacun d'accepter sa servitude. Lorsqu'un de ses élèves s'échappa pour rejoindre les révolutionnaires, il soupira et partit à sa recherche; il le trouva, lui parla doucement, et le supplia de revenir auprès de sa mère en larmes.

— Le bon Dieu nous met en ce monde avec un devoir à accomplir, — fit-il plein de tendresse; il souriait, un bras passé autour des épaules du jeune garçon. Mais celui-ci se secoua, et dégagé de l'étreinte, recula.

— La révolution ne connaît ni Dieu, ni devoir, — cria-t-il d'une voix impérieuse. — Nous sommes tous libres, nous prêchons l'évangile de liberté pour tous.

— Ah? — fit le père à mi-voix.

C'était un premier avertissement. Jusqu'ici, le père n'avait pas prêté l'oreille à ce qu'on disait de la révolution. Ses sentiers ne l'éloignaient jamais à plus d'un mille du quartier populeux de la ville. Il se dit que le moment était venu de s'informer, surtout si ses élèves commençaient à se sauver.

Il voulut changer la conversation, mais le gamin paraissait méfiant et désireux de le voir partir. Il y avait d'autres garçons près de là et un ou deux officiers. Le jeune homme donnait des réponses de plus en plus courtes et lançait des regards furieux vers ses camarades. A la fin, le père Andréa dit avec bonté :

— Je vois que tu as d'autres idées en tête. Je te laisse. N'oublie pas les prières qu'on t'a enseignées, mon enfant.

Il posa un instant la main sur la jeune tête, et s'en alla, mais avant qu'il n'eût quitté les baraquements, des huées moqueuses éclatèrent, il entendit les garçons crier à leur camarade : « Es-tu le chien d'un étranger? »

Il n'avait aucune notion de ce que cela voulait dire et il songea un instant à rebrousser chemin. Il s'arrêta pour écouter. Un éclat de rire retentit, brusque comme un coup de fouet, quelqu'un s'écria : « Ah, un chrétien! »

Puis il entendit son élève répondre entre les larmes et la colère : « Je déteste le prêtre — je ne connais pas sa religion, je suis un révolutionnaire! Quelqu'un ose-t-il me questionner? »

Le père Andréa se sentit frappé et demeura immobile. Quelles paroles sortaient des lèvres de ce jeune garçon, qui venait à son école depuis l'âge de cinq ans? Le père tremblait un peu et une pensée lui traversa l'esprit, lui causant une vive douleur : « C'est ainsi que Pierre renia son maître! » Alors il revint à la mission qui lui tenait lieu de foyer, s'enferma dans sa chambre, et pleura amèrement.

Après cela, il eut l'impression d'être resté sans le savoir au bord d'un tourbillon. Il avait pensé qu'il devrait se renseigner sur cet état de révolte et veiller à ce que les élèves ne fussent pas entraînés. Mais l'enquête devint inutile. Renseignements, épreuves, se mirent à pleuvoir sur lui, et il se sentit pris dans d'inextricables difficultés.

Tant de choses lui demeuraient inconnues. Il n'avait jamais entendu parler des différences politiques entre l'Est et l'Ouest. Il était arrivé là, uniquement désireux de venir se cloîtrer dans sa mission, au sein d'un pays privé de la vraie foi. Dans ce coin d'une immense cité surpeuplée, il avait vécu jour après jour pendant vingt-sept ans, et sa petite silhouette noire avait fini par faire partie de la rue, au même titre que l'ancien temple

ou le pont. Les enfants le connaissaient, il représentait un de leurs plus lointains souvenirs, car il avait coutume de circuler par tous les temps, ses poches gonflées de pistaches qu'il leur distribuait. Personne ne s'occupait de sa présence. Les femmes qui lavaient à la fontaine levaient la tête à son approche, en se disant qu'il devait être une heure de l'après-midi, puis elles soupiraient à la pensée de toutes les heures qui leur restaient à passer jusqu'au coucher du soleil. Derrière leurs comptoirs, dans les boutiques ouvertes sur la rue, les marchands lui faisaient de légers signes de tête et acceptaient avec bonne humeur les traités et les images de la Vierge qu'il leur distribuait.

Mais tout cela changea. Il ne fut plus le père Andréa, un prêtre inoffensif et sur le retour. Il devint un étranger.

Un jour, un enfant refusa les pistaches qu'il lui tendait; le petit regarda le père avec de grands yeux en disant :

— Ma mère croit qu'elles sont peut-être empoisonnées.

— Empoisonnées? — reprit le père Andréa d'un air vague et très surpris.

Le lendemain, lorsqu'il rentra, ses poches étaient aussi lourdes qu'au départ, et, à partir de ce moment-là, il cessa d'emporter des pistaches. Une fois, une femme cracha sur lui, quand il passa devant la fontaine. Les hommes secouaient froidement la tête lorsqu'en souriant il leur apportait ses traités. Il se sentait complètement ahuri.

Enfin, un soir, son serviteur indigène vint le trouver. C'était un bon vieux, à maigre barbiche blanche éparse, très honnête, un peu stupide, et qui n'avait jamais pu aboutir à réciter convenablement ses « ave ». Le père Andréa se demandait parfois s'il ne trouverait pas un meilleur aide, mais il ne se décidait jamais à lui dire qu'il n'était pas parfait. Ce soir-là, le domestique dit à son maître :

— Mon père, ne sortez pas tant que durera cette folie.

— Quelle folie? — demanda le père Andréa.

— Ce qui se dit à propos des étrangers et des révolutions. On écoute ces jeunes gens, habillés de longues robes noires; ils viennent du Midi et prétendent que les étrangers tuent les nôtres et volent leurs cœurs avec de nouvelles religions.

— De nouvelles religions? — fit doucement le père Andréa.

— La mienne n'a rien de nouveau. Je la prêche ici et je l'enseigne depuis plus d'un quart de siècle.

— C'est bien cela, vous êtes un étranger, — répondit le vieillard sur un ton d'excuse.

— Eh bien, — fit enfin le père Andréa, — tout ceci m'étonne énormément.

Mais le lendemain, il écouta le vieillard, car lorsqu'il voulut franchir le portail et sortir dans la rue, on lui lança une grosse pierre qui vint briser la croix d'ébène pendue sur sa poitrine. Il y portait la main, frappé de stupeur, lorsqu'une deuxième pierre vola, faisant une forte entaille. Le père pâlit, rentra à la mission, ferma la porte, tomba à genoux et contempla sa croix brisée. Pendant longtemps, il ne put rien dire, mais à la longue des mots lui vinrent aux lèvres et il prononça l'antique prière : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Après cela, il ne quitta plus l'habitation. Au bout de quelques jours, on cessa de venir à la mission, et il ferma tristement la porte de l'école, vide désormais. Il se sentait placé dans la zone calme de la tourmente. Au dehors de l'enceinte, où seuls, le vieux serviteur et lui s'occupaient dans le jardin, des rumeurs étranges, confuses, s'élevaient de la rue. Le père verrouilla le portail. Il ne l'ouvrait qu'une fois, le soir, pour livrer passage au vieillard qui allait acheter leur nourriture. Mais un jour le serviteur revint avec son panier vide.

— Ils ne me laissent plus rien acheter pour vous, — dit-il, d'un air pitoyable. — Afin de vous sauver la vie, il faut que je fasse semblant de vous haïr et que je vous quitte. Mais, à la nuit, je vous lancerai de quoi manger par-dessus le mur du jardin, du côté de l'ouest, et à l'heure dite, je réciterai les « ave ». En dehors de cela, c'est notre Dieu qui devra prendre soin de vous.

Le père Andréa resta complètement seul. Il passait la plupart de son temps, là-haut dans son observatoire, et il se permit tous les soirs ses retours sur le passé. Les journées étaient longues et solitaires et les lépreux eux-mêmes lui manquaient. Il n'avait plus besoin de se laver les mains, sauf pour enlever la belle terre propre du jardin qui lui collait aux doigts quand il venait de cultiver ses légumes. Au dehors, le bruit montait, enflait, jusqu'à ce que le père se crût isolé dans une petite île

au milieu d'un océan en furie; bientôt les vagues l'engloutiraient à son tour.

Il se réfugia de plus en plus dans ses pensées. Il se bâtissait des rêves en Italie, il songeait aux jardins remplis de treilles, dans lesquels il avait joué enfant. Il respirait l'odeur des grappes mûres chauffées par l'ardent soleil, parfum incomparable! Assis dans son vieux fauteuil, soir après soir, il repassa sa vie depuis le commencement. On était en mai et les étoiles brillaient dans le ciel pourpre. Mais il ne touchait plus à ses plumes ni à ses livres de notes, il était devenu indifférent à tout ce qui a trait aux astres, en dehors de leur seule beauté immatérielle. Dieu soit béni pour son ciel et ses étoiles en tout lieu. Ces ciels de mai, en Chine, ressemblaient à ceux de son pays en été; les étoiles s'accrochaient lourdes et dorées à la voûte sombre. Une fois, par une nuit semblable, en Italie, il s'était penché à la fenêtre et la beauté des astres l'avait rendu fou. Il s'était précipité hors de chez lui, aveuglément, pour courir chez Vitellia. Son cœur battait comme un tambour et lui secouait le corps à chaque coup. Il allait crier à Vitellia qu'il l'aimait. Quand il arriva devant la maison, son frère lui ouvrit la porte et lui dit avec bonté :

— Nous allions dormir, Andréa. Pouvons-nous t'aider en quoi que ce soit?

Derrière lui, il aperçut Vitellia dans l'ombre de la pièce, le visage pâle et indistinct, comme une fleur au crépuscule. Elle s'avança, posa la main légèrement sur le bras de son mari et appuya la tête contre son épaule. Elle était parfaitement heureuse. Andréa sentit sa passion l'abandonner.

Il balbutia :

— Non, merci. Je croyais... je ne savais pas qu'il était aussi tard... je pensais entrer et causer un peu avec vous si vous vouliez.

— Oui, un autre soir, — répondit gravement son frère.

Et Vitellia s'était écriée :

— Bonsoir, frère Andréa!

Puis la porte se referma et il demeura seul.

C'est cette nuit-là qu'il passa tout entière au jardin; à l'aube il décida de se consacrer aux pauvres, puisque Vitellia n'avait pas besoin de lui, mais aux pauvres d'un pays lointain.

Passion, douleur, jeunesse, il avait fallu user cela à force d'indomptable volonté de souffrance. Mais il ne se libérerait jamais complètement, tant qu'il vivrait. Il se demandait si, parmi les étoiles, Vitellia savait. Là-haut, sans doute, on savait tout. Du moins il l'espérait. Cela lui éviterait de parler de son tourment. Elle comprendrait ce qu'elle n'avait jamais deviné sur terre, et leurs nouveaux rapports célestes s'établiraient aussitôt.

Il soupira et descendit au jardin. Dans le fond, à l'ouest, il trouva un paquet enveloppé d'une feuille de lotus, qui contenait un peu de riz froid et de viande. Il mangea, puis il récita ses « ave », sa main touchant sa croix brisée, sur sa poitrine.

De l'autre côté du mur, dans la rue, on entendait résonner les pas de milliers et de milliers d'hommes en marche. Le père écouta un instant, songeur, puis il remonta à son observatoire en soupirant de nouveau. Il s'assit et, le regard perdu vers les clairs espaces du firmament, il s'assoupit.

Au matin, il eut un réveil brusque, comme si des bruits aigus l'avaient tiré de son sommeil. Saisi par un pressentiment, il sursauta. Mais il n'arrivait pas à rassembler ses idées. Les étoiles faiblissaient à la lueur grise de l'aube et le toit de l'église paraissait sombre, mouillé par la rosée. Du dehors montait le fracas d'un tumulte fou; des coups de fusil et des cris déchiraient l'air. Il écouta. Plusieurs détonations se succédèrent rapidement. Il se redressa, réfléchissant à ce que cela pouvait bien être. Ce vacarme l'avait-il réveillé? On ne marchait plus; une immense flambée illuminait le ciel lointain, au levant. Il y avait un incendie du côté du quartier riche de la ville, où se trouvaient les rues ornées de bannières rouges et jaunes qui servaient d'enseignes aux grands magasins de soieries ou de grains, et aux maisons de joie. Peut-être après tout, n'était-ce que la lumière de l'aurore? Mais non, par ce ciel gris elle ne resplendirait pas ainsi.

Le père Andréa se leva péniblement de son fauteuil; vaguement alarmé, il descendit l'escalier d'un pas lourd; son sommeil n'avait pas été bienfaisant, et il avait l'esprit embrouillé. Lorsqu'il se trouva au bas des marches, sur le gazon, il entendit des coups terribles frappés contre la porte et il se pressa

pour aller ouvrir. Voilà le bruit qui l'avait réveillé! Il tâtonna autour de la grosse barre de bois et finit par la retirer, puis il écarta le battant et demeura stupéfait, les yeux fixés devant lui. Des centaines d'hommes étaient massés là, des soldats en uniforme gris. Jamais il n'aurait cru que des visages humains pussent être aussi féroces, et ils lui causèrent une répulsion telle qu'il n'en avait jamais éprouvé de semblable pour ses lépreux. Ils braquèrent leurs fusils sur lui, en poussant des rugissements de tigres. Le père Andréa n'avait pas peur, il était ébahi, voilà tout.

— Que désirez-vous, mes amis? — demanda-t-il surpris.

Un jeune homme, à peine plus âgé que l'élève qui s'était enfui, s'avança et arracha le rosaire que le père avait autour de son cou. Le fragment brisé, tout ce qui restait de la croix qu'il portait depuis tant d'années, tomba à terre.

— Nous sommes venus délivrer le monde des impérialistes et des capitalistes, — criait le jeune homme.

— Impérialistes et capitalistes, — répéta le père Andréa, très étonné. Il n'avait jamais entendu prononcer ces mots. Depuis bien des années, il ne lisait plus que les pères de l'église ou des livres d'astronomie, et il n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire ce gamin.

Mais le jeune garçon pointa le canon de son fusil sur le père Andréa :

— Nous sommes les révolutionnaires! — cria-t-il.

Sa voix était rauque et dure; il semblait avoir hurlé pendant des heures et son jeune visage lisse était marbré et rouge comme s'il avait bu :

— Nous venons libérer tout le monde!

— Libérer tout le monde? — fit lentement le père Andréa, avec un léger sourire. Puis il se baissa pour ramasser sa croix dans la poussière.

Mais avant que la main du père n'eût touché cette croix, le jeune homme, d'un geste convulsif, pressa la gâchette de son fusil; un coup sec partit, et le père Andréa tomba à terre, mort.

PEARL BUCK

(Traduit par GERMAINE DELAMAIN.)

ARGENTINE 1935

C'est en 1516, vingt-deux ans après l'Amérique Centrale, que furent découverts le Rio de la Plata et la région qui devait devenir plus tard l'Argentine. Le pays était occupé alors par différentes races d'Indiens dont la civilisation rudimentaire était loin d'atteindre celle des habitants du Pérou, de la Bolivie ou du Mexique. La population, très clairsemée, s'adonnait principalement à la chasse. Comme les Espagnols ne trouvèrent dans ces régions ni métaux précieux, ni épices, ni bois rares, ils ne s'y intéressèrent guère. Si cette indifférence a retardé le développement du pays, elle n'a pas empêché plus tard l'établissement d'une population de race blanche.

Par la suite diverses expéditions se succèdent, le pays est exploré, des postes sont fondés. De cette époque date l'introduction des premiers animaux domestiques, chevaux, bœufs, moutons, qui donnèrent naissance à d'immenses troupeaux. Peu à peu la colonisation s'étend, gagne à l'intérieur, des centres se forment qui, plus tard, deviendront des villes.

Le développement de cette partie de l'Amérique fut incomparablement plus lent que celui des régions plus riches et plus peuplées du Mexique et du Pérou; pendant longtemps, les territoires formant aujourd'hui l'Argentine furent sous la dépendance de la vice-royauté du Pérou qui, d'ailleurs, s'en occupait fort peu. Ce ne fut qu'en 1777, pour défendre les possessions espagnoles de La Plata contre les entreprises des Portugais établis au Brésil, que fut créée la vice-royauté de La Plata.

En même temps, l'administration s'organise. En quelques

années se fondent les institutions essentielles à la vie du pays; on prend des mesures destinées à soulager le commerce des réglementations draconiennes qui l'entravaient. La pauvre colonie de la veille a enfin la possibilité de se développer; mais l'heure de l'indépendance approche. Toutes les mesures d'oppression dont souffre depuis longtemps le pays, l'état désastreux des finances publiques, les courants d'idées libérales qui circulent dans le monde, les événements d'Europe, la guerre enfin qui bouleverse la péninsule ibérique vont causer cette explosion révolutionnaire qui, dans toute l'Amérique du Sud, libérera les peuples.

Le 25 juin 1806, les Anglais en guerre avec l'Espagne se présentaient devant Buenos-Aires et s'en emparaient sans coup férir. Mais bientôt Espagnols et créoles reprirent leur ville, et les Anglais durent se rendre. L'Angleterre ne se tint pas pour battue; elle débarqua l'année suivante une armée de 11 000 hommes, que cette fois encore la vaillance et la décision de toute la population forcèrent finalement à capituler. Dès lors, fiers de leur triomphe et conscients de leur valeur, les patriotes aspirèrent à secouer la domination espagnole.

Depuis plusieurs années déjà, profitant de l'incapacité du gouvernement, la bourgeoisie et le peuple, par des réunions en « cabildos » (assemblées municipales), cherchaient à s'emparer de la direction du pays. Arrive alors la nouvelle que les Français sont entrés à Séville et ont dissous la Junta Central, seule autorité qui subsistait en Espagne. Naturellement, une grande effervescence se produit à la colonie; un cabildo se réunit le 25 mai 1810, déclare le vice-roi déchu de son autorité et nomme à sa place un gouvernement ou junte de sept membres. La révolution est accomplie.

Pendant que les armées nationales luttent courageusement avec des alternatives diverses contre les royalistes, portant même la guerre jusqu'au Pérou, une série de gouvernements renversés tour à tour se succèdent au milieu d'un profond désordre politique. L'idée de libération totale avait mûri, mais lentement; une partie de la population s'était bornée pendant longtemps à souhaiter un gouvernement plus libéral que celui des vice-rois espagnols.

Sur ces entrefaites un congrès, réuni à Tucuman, déclare le

9 juillet 1816 l'indépendance des « Provinces Unies de l'Amérique du Sud ».

Le moment était critique; la révolution qui avait éclaté en 1810 en différents points de l'Amérique espagnole avait été dominée partout sauf dans La Plata. C'est alors que le général argentin San Martin décida de mettre à exécution le plan audacieux qu'il méditait depuis plusieurs années; pénétrer au Chili pour libérer ce pays de la domination de l'Espagne, remonter ensuite plus au nord, jusqu'au Pérou, pour détruire une bonne fois cette place forte espagnole en Amérique et consolider ainsi définitivement l'indépendance. L'armée libératrice, forte de plusieurs milliers d'hommes, entra en campagne en janvier 1817 (le début de l'été) et par une marche héroïque de 18 jours à travers les cols escarpés des Andes, à 3 500 mètres d'altitude, réussit à traverser une des plus puissantes et plus hautes chaînes de montagnes du monde. Elle déboucha au Chili, battit les Espagnols et enfin, après une longue campagne, entra le 9 juillet 1821 à Lima, où fut proclamée l'indépendance du Pérou. Mais bientôt, revenu dans son pays, et attristé des luttes intestines auxquelles il se refusait de participer, estimant d'autre part que la présence d'un général victorieux constituait un danger pour la République mal affermie, San Martin, très noblement, renonça à son commandement. Il se retira dans sa propriété, puis en France où il mourut en 1850. San Martin restera comme la plus pure figure de l'histoire américaine.

L'organisation nationale progresse tant bien que mal en dépit du désordre, de l'anarchie, de l'intense confusion politique qui vont durer encore pendant des années. C'est le règne des « caudillos ». Le caudillo est un chef populaire qui, par son habileté, son ascendant personnel et sa tyrannie, s'impose à la foule : il incarne le sentiment anarchique du peuple inculte et pauvre contre les tendances organisatrices des classes possédantes et cultivées. C'est le champion des masses contre l'élite, de la barbarie contre la civilisation, des campagnes arriérées contre la capitale, du régime fédéral enfin contre ce système unitaire que Buenos-Aires veut imposer au pays. Chaque province est alors gouvernée par son ou ses caudillos et se dicte ses lois, tout en reconnaissant le principe théorique de l'unité nationale.

Alors apparaît l'étonnant Juan Manuel de Rosas. Élu en 1829 gouverneur de la province de Buenos-Aires, il va exercer durant vingt-trois ans une sévère dictature, imposant à tout le pays un régime de fer. En 1852, après de nombreux complots avortés, une révolution libéra les Argentins du joug de Rosas.

Les luttes politiques entre fédéraux et unitaires se poursuivent jusqu'à ce qu'en 1880 la nationalisation de la ville de Buenos-Aires[1], dont la possession rendait jusque-là trop puissante la province du même nom, ramenât enfin le calme. Ces divisions et ces troubles cependant n'étaient point tels que le pays, quoique retardé dans son essor, ne fût entré définitivement dans la voie du progrès. Depuis 80, à l'élevage, seule ressource jusque-là, est venue s'ajouter l'agriculture qui chaque jour se développe davantage; le chemin de fer pousse ses lignes à la conquête de territoires nouveaux, l'immigration augmente, le commerce prend une ampleur insoupçonnée. Sous l'impulsion des gouvernements successifs la monnaie a été assainie et l'on a fondé la Banque de la Nation. L'éducation sociale et politique va de pair avec le progrès matériel : une loi consacre l'indépendance du vote.

La constitution politique qui régit actuellement l'Argentine est analogue à celle des États-Unis. C'est une constitution républicaine — représentative — fédérale qui divise l'Argentine en 14 provinces et plusieurs territoires, dotés d'une certaine autonomie, quoiqu'en fait le pouvoir central jouisse d'une autorité prépondérante. Le pouvoir législatif est représenté par une Chambre des députés et un Sénat, le pouvoir judiciaire par la Cour Suprême, et le pouvoir exécutif par un Président élu pour six ans qui gouverne avec l'aide de huit ministres choisis par lui et non responsables devant les Chambres. La stabilité gouvernementale est assurée par ce système, les ministres restant généralement plusieurs années en place.

Les partis politiques en Argentine, tout en demeurant basés sur des conceptions idéologiques, sont surtout des partis de personnes. Ils ont été, ainsi que nous l'avons vu, de la révolution de 1810 jusqu'à la fédéralisation de la ville de Buenos-Aires, divisés principalement en fédéraux et unitaires; depuis

1. Buenos-Aires est devenue à cette date une vaste administration indépendante — ville spécifiquement argentine, nationale, au lieu de dépendre d'une province.

1890 l'opinion publique se partage surtout entre les radicaux, démocrates plus ou moins avancés, et les conservateurs, le parti socialiste n'ayant d'importance qu'à Buenos-Aires.

***

Au début du XIXe siècle, l'Argentine comptait un demi-million d'habitants. Son climat, l'étendue et la nature de son territoire la rendaient spécialement apte à recevoir des immigrants. Dès que le pays, sorti de ses luttes politiques, fut devenu tranquille, la croissance de la population devint très rapide. De moins de 2 millions en 1869, la population de l'Argentine passe à 12 millions, chiffre actuel. Certaines années, près de 300 000 personnes y entrèrent, dont la moitié à peu près pour s'y fixer définitivement, alors que le reste repartait les récoltes terminées. La venue de ces grandes masses s'incorporant tous les ans au pays fut, avec la forte natalité de la population, l'élément primordial du développement magnifique de l'Argentine, car ces travailleurs nouveaux accroissaient la production et l'exportation argentines, et en même temps la consommation.

Mais la crise mondiale est en train de modifier cet aspect démographique. L'immigration a en effet fortement diminué; ces dernières années, elle a même fait place à une légère émigration. Le Gouvernement, pour éviter l'extension du chômage, a d'ailleurs restreint l'entrée des travailleurs étrangers.

Remarquons en passant que le problème du chômage ne se pose pas en Argentine sur le même plan qu'en Europe ou aux États-Unis. Malgré son importance il ne revêt pas, comme dans les pays industriels, un aspect de réelle gravité. La majeure partie des chômeurs sont des ouvriers agricoles; et parmi ceux-là, beaucoup sont habitués à ne travailler que quelques mois pendant lesquels ils gagnent de quoi subvenir à leurs besoins de l'année. L'extrême bon marché de l'alimentation, les habitudes de vie frugale à la campagne et le climat très doux leur permettent de subsister à peu de frais. D'ailleurs, pour résorber autant que possible la main-d'œuvre inemployée, un plan de travaux publics vient d'être dressé et son exécution déjà commencée. De 1930 à 1933 il a été dépensé à cet effet 433 millions de piastres papier.

***

L'économie argentine repose presque exclusivement encore sur son élevage et son agriculture.

Les chevaux, les bêtes à cornes, les moutons furent, comme nous l'avons vu, introduits par les Espagnols au début de la conquête; ils se développèrent avec une extrême rapidité, formant bientôt de vastes troupeaux sauvages qui parcouraient les prairies sans bornes.

Des « gauchos » au service des propriétaires des « estancias » chassaient ces animaux à cheval, les cernaient de près et, après les avoir tués, les dépouillaient de leur peau, seul produit ayant alors une valeur pour l'exportation. Plus tard on commença à expédier à l'étranger de la viande séchée au soleil et du suif en barils.

Ces animaux sauvages étaient de peu de valeur et donnaient des produits de qualité médiocre; aussi, dès le début du XIXe siècle s'est-on efforcé, par l'introduction de reproducteurs de choix, d'améliorer les races indigènes. Vers 1850, événement capital, on commence à enclore de fil de fer les champs de pâturage et à marquer au fer rouge les animaux; ce fut le début d'une ère nouvelle dans l'élevage : il fut loisible, dès lors, de régler les questions de propriété et d'améliorer les troupeaux. De ce moment date l'extraordinaire développement de l'élevage argentin et la constitution de ce merveilleux cheptel, unique au monde, non seulement par sa quantité, mais encore par sa qualité. Pendant l'époque de la prospérité on a vu payer un taureau jusqu'à un million et demi de francs.

Les principales régions d'élevage de bétail bovin se trouvent au centre du pays; les animaux, grâce au climat tempéré, sont élevés en pleins champs sans jamais être enfermés dans des étables.

Plus au sud, la Patagonie, impropre à la culture, est au contraire très favorable à l'élevage du mouton.

La crise n'épargna pas les éleveurs : la diminution de la demande de viande de la part de l'Angleterre, presque unique cliente, amena une baisse profonde des prix. Les frigorifiques ont de tout temps été accusés de profiter de leur situation prépondérante pour se coaliser, imposer à l'éleveur des prix

d'achat très bas et faire à ses dépens des bénéfices substantiels. Avec le marasme qui atteint durement les producteurs, ces plaintes se sont multipliées et intensifiées. Le gouvernement s'est préoccupé de chercher un remède à cette situation. Il a créé, fin septembre 1933, une « Commission des Viandes », organisme autonome pourvu de ressources propres grâce à une légère taxe de 1/2 p. 100 prélevée sur les ventes, et auquel a été dévolue la délicate fonction de surveiller, organiser, contrôler le marché des viandes et prendre les initiatives nécessaires. Cet organisme est encore trop récent pour qu'on puisse apprécier ses résultats. Une « Commission régulatrice de l'industrie laitière » fut également instituée qui poursuivra des buts analogues à ceux de la Commission des Viandes.

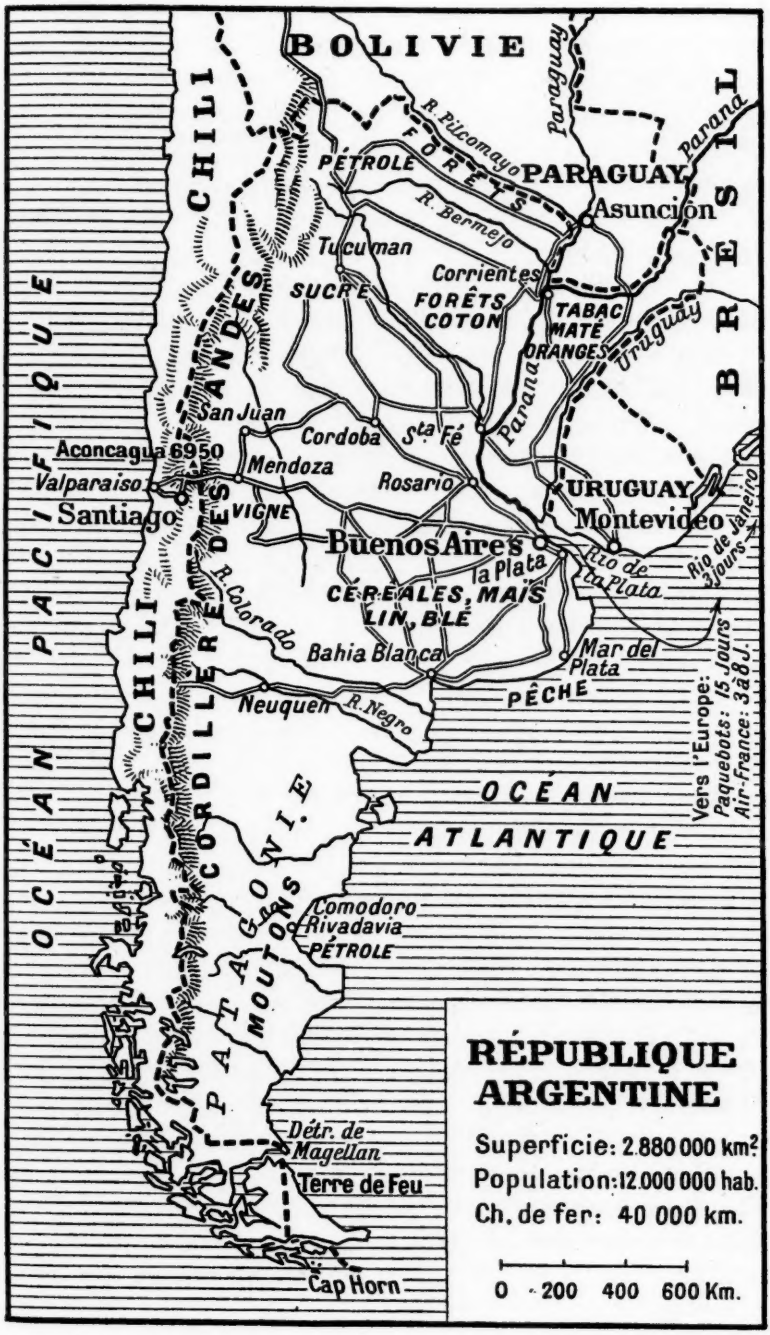
Les deux tiers environ de la viande produite sont consommés en Argentine même, un tiers est exporté. On a calculé que si l'augmentation de la population continuait à un rythme élevé, dans dix ans le pays consommerait toute la viande qu'il produit. C'est là un fait qui pourrait modifier à l'avenir la situation de l'élevage, mais il est sans doute prématuré d'établir des prévisions que trop de circonstances pourraient modifier.

***

L'Argentine, actuellement l'un des plus grands exportateurs de céréales, devait, il y a une cinquantaine d'années, importer de la farine pour ses propres besoins. On mesure par là le chemin parcouru. L'expansion de l'agriculture date de 1880 avec la création des chemins de fer, le développement de l'immigration et la conquête de la pampa sur les Indiens. En même temps, l'augmentation de la population de l'Europe industrialisée, la navigation à vapeur, le bon marché des transports provoquent une demande plus grande de céréales argentines et leur facilitent l'accès des marchés mondiaux.

La superficie labourée actuellement ne représente encore qu'une petite partie du territoire et seulement le tiers de celle qui est apte à être cultivée.

Les zones de grandes cultures sont situées dans les parties centrales et orientales : Provinces de Buenos-Aires, Santa Fé, Cordoba, Entre Rios, où les meilleures conditions climatiques et économiques se sont trouvées réunies. C'est le royaume des


BOLIVIE
CHILI
PARAGUAY
BRESIL
URUGUAY
OCÉAN PACIFIQUE
OCÉAN ATLANTIQUE
CORDILLÈRE DES ANDES
PATAGONIE
R. Pilcomayo
R. Bermejo
Paraguay
Parana
Uruguay
PÉTROLE
FORÊTS
Asunción
Tucuman
SUCRE
Corrientes
FORÊTS COTON
TABAC MATÉ ORANGES
San Juan
Cordoba
Sta Fé
Aconcagua 6950
Mendoza
Valparaiso
Santiago
VIGNE
Rosario
Montevideo
Buenos Aires
la Plata
Rio de la Plata
Rio de Janeiro 3 jours
CÉRÉALES, MAÏS LIN, BLÉ
R. Colorado
Bahia Blanca
Mar del Plata
PÊCHE
Neuquen
R. Negro
Vers l'Europe: Paquebots: 15 Jours Air-France: 3 à 8 J.
Comodoro Rivadavia
PÉTROLE
MOUTONS
Détr. de Magellan
Terre de Feu
Cap Horn
RÉPUBLIQUE ARGENTINE
Superficie: 2.880 000 km²
Population: 12.000 000 hab.
Ch. de fer: 40 000 km.
0 200 400 600 Km.

céréales, du lin, des grandes luzernières et de l'élevage. Plus au nord, on cultive maïs, canne à sucre, tabac, coton, maté, manioc. Dans l'ouest, sur les premiers contreforts des Andes, s'étend la grande région vinicole qui fournit au pays des vins déjà excellents, ayant remplacé presque totalement les vins importés. Les trois cultures les plus répandues en Argentine, les trois grands produits d'exportation sont : le blé, le maïs et le lin pour la graine.

Quand on parle en Europe de l'agriculture argentine, on s'imagine immédiatement d'immenses fermes où des tracteurs tirent des séries de charrues, où des machines agricoles cultivent et récoltent des étendues sans fin de blé. C'est qu'on confond deux choses totalement différentes : propriété et exploitation. Il existe certes dans la zone de grande culture beaucoup de propriétés couvrant plusieurs milliers d'hectares mais le propriétaire les exploite rarement lui-même. Elles ont d'ailleurs tendance à se diviser par le jeu des successions, les familles comprenant en général de nombreux enfants.

D'ordinaire, les terres sont louées à des fermiers qui cultivent avec leur famille et quelques rares ouvriers agricoles 80 à 100 hectares et paient un loyer, soit en argent soit en produits du sol. La crise a diminué considérablement la valeur des propriétés agricoles et la baisse atteint 40 à 50 p. 100 en monnaie du pays, réduisant leur valeur or à 25 p. 100.

Nous verrons plus loin les répercussions considérables de ce fait sur l'économie nationale.

Le fermier n'utilise pas un tracteur dont l'usage en raison de la superficie exploitée serait beaucoup plus coûteux que celui des chevaux, aux prix d'achat et d'entretien très minimes. Il se sert certes de matériel moderne pratique et à grand rendement, américain ou canadien, mais adapté à l'étendue de sa ferme. Depuis la crise et dans le but de produire à meilleur marché, les fermiers ont encore diminué leur personnel, ayant pris l'habitude de s'aider mutuellement entre voisins de façon à éviter l'emploi d'une main-d'œuvre salariée. Il semble que l'exploitation agricole telle qu'elle existe en Argentine réponde à une heureuse formule, également éloignée de la grande propriété coûteuse et de la petite propriété au revenu insuffisant pour faire vivre une famille.

La prospérité des années antérieures avait amené le paysan à ne produire que pour vendre et il se procurait au bazar du village voisin presque tout ce dont il avait besoin : type d'exploitation agricole correspondant à l'usine standardisée. La crise a modifié tout cela; ce qu'il vendait ne valant plus grand' chose, le paysan argentin a dû éviter autant que possible les achats au dehors. En même temps il a réduit son train de vie qui n'avait jamais été comparable à celui des fermiers américains ou canadiens. Il est d'ailleurs, de par ses origines, accoutumé à mener une vie frugale, à épargner : Italien, Espagnol, ou descendant d'une de ces deux races, il n'a pas encore perdu l'habitude ancestrale de vivre simplement. En l'occurrence, cette mentalité latine, si éloignée de la conception saxonne, a été on ne peut plus favorable à l'Argentine. A cet égard la différence avec la population dépensière et prodigue des villes est considérable. Une famille paysanne aidée des produits de sa ferme arrive à vivre avec 30 piastres par mois, environ 120 francs au taux du change libre. Naturellement le commerce des campagnes a énormément souffert de cette situation, d'autant plus qu'il avait inconsidérément poussé les cultivateurs à la dépense, en leur fournissant des marchandises à crédit; de là toute une cascade de faillites, mais maintenant la situation est fortement assainie.

L'Argentine étant un pays essentiellement agricole, on pourrait croire que la population est en grande majorité rurale. Il n'en est rien. En 1914, la population urbaine, habitant des villes de plus de 2 000 habitants, constituait 52 p. 100 de la population. En 1933, ce pourcentage montait à 60 p. 100. Buenos-Aires et ses faubourgs comptant environ 2 800 000 habitants : 25 p. 100 seulement de la population serait occupée à des travaux agricoles. Exemple notable de cette tendance universelle à la concentration dans les villes; il frappe d'autant plus qu'il s'applique en l'espèce à un pays presque exclusivement agricole et dont la campagne était prospère.

La production du blé, du maïs et de la graine de lin, principales cultures du pays, varie considérablement d'une année à l'autre, conséquence naturelle des irrégularités atmosphériques et de la fluctuation des prix; pour le blé elle oscille de 6 à 8 millions de tonnes (en France, 7 à 10 millions de tonnes),

pour le maïs de 7 à 10 millions de tonnes, pour la graine de lin de 1 million et demi à 2 millions de tonnes. La chute incroyable des prix des céréales a provoqué une diminution des emblavures, moindre toutefois qu'on n'aurait pu le croire : exemple de la difficulté qu'il y a à restreindre la production agricole, pour l'adapter à la consommation.

La surproduction mondiale des céréales avait amené un effondrement des cours, surtout à partir de la seconde moitié de 1930. Le blé qui avait atteint 130 francs le quintal est tombé à 25 francs environ. Pendant quelque temps, la descente progressive du change, la restriction des prix de revient, l'abaissement du coût de la vie, la diminution des fermages atténuèrent la catastrophe et permirent aux agriculteurs argentins de vivre. Mais la baisse de la piastre ayant été arrêtée artificiellement pendant deux ans, les céréales, suivant la chute des prix mondiaux, étaient arrivées à des cours tels que des troubles menaçaient d'éclater dans les campagnes où les paysans se refusaient à faire les récoltes (octobre 1933). Le Gouvernement prit alors des mesures protectrices. Il fixa pour les diverses céréales un prix minimum auquel il s'engagea à les acheter en cas de baisse, créa une Commission des grains chargée de réaliser ces achats. Ces mesures ramenèrent le calme dans les campagnes. Le prix minimum ayant été atteint, la Commission dut acheter la plus grande partie de la récolte de blé. Sur ces entrefaites, le désastre agricole de l'Amérique du Nord fit remonter le prix des céréales et permit à l'Argentine de se défaire de ses stocks avec une perte minime, sans attendre les cours les plus élevés, car sa politique constante a été de ne pas constituer de réserves et d'écouler sur le marché mondial toute la production au taux du jour : politique prudente qui lui a permis d'éviter des accumulations comme celles du Farm Board américain et du Wheat Pool canadien.

***

La croissance de l'industrie nationale est une des conséquences les plus certaines de la crise. Avant la guerre, l'Argentine avait tout avantage à développer son agriculture et son élevage dont les produits trouvaient dans le monde un large

débouché. Par contre, elle importait d'Europe ou des États-Unis à bon compte les objets manufacturés dont elle avait besoin. Pendant la guerre, la difficulté de se procurer beaucoup d'objets d'origine étrangère fut une première cause du développement industriel, qu'accrut encore la crise de 1930. La diminution des exportations ne fournissant plus à l'Argentine des moyens de paiement extérieur suffisants, elle dut se borner aux seuls achats indispensables.

D'autre part, la baisse du change argentin, renchérissant les articles importés, le coût peu élevé de la vie, le bon marché de la main-d'œuvre, les droits de douane, formaient un ensemble de facteurs favorables que les industriels argentins mirent à profit pour s'efforcer de fournir au pays toutes les marchandises qui lui manquaient. Ils organisèrent en même temps une campagne intense et très habile, basée sur un sentiment nationaliste, pour inciter le public à acheter des articles argentins. L'Union Industrielle argentine, par une série d'expositions bien comprises, fit connaître au public les articles fabriqués sur place et qu'une loi obligea à identifier.

Beaucoup d'industries nouvelles furent créées — comme celles du tissage de la soie, de la fabrication de pneus, etc., au grand détriment des pays importateurs qui ne retrouveront probablement plus, quand la crise sera finie, leurs marchés anciens.

Parmi les industries argentines les plus importantes, figure celle des frigorifiques qui abat des animaux, les prépare et exporte la viande refroidie, ainsi que les sous-produits. Ces frigorifiques fournissent également une grande partie de la viande fraîche à Buenos-Aires par leurs nombreuses boucheries de détail. Cette industrie est fortement concentrée. Elle est entièrement aux mains des Anglais et des Américains qui maintiennent entre eux une étroite entente; certaines de ces affaires ont non seulement des établissements en Argentine, mais encore possèdent des bateaux aménagés pour le transport des viandes, et même des milliers de boutiques en Angleterre pour les débiter, réalisant ainsi un type parfait de concentration verticale.

Si simple que paraisse cette industrie, son bon fonctionnement est assez délicat et ses résultats susceptibles de beaucoup de mécomptes si l'organisation n'est pas parfaitement réglée.

Les frigorifiques exportent la viande sous deux formes bien distinctes : viande frigorifiée ou congelée, et viande Chilled ou refroidie, très différentes l'une de l'autre. La viande frigorifiée est congelée et maintenue dans des chambres froides à très basse température; sa conservation est assurée pour une longue durée mais par contre sa structure a été modifiée, ce qui la rend moins appétissante que la viande fraîche. C'est le « frigo » consommé pendant la guerre par les troupes, facile à transporter. Quant à la Chilled, c'est en réalité de la viande fraîche, viande simplement refroidie à 2° ou 3°, transportée avec beaucoup de soins dans les chambres froides des bateaux et des chemins de fer. Elle ne se conserve qu'un mois environ. Elle est identique à celle qui est vendue par les bouchers comme viande fraîche et conservée souvent par eux plusieurs jours dans des armoires frigorifiques. Le beau roastbeef anglais si réputé est d'ailleurs en général préparé à l'aide de viandes argentines. De plus en plus, en ce qui concerne le bœuf, on abandonne le frigo pour la Chilled qui représente les 90 p. 100 de l'exportation, et l'Argentine est le seul pays en mesure de fournir ce type de viande de belle qualité.

L'industrie la plus importante du pays, après celle de la préparation des viandes, et qui a le plus profité de la crise pour se développer, c'est celle qui pourvoit à l'habillement de la population. Filatures et tissages de coton, de laine et de soie, ont beaucoup intensifié et perfectionné leur production. Il en est de même pour un grand nombre d'autres branches : tannage, chaussure. Beaucoup d'industries peuvent encore se fonder ou se développer en Argentine; il semble cependant que ce que l'on a coutume d'appeler « industrie lourde » et « grande industrie » ne pourront jamais y exister, car le fer et la houille, éléments primordiaux, manquent complètement. Le pays possède des gisements pétrolifères dont l'exploitation se développe peu à peu et lui fournit environ la moitié de sa consommation. Le Gouvernement, principal exploitant, par crainte de mainmise de sociétés étrangères sur ces richesses, s'est réservé la possession de régions étendues, et la modification récente de la loi relative aux pétroles a donné lieu à des débats parlementaires importants.

***

Tout au contraire de certains pays, et particulièrement des États-Unis, dont l'exportation, si importante qu'elle fût, ne représentait qu'environ 10 p. 100 de la production, l'Argentine exportait, il y a quelques années, 35 p. 100 de sa production totale. Elle a d'autant plus souffert de la crise que les produits qu'elle vend ont baissé beaucoup plus que ceux qu'elle achète. Le volume des produits exportés a d'ailleurs peu varié ces dernières années, par contre leur valeur s'est effondrée et d'après les chiffres officiels elle était en juin 1934, en or, le quart de ce qu'elle était avant la crise.

Le commerce extérieur argentin représente à lui seul 45 p. 100 de celui de toute l'Amérique du Sud ; il atteignit 1 900 millions de piastres or (au pair) en 1928, soit 4 298 millions de piastres papier, pour descendre à 2 017 990 000 en 1933, et remonter à 2 547 961 000 piastres papier en 1934, soit un accroissement de 529 971 000 piastres. Le solde du mouvement commercial de 1934 est favorable au pays, se chiffrant par 328 097 000 piastres papier, en augmentation de 47 p. 100 par rapport à 1933, augmentation très supérieure à la dévalorisation qu'avait subie entre temps la piastre.

Deux raisons principales causent une assez grande variabilité dans les chiffres du commerce extérieur de l'Argentine. D'abord l'augmentation ou la diminution de la quantité des produits exportés suivant que l'année a été bonne ou mauvaise pour l'agriculture ou l'élevage. Deuxièmement : les oscillations souvent très grandes du prix des produits agricoles sur les marchés mondiaux. Ces deux facteurs conjugués provoquent des grandes différences atteignant facilement 20 à 25 p. 100 d'une année à l'autre. Notons au contraire la sensible continuité des importations qui, par exemple, dans la période assez étendue des six années d'avant la crise, 1923-1929, se fixe à près de 2 milliards de piastres papier. Cet état de choses aboutit à une extrême irrégularité de la balance commerciale qui passe de + 208 millions de piastres en 1929 à — 284 millions en 1930 pour retourner à + 281 millions en 1931. En général, cependant, depuis 1913 le solde de la balance commerciale a été favorable à l'Argentine, surtout pendant la période 1915-1920.

Toutes ces comparaisons d'une année à l'autre ne doivent d'ailleurs être prises que d'une façon générale, car il manque entre elles un moyen de commune mesure. Conséquence de l'état d'instabilité commerciale, la valeur de la monnaie qui chiffre ces statistiques a varié d'un exercice à l'autre et quoique dénommée piastre or, en fait elle n'est pas, sauf exception, une monnaie or et n'a que rarement gardé sa valeur du pair.

Les deux tiers du montant global de l'exportation argentine proviennent des produits de la culture et seulement un tiers de l'élevage. Cette exportation n'est pas basée sur un ou deux articles, mais répartie sur de nombreux produits, blé, maïs, graine de lin, avoine, etc... en ce qui concerne la culture; viande d'animaux bovins, ovins ou porcins, laines, cuirs, etc., en ce qui concerne l'élevage. Ce fait la distingue de presque tous les autres États de l'Amérique du Sud et donne à son commerce une base beaucoup plus solide qu'à celui de pays ne vivant essentiellement que de l'exportation d'un ou deux produits; café pour le Brésil, sucre pour Cuba, nitrates et cuivre pour le Chili, étain pour la Bolivie.

L'Argentine occupe une place prépondérante dans le ravitaillement du globe. Sa participation au commerce mondial d'exportation se monte en effet, bon an mal an, à :

65 p. 100 du maïs (de 6 à 10 millions de tonnes) 1er rang du monde;

20 p. 100 du blé (3,5 à 6,5 millions de tonnes) 2e rang du monde (derrière le Canada, au même rang que l'Australie);

80 p. 100 de graine de lin (1,5 à 2 millions de tonnes) 1er rang du monde;

45 p. 100 viande de bœuf (350 000 tonnes environ) 1er rang du monde;

20 p. 100 viande de mouton (70 à 85 000 tonnes environ) après la Nouvelle-Zélande, sur le même plan que l'Australie;

10 p. 100 de laine (120 à 130 000 tonnes) après l'Australie et l'Union Sud-Africaine, très près de cette dernière avec laquelle elle est en lutte.

Le premier client de l'Argentine est de beaucoup l'Angleterre, qui absorbe environ 35 p. 100 de son exportation totale, achetant à peu près toutes ses viandes, une grande partie de ses céréales, et lui envoyant par contre du charbon et toute une série de produits manufacturés représentant 22 p. 100 de son importation. Les plus gros acheteurs sont

ensuite la Belgique, les Pays-Bas; la France ne rentre que pour une faible part : 6 p. 100 du total en 1934 et vient au cinquième rang des importateurs avec 5 p. 100 de l'ensemble.

Le commerce franco-argentin a été particulièrement touché par la crise économique. En quatre ans, les exportations françaises sont tombées d'un milliard 68 millions à 328 millions de francs en 1933. Quant aux exportations argentines, elles sont descendues de 2 400 millions en 1929 à 580 en 1933. La balance commerciale favorable de l'Argentine passa de 1 300 millions en 1929 à 252 millions en 1933. La France, trouvant sur son sol, par suite d'années fertiles, des récoltes suffisantes, limita rigoureusement les importations et l'Argentine entravée dans ses ventes dut restreindre ses achats qui portaient surtout sur des articles de luxe. En ce qui concerne les exportations argentines en France, elles sont actuellement réduites à l'indispensable.

Aux exportations officielles de la France en Argentine il faut joindre ce que l'on appelle « l'exportation invisible ». Elle est constituée par les dépenses de nombreux touristes argentins en France et par les Argentins établis chez elle. Cette somme était extrêmement importante, difficile à chiffrer, mais de l'ordre de plusieurs centaines de millions. Certaines années il y a eu certainement plus de 25 000 Argentins en France. Par suite de la baisse des revenus, des restrictions du change, du prix élevé de la vie française comparé avec celui de l'Argentine, ce nombre a énormément diminué et n'atteint pas le dixième du chiffre antérieur.

Les accords impériaux d'Ottawa, en assurant des avantages et une protection à l'élevage et à l'agriculture de l'Angleterre et de ses Dominions, ont alarmé à juste titre les producteurs argentins. Une importante mission ayant à sa tête M. Julio Roca — vice-président de l'Argentine — est venue au début de 1933 en Angleterre et a conclu un arrangement commercial économique et financier, le premier de toute une série d'arrangements bilatéraux analogues sur lesquels est fondée actuellement la politique économique extérieure de l'Argentine. Le Royaume-Uni s'engageait à ne restreindre au profit des autres Dominions les importations de viande Chilled argentine que dans certaines limites, en prenant pour bases les

chiffres à fin juin 1932, et à ne pas mettre des restrictions nouvelles à ses achats en Argentine. L'Argentine de son côté mettait à la disposition des importateurs anglais en Argentine la contrevaleur des sommes provenant de ses exportations en Angleterre, moins une certaine réserve restant à la disposition du Gouvernement argentin pour le paiement de sa dette extérieure.

Il était de toute évidence qu'une entente devait intervenir d'abord entre l'Argentine et l'Angleterre, celle-ci étant de beaucoup le principal acheteur de l'Argentine et en même temps son plus important bailleur de fonds. On a pu dire que du point de vue économique, l'Argentine équivaut à un Dominion britannique.

Des accords commerciaux analogues au précédent ont été conclus, ces deux dernières années, avec le Brésil, le Chili, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne. Il est à souhaiter, dans l'intérêt des deux pays, qu'il en soit bientôt de même avec la France. L'Argentine n'a pris que tardivement et à regret le chemin des restrictions, des limitations et des entraves, car sa politique extérieure était basée sur la liberté des échanges et le développement du commerce international. Cette politique était facilitée par sa situation sur l'océan Atlantique qui la rapprochait économiquement des marchés mondiaux. Reprenant, en effet, les chiffres que citait l'an dernier M. T. A. Le Breton, ambassadeur d'Argentine en France, on voit qu'une tonne de blé qui coûte 72 fr. 80 pour être transportée du Havre à Paris — 200 kilomètres — ne coûte que 60 à 70 francs pour être transportée d'Argentine en France — 11 000 kilomètres.

Quant au commerce intérieur, il est en forte reprise, si l'on en juge par le chiffre du clearing des chambres de compensation. Le montant total des chèques compensés qui reflète le mouvement économique intérieur était, pendant les neuf premiers mois de 1934, supérieur à ceux des périodes correspondantes en 1932 et 1933 : 24 505 800 000 piastres papier contre 20 690 000 000 et 22 780 900 000 respectivement. La situation commerciale s'est assainie, le chiffre des faillites qui en 1931 avait porté sur un capital de 358 000 000 est revenu à 255 000 000 en 1933, et 125 000 000 durant l'année 1934. D'ailleurs, confirmant ces symptômes encourageants, le

chiffre des transactions en Bourse a augmenté de 33 p. 100 environ pendant les neuf premiers mois de 1934, et celui des recettes des chemins de fer de plus de 10 p. 100 pendant le même laps de temps.

***

Le redressement de l'Argentine tient en grande partie à la mise en œuvre du plan d'action économique de novembre 1933. Bien conçu, préparé avec soin, appliqué avec décision, il comporte toute une série de mesures qui se complètent heureusement. D'abord un abaissement de la valeur de la piastre, qui était maintenue depuis deux ans environ à 6 fr. 50, la fixation d'un prix minimum d'achat pour les céréales au-dessus du cours coté à ce moment, l'institution d'une Commission des Grains et d'une série d'autres Commissions, de la viande, du lait, etc., puis la baisse du taux de l'argent, des emprunts de déblocage des fonds étrangers gelés en Argentine, la conversion de la rente et des cédules hypothécaires.

Les mesures prises en ce qui concerne le change intéressent particulièrement l'étranger, aussi les étudierons-nous de près. Avant 1930 la piastre or, valant 2,27 piastres papier, était échangeable à une « Caisse de Conversion » contre des devises étrangères, la piastre or étant ainsi la monnaie internationale et la piastre papier réservée aux transactions à l'intérieur du pays. La convertibilité en or de la monnaie argentine a cessé dès la fin de 1929, époque à laquelle la « Caisse de Conversion », qui en était chargée, suspendit ses opérations en raison des importants retraits d'or occasionnés par le déficit de la balance commerciale. A la suite de la fermeture de cette caisse, la piastre ne tarda pas à se déprécier. Sa chute assez lente au début s'accentue dans la seconde moitié de 1931. Pour arrêter la spéculation et les brusques variations de la piastre, le Gouvernement constitua une Commission des changes chargée d'équilibrer les sorties et les rentrées de capitaux. Elle ne donna des moyens de paiement sur l'étranger que dans la mesure où les exportations du pays les lui fournissaient. Après quelques oscillations la valeur officielle de la piastre se tint pendant près de deux ans aux environs de 6 fr. 50. Une bourse clandestine, dite bourse noire, fonctionna bientôt à côté

de la Commission et fournit des monnaies étrangères à des taux naturellement plus bas, descendant de 6 francs à 4 francs.

Par suite de nombreuses demandes de change que la Commission ne put satisfaire pendant ces deux ans, il s'était accumulé dans le pays une grosse somme appartenant à des personnes ou sociétés désirant faire sortir cet argent. Avant d'envisager le retour à un change libre, il fallait prendre des mesures pour empêcher une sortie brutale de ces fonds. Des titres à long terme libellés en livres sterling, francs, etc... offerts en souscription aux porteurs de fonds immobilisés, permirent de dégager 320 millions de piastres et de passer à l'exécution des mesures prévues. Le plan modifia complètement le régime des changes dans le but de subvenir à la politique de soutien des prix intérieurs, de faciliter l'exportation, de rendre plus coûteux les achats de marchandises étrangères en baissant la parité de la piastre et de diminuer ainsi les importations pour équilibrer la balance économique. Il y aura désormais trois cours de change différents; deux cours officiels (le cours d'achat, le cours de vente) et le cours libre.

La Commission des changes centralise les paiements de presque toutes les exportations et importations; pour le règlement des marchandises importées, le change n'est accordé que si un permis préalable a été demandé à la Commission au moment de la commande, ce qui constitue un moyen très souple de contrôler les importations. Les cours officiels d'achat et de vente du change fixés par la Commission sont exclusivement appliqués aux opérations passant par elle et l'État devient ainsi le changeur obligatoire de presque toutes les exportations et importations. Aux exportateurs il achète les devises étrangères à un cours fixé sur la base de 15 piastres par livre sterling (il vend donc la piastre à un cours correspondant à environ 5 francs). Aux importateurs qui ont obtenu le permis préalable, il revend ces mêmes devises à un cours supérieur, voisin de 18 piastres par livre sterling, et légèrement variable selon les demandes (il rachète donc la piastre aux alentours de 4 fr. 30 — au pair elle valait 10 fr. 83). Il réalise ainsi sur l'achat et la vente d'une même monnaie un bénéfice de l'ordre de 15 à 20 p. 100 qui va à un fonds de réserve destiné à compenser les pertes éventuelles que pourraient entraîner les

opérations d'achat et de revente de la Commission des grains.

On estime que le Gouvernement s'est procuré ainsi une rentrée d'environ 10 millions de piastres papier par mois. Comme par suite de la hausse des céréales due à la sécheresse américaine les prix minimum d'achat ont été bientôt dépassés et qu'en conséquence le gouvernement n'a plus à intervenir, cette somme est devenue disponible et constitue une rentrée supplémentaire non comprise dans le budget.

Le cours libre est celui auquel peut recourir tout particulier qui veut acheter ou vendre des devises étrangères contre des piastres papier. Ainsi, un commerçant a le droit d'importer tout ce qu'il voudra sans permis du Bureau de Contrôle des Changes, mais alors il doit se procurer sur le marché libre les devises nécessaires, et comme il les paie davantage, ses marchandises lui reviennent plus cher que s'il avait pu obtenir le change officiel d'importation. Le change libre cote la piastre à 3,80 environ.

Si la valeur internationale de la piastre a baissé, tombant à environ 50 p. 100 de sa parité or (change officiel) sa valeur d'achat intérieure a augmenté, en comparaison de ce qu'elle était avant la crise. Le pays s'est donc peu rendu compte du fléchissement monétaire et n'en a pas souffert. Le prix de la vie a baissé et si les articles importés ont augmenté, toute une série d'éléments ont diminué : loyers, nourriture, gages et salaires, etc. Si l'on calcule en valeur or, le prix de la nourriture est remarquablement bas, ce qui est particulièrement important quand on sait que 50 p. 100 environ du budget ouvrier est représenté par des dépenses alimentaires. Une famille bourgeoise de commerçants peut se nourrir bien en comptant, au cours du change libre, 3,50 à 4 francs par tête et par jour. Une autre raison du bon marché de la vie tient à la diminution de monnaie circulant dans le pays. Les gouvernements ont résisté à la tentation d'émettre des nouveaux signes monétaires pour obvier à leurs embarras financiers. Le chiffre d'émission qui était avant la crise de 1 404 millions de piastres papier est même descendu à 1 171 millions au 31 décembre 1934.

La couverture or de cette monnaie est officiellement d'environ 47 p. 100, mais en réalité elle est fort supérieure et si l'on tient compte du rapport de l'or avec la valeur réelle de

la monnaie d'aujourd'hui il est probable que le taux de couverture dépasse 100 p. 100.

Le problème de la revalorisation ou de la stabilisation se posait évidemment. Le Gouvernement en a remis la solution jusqu'à l'instant où le régime des grandes devises internationales sera définitivement fixé. Mais d'ores et déjà il procède à une réorganisation de la structure monétaire et bancaire argentine par la création d'une « Banque Centrale » chargée des services de réescompte et d'émission.

Cette banque reçoit de l'ancienne « Caisse de Conversion » l'encaisse or évaluée en piastres, opération qui laisse au Gouvernement une marge bénéficiaire de plusieurs centaines de millions de piastres. Ce solde favorable servira pour une part à l'amortissement de la dette flottante contractée à l'égard de la « Banque de la Nation », et pour une autre part à constituer le fonds de roulement de « l'Institut mobilisateur des Investissements bancaires », chargé de dégeler par une liquidation à long terme les avoirs immobilisés des banques.

***

Les finances nationales étaient déjà en mauvais état avant la crise; celle-ci venue la situation devint sérieuse et un lourd héritage échut au ministre des Finances : déficits budgétaires élevés et forte dette flottante dont le montant n'était pas exactement fixé. Les deux gouvernements qui se sont succédé depuis le 6 septembre 1930 entreprirent très courageusement le redressement des finances nationales par une politique d'équilibre budgétaire, de consolidation de la dette flottante et de conversion de la dette consolidée. L'équilibre du budget fut obtenu d'une part par la compression de dépenses (diminution de traitements dès 1932, suppression d'emplois, conversion de la dette, etc.) et de l'autre par une augmentation de ressources grâce à des impositions nouvelles. Malgré la difficulté de se procurer des remises sur l'étranger et grâce à l'institution de la Commission des changes, les arrérages des emprunts extérieurs, intérêts et amortissement, comme d'ailleurs ceux des emprunts intérieurs, ont été ponctuellement payés dans les monnaies spécifiées. Peu de pays ont montré un tel respect de leurs engagements. C'est la raison de la belle tenue des fonds argentins.

Au début de 1932 l'émission d'un emprunt intérieur, dit Emprunt Patriotique, fut décidée pour diminuer la dette flottante et fournir au gouvernement les moyens de paiement nécessaires. 350 millions de piastres furent émis dont 150 seulement souscrits par le pays et le reste réescomptés à la Caisse de conversion. Puis, pour parer à la baisse des rentrées, toute une série d'impôts nouveaux furent créés. En même temps se poursuivait une politique d'aménagement de la dette par la diminution et la consolidation de la dette flottante et par la conversion des emprunts existant. En novembre 1933 il fut procédé à la conversion des fonds d'État intérieurs par l'échange des titres anciens pour des nouveaux portant un intérêt plus bas — 5 p. 100 — et amortissement 1 p. 100. L'opération a porté sur un montant total de 1 milliard 500 millions de piastres papier. En même temps, on procéda à la conversion de cédules hypothécaires pour un montant de 1 milliard 300 millions de piastres papier. A la suite de ces opérations le Gouvernement, poursuivant sa politique d'allègement, conclut à l'étranger tout un ensemble de conversions et de remboursements.

Grâce à ces efforts continus le budget qui était en 1930 de 907 millions de piastres et qui s'était soldé par un déficit de 204 millions passe en 1934 à seulement 795 millions avec un déficit minime. Il est assez remarquable de voir les chiffres de dépenses de l'État descendre quand la monnaie perd environ 50 p. 100 de sa valeur. Cela présage une grande facilité le jour où la situation du monde se rétablira.

***

Sauf événements imprévus, si la situation politique ne vient pas troubler son redressement ou si une rechute profonde des prix des produits agricoles n'intervient pas, on peut considérer que l'Argentine, par ses sacrifices et un effort continu de quatre années, est parvenue, sinon à surmonter la crise, du moins à s'y adapter — ce qui est une façon d'en sortir. Le pays, toujours optimiste malgré quelques rares instants de découragement, conserve une foi profonde dans sa destinée et dans son développement.

J. LARIVIÈRE

LE LAMA AUX CINQ SAGESSES[1]

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, il se rendit, de nouveau par un chemin détourné, près de l'endroit où il s'était arrêté la veille. Il savait que la flèche serait tirée au crépuscule et qu'ensuite, le disciple et le serviteur du *ngagspa* démoliraient, immédiatement, le mur qui bouchait l'entrée de la hutte. Tandis qu'ils seraient ainsi occupés, il aurait tout le temps d'examiner si le *kadag* et le gilet avaient été transpercés, d'enlever rapidement ceux-ci et de retourner, avec eux, au palais sans être aperçu.

D'entre les fourrés où il s'était blotti, le jeune homme pouvait embrasser du regard toute l'étendue du petit plateau dénudé sur lequel s'élevait la sinistre hutte triangulaire. Celui-ci se terminait par une brusque chute de terrain et une trouée parmi les arbres, qui permettait au *gyalsé* de suivre les progrès du soleil s'abaissant vers de lointains sommets. Le moment venait; le jeune homme se glissa avec précaution hors des taillis, s'approcha jusqu'à la lisière du bois, ayant soin de se tenir de côté, hors du trajet de la flèche, puis, les yeux fixés sur le point brillant qui indiquait l'ouverture par où celle-ci s'élancerait, il attendit. Le dernier rayon du soleil s'éteignit, le *gyalsé*, frémissant d'émotion, avança d'un pas pour mieux voir. La flèche jaillit au dehors; une rafale soudaine l'accueillit et, déviant de sa route sous la poussée du vent, elle alla se planter dans le cœur du jeune homme. Celui-ci poussa un cri et tomba mort.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 1er mai.

Son cri fut entendu par le disciple et par le serviteur du *ngagspa* qui se tenaient debout de chaque côté de la hutte, prêts à délivrer leur maître de sa prison, dès que la flèche aurait été tirée. Ils coururent dans la direction d'où le cri était parti et, rapidement, découvrirent le corps du *gyalsé*.

Épouvantés, ils retournèrent à la hutte en clamant l'effroyable nouvelle et tout en démolissant, en grande hâte, le mur qui retenait le *jowo* Zangkar enfermé, ils la lui répétèrent, mais celui-ci ne leur répondit pas.

Enfin, l'ouverture devint assez large pour permettre le passage, le disciple du *ngagspa* se précipita à l'intérieur. Éclairé par la petite lampe d'autel, son maître lui apparut assis les jambes croisées, immobile, les yeux dilatés; sur son cou se voyaient les empreintes noires d'une main géante qui l'avait étranglé.

VI

Assis dans son magasin, Tseundu, le front soucieux, lisait et relisait une longue lettre qu'un messager de Ténzing lui avait apportée.

Le *gyalpo* de Mipam sortait de son apparente inertie. Ténzing l'informait que le jeune homme était recherché par un fonctionnaire de Lhassa, ami du *gyalpo*, et il l'avertissait que si celui-ci découvrait Mipam, il essaierait de le faire livrer à son seigneur par les autorités de Lhassa, ou, à défaut, le saisirait par ruse pour le lui ramener.

Ténzing estimait que le garçon devait immédiatement quitter le pays. En même temps il faisait part à Tseundu de ce qui lui avait été rapporté concernant les événements tragiques qui s'étaient produits chez le *gyalpo*. Il ajoutait qu'à son grand ennui, Dolma, très émue par le danger qui menaçait son ami et se jugeant responsable de l'avoir attiré sur lui, voulait absolument le revoir avant son départ et offrir, avec lui, une lampe à Tchénrézigs pour qu'il le protègeât.

Toutefois, Ténzing insistait sur ce point, Mipam ne devait se faire voir ni chez lui, ni ailleurs à Lhassa.

Très embarrassé, Tseundu appela son fils aîné, Dordji, pour envisager, avec lui, la conduite à suivre.

Le jeune homme réfléchit assez longuement, puis s'adressant à son père :

— J'ai un plan, — annonça-t-il. — Dites-moi ce que vous en pensez : Mipam doit partir demain, avant le lever du jour. Si vous le permettez, Tinglé l'accompagnera. C'est un homme avisé, il connaît parfaitement le pays, il conduira notre jeune ami en Chine, à Dangar. Il y trouvera votre agent et celui du *tsongpön* Ténzing qui s'occuperont de lui.

» Quant à Dolma, elle s'affligerait trop si elle ne revoyait pas son défenseur. Mipam et elle peuvent se rendre séparément au monastère de *Gahlden*; ils y offriront leur lampe à Tchénrézigs. Écrivez tout de suite à *akou* Ténzing; un homme partant maintenant aura encore une grande demi-journée devant lui pour faire du chemin. Son avance sur Mipam sera suffisante pour que le père de Dolma puisse envoyer sa fille à Gahlden. »

Tseundu approuva ce programme et un domestique partit pour Lhassa emportant la lettre qui en faisait part à Ténzing.

L'heure du repas vint, Mipam, comme d'habitude, y fit honneur; ensuite, n'ayant rien à faire, il se disposait à aller se promener lorsque Tseundu le retint :

— Reste ici, petit. J'ai à te parler.

— *Lags so*, — répondit Mipam.

— Tu partiras d'ici, demain, avant que le jour se lève. Va préparer tes bagages. Dordji te donnera des couvertures et une de ses robes de *nambou*. Tu ne dois pas salir tes vêtements neufs en voyage.

— Ah! je vais à Lhassa! Akou Ténzing m'a fait appeler, — s'écria le garçon tout joyeux.

— Non, — répondit Tseundu, — tu vas en Chine. Ton *gyalpo* te fait rechercher pour te tuer.

Dans la soirée, Tseundu remit, à Tinglé, des provisions et l'argent nécessaire pour pourvoir aux frais de route. De plus, certain de l'approbation de Ténzing, il fit cadeau à Mipam, en son nom, de cent cinquante *sangs*[1] d'argent pour l'aider à s'établir en Chine.

Quelques heures plus tard, Mipam et Tinglé quittaient Jigatzé.

1. *Sang* : un poid d'argent en lingot. Ce que les étrangers, en Chine, appellent un *taël*.

En elle-même, l'aventure attirait Mipam. Ce voyage vers un pays lointain n'était pas pour lui déplaire. Puis, la Chine, c'était le pays où l'on trafique, où l'on amasse de l'argent... Là, résidait sa chance. Quelques années passeraient, puis il reviendrait monté sur un beau cheval à la tête d'un convoi de marchandises. La ridicule affaire qui le forçait à s'exiler serait oubliée. Il se voyait mettant pied à terre devant la maison de Ténzing. Puis, le lendemain, lorsque celui-ci aurait pu, à son aise, évaluer la valeur de ce qu'il apportait, il lui dirait : « Akou Ténzing, tout ceci est à vous; il m'est facile d'en gagner encore autant. En retour, je vous demande Dolma... » Quelles belles noces ils auraient! ...

Aucun incident ne marqua le voyage de Mipam jusqu'à Gahlden. Par mesure de précaution, Tinglé lui fit contourner Lhassa au crépuscule. De la Sainte Cité il ne put apercevoir que les toits d'or du Potala rougeoyant sous les derniers rayons du soleil couchant. Au pied du sentier qui monte vers Gahlden, les deux voyageurs passèrent la nuit chez des paysans et, le lendemain matin, leur laissant leurs chevaux en garde, ils montèrent, à pied, vers le monastère.

En haut du chemin, un peu à l'écart, une tente minuscule était plantée; Dolma et une servante étaient là depuis la veille au soir. Le domestique qui les avait escortées était reparti pour faire paître les chevaux et devait revenir les chercher vers le milieu du jour.

— Mipam, je suis venue te souhaiter bon voyage et offrir des lampes pour que rien de mal ne t'arrive, — dit simplement la fille de Ténzing, mais l'émotion faisait trembler sa voix.

— Je suis si heureux de te revoir, Dolma... — répondit le garçon, bouleversé, lui aussi, ne trouvant pas de mots pour exprimer ce qu'il ressentait.

Ils se prirent par la main et s'en allèrent lentement vers le monastère. Tinglé les suivait, un peu en arrière, portant un pot rempli de beurre fondu destiné à alimenter les lampes des *Lha khangs*. La servante venue avec Dolma l'avait préparé de grand matin et se proposait d'accompagner sa jeune maîtresse, mais Tinglé avait décidé qu'elle garderait la tente. Il préférait ne pas quitter Mipam afin de pouvoir lui prêter aide en cas d'incident imprévu.

— Tout ce qui t'arrive, c'est moi qui l'ai attiré sur toi, — dit tristement Dolma à son ami. — Si tu me détestais, tu aurais raison.

— Je n'aurais pas raison, — protesta le garçon, — et tu sais bien que je ne pourrais pas te détester. Ne sois pas inquiète, peut-être tous nos ennuis tourneront-ils, finalement, à notre avantage. Moi, j'ai bon espoir.

— Oui... tout ira bien pour toi, Mipam.

— Pour toi, aussi, Dolma. Ce qui est bien pour moi l'est aussi pour toi, puisque tout doit être commun entre nous.

— Je suis très triste, Mipam.

— Moi aussi, Dolma, mais je ne veux pas perdre courage. Écoute, en Chine...

Et, tout en cheminant d'un temple à l'autre, Mipam confiait à son amie les plans qu'il avait formés : il allait devenir un marchand; il ferait fortune. Il dépeignit son arrivée triomphale chez Ténzing, le haut prix qu'il pourrait lui offrir pour qu'il consentît à leur mariage et, ensuite, la construction de la jolie maison rêvée, et des années, des années de bonheur.

Il avait pris, des mains de Tinglé, le pot que celui-ci portait, et il versait de petites quantités de beurre fondu dans les lampes brûlant sur les autels. Dolma et lui se prosternèrent ensuite dévotement.

Près d'une statue de Tchénrézigs, ils découvrirent un sacristain occupé à préparer les lampes qu'il vendrait aux pieux visiteurs qui se présenteraient. Mipam et Dolma lui donnèrent de l'argent, demandant que cent huit petites lampes fussent allumées. Heureux de l'aubaine, le *trapa* s'empressa de les ranger sur l'autel. Chacun des jeunes gens, après s'être prosterné trois fois, prit en main une lampe allumée et, pendant un long moment, la tint élevée vers la statue en formant, intérieurement, des vœux.

Dolma, la première, posa sur l'autel la lampe qu'elle avait tenue; Mipam conservait encore la sienne élevée, son amie se rapprocha de lui et, d'un ton exprimant la confiance, elle murmura :

— Tchénrézigs t'écoutera, il réalisera tes souhaits puisque tu es son fils.

En s'entendant rappeler sa mystique filiation qui, depuis

longtemps, ne tenait plus guère de place dans ses pensées, Mipam, sans réfléchir, par un mouvement spontané où sa volonté consciente n'avait aucune part, éleva la lampe plus haut et du tréfonds de lui-même jaillit ce vœu :

— Puissé-je être ton fils.

Soudain la flamme de la lampe s'allongea, illumina, le temps d'un éclair, le temple, la statue aux innombrables bras secourables et le jeune suppliant. Dolma s'était reculée effrayée, le sacristain, surpris, regardait Mipam. Il s'avança timidement :

— Tchénrézigs a reçu votre vœu, — dit-il. — Jamais je n'ai vu pareil signe. Kouchog est un *tulkou*?

— Oui, — répondit Mipam toujours sans raisonner, poussé par une impulsion dont il n'était pas le maître.

Le *trapa* joignit alors les mains, les paumes appliquées l'une contre l'autre, les doigts étendus, puis, courbant la tête il sollicita la bénédiction du jeune homme. Et Mipam, agissant comme en rêve, la lui donna.

Dolma avait les larmes aux yeux.

— Mipam, Mipam, — dit-elle. — Tu ne seras jamais un marchand, tu deviendras un lama, un *naldjorpa* plus grand que Kouchog Yéchés Kunzang, mais je serai ta *youm* (épouse), n'est-ce pas?

— Oui, Dolma — répondit Mipam, songeur.

En silence, ils arrivèrent à la tombe vénérée de Tsong Khapa. D'autres fidèles en faisaient dévotement le tour, ils se joignirent à eux. Une émotion dont il ne comprenait pas la cause enveloppait Mipam, s'insinuait en lui, le détachait de toutes ses préoccupations, dissolvait les plans qu'il avait conçus, un *autre* prenait possession de son esprit et de son corps.

Près du tombeau de l'illustre fondateur des Gelougspas s'ouvrait une porte étroite; un rideau noir pendu à l'intérieur, à quelque distance d'elle, dérobait aux regards, un sanctuaire enténébré auquel elle donnait accès. Les deux amis se dirigèrent de ce côté et Mipam, franchissant le seuil, disparut dans le trou d'ombre. Dolma qui le suivait à quelques pas en arrière se disposait à entrer à son tour, lorsqu'un bras émergeant d'un *zen* s'avança, lui barrant l'entrée, tandis que la voix d'un invisible gardien prononçait rudement :

— Les femmes n'entrent pas ici.

Dolma recula. La défense n'avait rien d'étonnant. Certains *Lha khangs* consacrés à Jigsdjé sont interdits aux femmes, elle le savait. Mipam ne la voyant pas venir allait sortir immédiatement. Mais Mipam s'attardait dans la contemplation du couple effroyable, debout, enlacé, couronné de crânes, écrasant sous ses pieds multiples, des êtres humains et des animaux.

Il avait vu plus d'une de ces représentations symboliques. N'en connaissant pas le sens, elles n'avaient jamais retenu son attention et, en ce moment encore, il ne cherchait pas la signification des formes fantastiques du « Père » et de la « Mère » qui se dressaient menaçantes devant lui. Plongé dans une sorte de transe, il pénétrait dans un autre monde où sa faculté de penser ne pouvait pas le suivre et, seule, vivait en lui la sensation confuse de se trouver au bord d'un précipice obscur, sur le point de s'y précipiter.

Le sacristain, enroulé dans sa toge, circulait comme une larve informe dans l'obscurité que la lueur de la lampe brûlant devant le « Grand Terrible », semblait accroître plutôt que dissiper. L'immobilité prolongée de Mipam lui parut un signe de profonde piété, il s'avança, lui tendant une petite lampe allumée. Son intervention rompit en partie le charme qui liait le jeune homme. Il prit la lampe, l'éleva comme il l'avait fait devant la statue de Tchénrézigs, mais il ne formula pas de vœux.

Il plaça ensuite la lampe sur l'autel, déposa un peu d'argent à côté d'elle et sortit presque chancelant.

Dolma l'attendait au dehors. Ses robes de brocart chatoyaient au soleil, ses bijoux rutilaient sur sa poitrine; apparition lumineuse, elle était bien la même fée mignonne qu'il avait entrevue pour la première fois à travers les flammes du foyer. Mipam éprouva une sorte de choc, son cœur se mit à battre violemment et s'élança vers elle, la chère aimée, sa femme bientôt. Oui, bientôt. Il conjurerait le mauvais sort que semblait annoncer l'étrange torpeur qui l'avait saisi. Son rêve se réaliserait. Il ferait fortune en Chine, il reviendrait monté sur un beau cheval. La caravane, les nombreuses balles de marchandises, akou Ténzing souriant, lui appa-

raissaient en une rapide série d'images qui se superposaient sur les choses environnantes et les effaçaient. Oh! la belle noce que serait la leur...

— Quoi! Dolma, tu pleures...

— Pourquoi m'as-tu laissée toute seule? Le *keugnier* (sacristain) ne m'a pas permis d'entrer. Qu'as-tu fait là, si longtemps?

— Si longtemps?... Je ne suis pas resté longtemps, le sacristain m'a donné une lampe. Je l'ai offerte. C'était le *lha khang* de Dordji Jigsdjé.

— Oui, je le sais, puisque les femmes n'y entrent pas. Ah! Mipam, tu vas partir loin, si loin, reviendras-tu jamais? Je suis si triste, Mipam...

Un sentiment de pénible appréhension assombrissait de nouveau l'esprit du fugitif.

— C'est moi, Dolma, qui ai des raisons d'être triste. Te voilà devenue une grande jeune fille, l'unique enfant d'un homme très riche, d'un grand marchand. Beaucoup de fils de marchands ou même de jeunes nobles vont penser à toi, envoyer des messagers parler à ton père. Et moi, Dolma, si la chance ne m'était pas favorable en Chine, si je ne faisais pas fortune, si ton père ne voulait pas de moi pour gendre...

— Il te voudra, Mipam, — s'écria Dolma. Et certaine de son pouvoir sur son père, elle ajouta sérieusement : — Je lui dirai que je t'aime.

Le garçon hochait la tête pensivement.

— Mipam, — reprit Dolma, — n'aie aucune inquiétude à mon sujet. Je t'ai dit que je serai ta femme, je t'attendrai. Si tu ne dois pas être mon mari, je me couperai les cheveux et j'entrerai dans un couvent. Je le jure...

Elle hésita. Un serment doit s'appuyer sur quelque témoin vénérable. Qui choisirait-elle? — Elle tourna la tête vers le monastère; il lui parut hostile. Tchénrézigs avait répondu par un prodige aux vœux faits par son fils, mais il ne l'avait pas regardée, elle, et elle s'était vue repoussée de la demeure de Jigsdjé, où Mipam s'attardait...

Elle se replia sur elle-même, sur la foi ancestrale aux dieux des Böns que le Bouddhisme n'a pu détruire en terre tibétaine.

— Si je ne t'épouse pas, je me couperai les cheveux, je

deviendrai *ané* (religieuse) — répéta-t-elle encore une fois. — *Po lha! Mo lha!*

Dolma avait juré par les dieux protecteurs de ses ancêtres paternels et par ceux de ses ancêtres maternels. C'étaient eux, les anciens petits défenseurs de sa race qu'elle appelait inconsciemment pour sauvegarder son humble bonheur de femme laïque contre l'ennemi imprécis qu'elle pressentait en l'énorme monastère, triomphalement assis sur la montagne ensoleillée, symbole d'un idéal qui l'excluait.

Tinglé s'approchait des deux jeunes gens.

— Tsowo (neveu), — dit-il à Mipam, lui donnant en souriant le titre fictif sous lequel il allait voyager avec lui. — Il est temps de nous en aller.

D'un signe de tête, il montrait le soleil indiquant le milieu de la journée.

Il fallait partir. La servante repliait la tente et l'on apercevait le domestique de Ténzing ramenant les chevaux qu'il avait fait paître.

— Nos bêtes sont dans une ferme au bas de la montagne, — dit Mipam à Dolma, — Tinglé et moi nous descendrons à pied.

— Et moi aussi, — répondit Dolma.

Elle glissa sa main dans celle de son ami et ils descendirent lentement le chemin, en silence. Tout ce qu'ils auraient pu se dire avait été dit, mais à mesure qu'ils approchaient de la vallée, leurs mains se serraient plus fortement.

Tinglé, courant en avant, alla reprendre les chevaux restés à la ferme et les amena rapidement sur la route. Le moment de la séparation était venu. Mipam serra Dolma dans ses bras, la regarda intensément comme pour graver, à jamais, son image dans son esprit, puis il l'aida à se mettre en selle.

— Bon voyage, bonne santé et bonne chance, Mipam, — murmura la jeune fille en pleurant. — Ne m'oublie pas.

— A bientôt, Dolma. Bientôt, tu comprends; je reviendrai bientôt.

Et tout contre l'oreille de son amie, à voix basse, le garçon ajouta avec un accent passionné que Dolma n'avait jamais entendu :

— Je ne pourrais pas vivre sans toi.

Le domestique de Ténzing prit les devants. Les chevaux de sa jeune maîtresse et de la servante suivirent d'eux-mêmes.

— *Kalé péb*[1], *kalé péb*, Kouchog, — dirent poliment les deux serviteurs de Ténzing, s'adressant à Mipam.

— *Kalé péb*, — fit écho Dolma.

Tous trois se mirent à trotter vers le sud. Du milieu du chemin, Mipam les regardait s'éloigner. La robe de brocart de Dolma, luisant au soleil, et ses longues manches rouges la rendirent visible sur la route poussiéreuse, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'un minuscule point de couleur s'insérant peu à peu entre le ciel bleu et la terre jaune. Immobile, Mipam continuait à regarder ce que ses yeux ne pouvaient plus voir.

— Kouchog! — dit doucement Tinglé, invitant le jeune homme à partir.

— *Pa cha sa nés*[2]*!* ce *gyalpo!...* — proféra Mipam accentuant avec rage l'horrible juron.

Il sauta violemment en selle, donna un coup de talon dans le ventre de sa bête et partit au grand trot vers le nord.

Les deux hommes s'arrêtèrent pendant huit jours à Tchérkou. Tinglé y avait des connaissances parmi les marchands. A la suite d'entretiens qu'il eut avec ceux-ci, on décida que Mipam et lui voyageraient avec une caravane allant à Dangar.

Mipam accueillit cette nouvelle sans enthousiasme, mais ne fit pourtant aucune objection pour ne pas contrarier Tinglé dont la physionomie témoignait une vive satisfaction. La raison de celle-ci apparut au jeune homme le jour du départ. Son habile compagnon avait profité de son séjour à Tchérkou pour faire des affaires. Il emmenait, dans la caravane, trois yaks (bœufs à longs poils) chargés de marchandises.

Il n'y avait guère moyen de rêver en compagnie de trafiquants que l'eau-de-vie rendait, chaque soir, tapageurs. Mipam, replié sur lui-même, essayait de prévoir l'avenir, d'esquisser des plans. Le commerce devait être sa voie. Toutes autres carrières lui étaient maintenant fermées. Pourtant,

1. Adieu poli usuel que l'on adresse à ceux qui s'en vont. Il signifie « allez doucement ».

2. « Qui a mangé la chair de son père », le plus vilain des jurons tibétains.

vendre, acheter, gagner de l'argent, était-ce là une vie digne d'être vécue, méritait-elle l'effort qu'elle nécessite? Du fond de lui-même la réponse montait négative. Mais il y avait Dolma... Dolma qui ne pouvait être obtenue qu'avec beaucoup d'argent, de marchandises, de beaux chevaux. Donc il devait devenir un marchand.

Quelques jours avant de passer près du beau lac Tossou, il demanda à Tinglé si les deux *tsongpöns* qui conduisaient la caravane habitaient Dangar. Ce dernier lui répondit que ceux-ci étaient des gens du pays de Kham, mais qu'ils avaient un comptoir à Dangkar.

— Tous ces yaks leur appartiennent, sans doute, — demanda encore le jeune homme, — et ils t'ont loué ceux qui transportent tes marchandises?

— Ils ont acheté leurs yaks et, moi, j'ai acheté les trois miens, — répondit Tinglé.

— Que vas-tu en faire? — Les emploieras-tu pour transporter d'autres marchandises quand tu retourneras à Jigatzé?

— Je retournerai avec un ami de Kouchog Ténzing qui voyage très rapidement avec des mules. Les yaks marchent trop lentement pour suivre sa caravane.

— Tu n'as que trois bêtes, ce n'est pas beaucoup. Les marchands, nos compagnons, te les achèteront probablement, si tu le veux, mais je crains, mon pauvre Tinglé, qu'ils ne te les paient pas cher. Ils profiteront de ce que tu es forcé de t'en défaire.

Tinglé ne répondit rien et la conversation s'arrêta là.

Le surlendemain, tout à fait incidemment, Mipam fut amené à reparler des yaks à l'un des domestiques des marchands.

— Nous ne ramènerons pas de yaks et nous aurons très peu de marchandises à notre retour, — dit l'homme. — Les *tsongpöns* voyageront par la route de Nagtchoukha conduisant un troupeau de belles mules de Siling qu'ils vendront à Lhassa.

— Est-ce qu'ils trouveront à se défaire de leurs yaks sans perte?

— Probablement. La plupart seront achetés par des bouchers qui en donneront un prix satisfaisant.

— Quoi! ces bêtes vont être tuées à la fin de leur voyage!

— Presque toutes. S'il lui arrive de perdre un peu en les vendant, la perte que fera mon patron sera toujours inférieure au prix qu'il aurait payé pour le louage de bêtes de Tchérkou à Dangar. Le transport de ses marchandises lui aura, ainsi, coûté très peu. S'il y a beaucoup de demandes pour la viande, il pourra revendre les yaks au prix d'achat et, dans ce cas, le transport ne lui aura rien coûté du tout.

L'homme entama un autre sujet de conversation, mais, Mipam, l'esprit ailleurs, ne lui répondant plus, il le laissa.

La révélation inattendue du sort réservé au troupeau qui cheminait devant lui, laissait le jeune homme atterré. Tout ce qui l'entourait avait disparu à ses regards. Il ne discernait plus que la foule grouillante des bêtes pesantes à l'épaisse toison noire, peinant sous le poids de leurs fardeaux : une sorte de fleuve sombre coulant, silencieux et lent, à travers l'herbe verdoyante des *tchang thangs*[1] solitaires, sous le grand ciel lumineux, sereinement indifférent. Il voyait l'arrivée des pauvres yaks fatigués, ayant soif de repos, de la béatitude que leurs pareils goûtent en ruminant, couchés dans les alpages. Il voyait le salaire que l'ingratitude humaine leur réservait : le couteau s'enfonçant dans leur flanc cherchant à percer le cœur, le sang jaillissant parmi la fourrure noire, ou bien l'étouffement horrible, la bouche et le nez serrés par une lanière[2].

Épouvante! Épouvante! Et ces hommes qui accompagnaient, en chantant et en sifflant, la procession lamentable des inconscients condamnés, ne comprenaient pas, ne comprendraient sans doute jamais, l'odieux de leur action.

— Tinglé! — appela soudainement Mipam.

Le serviteur de Tseundu qui chevauchait à quelque distance en avant arrêta son cheval, jeta un regard en arrière, puis tourna bride et rejoignit le jeune homme. La voix de ce dernier avait eu un accent singulier, l'appel banal semblait un cri de détresse.

1. Les immenses solitudes herbeuses du Tibet septentrional.

2. Les animaux tués par les Tibétains pour la boucherie sont le plus souvent étouffés par ce procédé. Les Tibétains le jugent « plus compatissant ». D'autre part, ils trouvent préférable que le sang demeure dans la viande. Cependant, dans les régions frontières, l'animal est souvent tué avec un long couteau ou un sabre qui lui perce le cœur.

— Qu'y a-t-il? Êtes-vous malade? — s'informa Tinglé, inquiet, en voyant Mipam d'une pâleur anormale, les yeux décelant la terreur et la main tremblant sur la bride de son cheval.

— Que vas-tu faire de tes yaks? — lui demanda Mipam sans répondre à ses questions.

— Moi, Kouchog... mes yaks?...

Mipam l'interrompit

— Tu vas les vendre à un boucher pour être tués comme les autres. Je sais, maintenant, réponds.

— Mais... je... si je ne trouve pas d'acheteur qui veuille m'en donner un bon prix, il faudra... Cela se fait généralement.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit l'autre jour?

— Je ne voulais pas vous faire de la peine; vous avez des idées... Certainement de bonnes idées, très méritoires. Vous êtes du clergé, moi, je ne suis qu'un laïque... Mais je vous assure, Kouchog, que j'aurais parfaitement arrangé toutes choses; vous ne vous seriez aperçu de rien. Oh! je ne suis pas si bête, je sais comment il convient d'agir avec les religieux... Quel est l'imbécile qui vous a raconté cela. C'est un homme de rien, il ne connaît pas l'étiquette.

— Tais-toi! Combien veux-tu de tes yaks, je te les achète.

— Acheter mes yaks, pourquoi? Ce n'est pas raisonnable.

— J'ai de l'argent, je te les paierai d'avance, dès ce soir, si tu veux.

— Pourquoi dépenser votre argent, vous en aurez besoin. Que ferez-vous de yaks?

— Combien? — demanda durement Mipam.

— Ah! si c'est ainsi. Je les ai payés trente *sangs*[1] chacun.

— Cela signifie que tu veux les vendre plus cher. Il te faut un profit, le boucher t'en donnerait davantage.

— Oh! vous êtes un saint lama, je le comprends maintenant. Pardonnez-moi si je ne vous ai pas témoigné assez de respect. Mais moi je suis un laïque, simplement un *mi nag*[2].

— Cinq *sangs* de plus par yak ne te paraîtront peut-être

1. *Sang* une once d'argent. La valeur que les étrangers appellent, en Chine, un *tael*.

2. « Homme noir », « homme obscur », c'est-à-dire non éclairé des choses religieuses.

pas un bénéfice suffisant. Veux-tu davantage? Mais songe que ce que je te donnerai diminuera la somme que je puis employer à sauver d'autres bêtes.

— Vous voulez en acheter d'autres! — exclama Tinglé. — Kouchog, ce n'est pas raisonnable, vous ne pouvez pas les acheter toutes.

— Malheureusement non, — répondit gravement le jeune homme, — mais il faut faire autant de bien qu'on le peut.

Tinglé commençait à éprouver une sorte de honte.

— Je ne demande rien de plus que les trente *sangs* que j'ai payés, — dit-il. — Puissé-je, par les mérites de cette bonne action, vendre avantageusement les marchandises que j'ai apportées.

— Bien, — dit Mipam, et il dirigea son cheval dans une autre direction souhaitant demeurer seul.

Le troupeau continuait sa marche lente vers la mort.

Le soir de ce même jour, tandis que Tinglé achevait de décharger ses bêtes, deux yaks, déjà libérés de leurs fardeaux, s'en vinrent flâner près de celles-ci, regardant Mipam qui déployait sa petite tente. Dans le regard endormi des gros animaux poilus, le jeune homme crut discerner une lueur de conscience, un secret appel émanant des profondeurs de leur âme obscure.

— Tinglé, — appela-t-il, — attache un morceau de corde à l'une des cornes de chacun de ses yaks, informe-toi de leur propriétaire et achète-les pour moi.

Le serviteur de Tseundu n'osa rien répliquer. Il trouvait folle la conduite de son jeune compagnon, mais, au Tibet, toute action inspirée par la compassion éveille, même chez les plus grossiers des paysans ou des marchands, un instinctif sentiment d'admiration respectueuse. Tchénrézigs aux mille bras secourables, symbole de la pitié infinie, n'a pas été choisi en vain pour le Suprême Seigneur et Protecteur du haut Pays des Neiges.

A l'intérieur de sa petite tente, Mipam se jeta sur le sol herbeux et sanglota de désespoir en pensant à sa pauvreté. Mais ce n'était pas d'être trop pauvre pour obtenir Dolma qu'il se désolait, c'était de manquer d'argent pour sauver de la douleur les misérables bêtes qui paissaient autour de lui.

VII

Mipam continua sa route en proie à une tristesse dont l'objet dépassait le malheureux destin des yaks qu'il avait sous les yeux. Des visions affligeantes le hantaient. Le souvenir des voix tragiques que, petit pèlerin innocent, il avait entendues, une nuit dans la hutte de l'ermite, au sein de la forêt, s'était réveillé dans sa mémoire. Il se rappelait le léopard qu'il avait protégé et sa fuite de la maison paternelle en quête du pays où tous sont amis. L'aboutissement de cette merveilleuse enfance, c'était ce grand jeune homme, un futur marchand, s'acheminant vers un centre de trafic à la suite d'hommes rapaces. Il s'apitoyait, alors, sur lui-même, sur sa déchéance spirituelle, et il lui venait de sourdes colères en constatant la place dominante que les préoccupations matérielles tenaient dans son esprit, en se surprenant à être tourmenté par une inquiétude croissante au sujet de son avenir immédiat en Chine.

Sans nul doute, en lui remettant une forte somme d'argent, Tseundu comptait qu'il saurait s'en servir adroitement pour assurer sa subsistance et jeter les fondations de son établissement. Et voici qu'il arriverait à Dangar ne possédant que quelques *trankas*, le restant de son « trésor » de petit garçon qu'il avait emporté, noué dans sa ceinture, en fuyant de son pays.

Il se mit à rire ironiquement, à rire de désespoir, mais il ne regrettait pas sa folie charitable. Sa détresse augmentait, au contraire, son amour pour les bêtes qu'il avait sauvées. Il se sentait le désir de les étreindre dans ses bras et aurait trouvé une joie amère à mourir de faim et de misère, abandonné dans les *tchang thangs*, entouré par ses gros yaks paissant heureux et placides, indifférents à sa souffrance, incapables de comprendre son sacrifice.

Il ne reculait pas devant cette fin, il lui venait de l'orgueil de s'en savoir capable, mais était-elle indispensable? — A dix-sept ans l'on a plus d'une ressource, en dehors de l'argent. Il avait à conquérir Dolma, il lui avait promis son amour et une belle maison pour abriter leur bonheur, il les lui devait,

Et, ici, Mipam d'ordinaire si habile à voir clair en lui.

discernait mal qu'il venait de penser à la conquête de sa jeune amie comme à un devoir qui lui incombait, plutôt que comme à un besoin de son cœur et de sa chair.

Le garçon serra les poings, releva la tête :

— Cela va! — prononça-t-il tout haut. C'était l'acceptation des conditions d'une lutte. Par quels moyens la conduirait-il, il n'en savait encore rien, mais il se sentait capable de vaincre.

Un peu avant d'arriver à Dangar, la caravane passa près d'un monastère. A sa vue, un désir subit surgit en Mipam. La paisible apparence des maisonnettes monastiques l'attirait impérieusement et il éprouvait une irrésistible tentation de s'arrêter auprès d'elles. Passer la soirée dans une auberge pleine de marchands bruyants qui fêteraient leur arrivée en buvant force eau-de-vie, lui parut soudainement odieux, trop épouvantable pour qu'il pût le supporter. Il mit son cheval au trot pour rejoindre Tinglé.

— Écoute, — lui dit-il. — Tu vas continuer à suivre la caravane. Je vais m'arrêter ici, laisse-moi la tente et ce qui te reste de provisions. Je me reposerai près du monastère. Si, après-demain, je ne t'ai pas rejoint, reviens jusqu'ici me dire si le fils de *tsongpön* Tseundu, qui devait se rendre à Dangar par la route de Nagtchoukha, y est déjà arrivé.

— Êtes-vous malade? — s'enquit Tinglé. — Dans ce cas, vous seriez mieux à l'auberge que seul, la nuit, dans la campagne.

— Je ne suis pas malade, je suis seulement un peu fatigué et je ne veux pas de bruit autour de moi.

Mipam était parfaitement décidé à coucher dans sa petite tente, mais il craignait pour son cheval; près des villes, les maraudeurs pullulent, l'animal courait le risque d'être volé. S'il s'adressait au monastère, on lui permettrait probablement d'attacher le cheval dans une écurie. Ce lui serait un prétexte pour entrer dans la *gompa*; il en mourait d'envie.

Derrière un monticule, Mipam changea sa robe poussiéreuse contre un des beaux habits ecclésiastiques qu'on lui avait fait à Jigatzé, puis s'avança vers le monastère.

La chance le favorisa. Près du mur d'enceinte, il rencontra deux *trapas*-étudiants qui le conduisirent à leur maître. Mipam, élégamment vêtu et éloquent, ami des riches *tsong-*

pöns Ténzing et Tseundu, bien connus à Dangar, fut amicalement accueilli et, non seulement, une place fut donnée à son cheval dans l'écurie du professeur, mais le jeune homme fut invité à souper avec lui et à passer la nuit au monastère.

Après un bon repas, Mipam fut conduit dans une petite cour sur laquelle deux logements prenaient jour, se faisant vis-à-vis. Dans l'un de ceux-ci, ses bagages avaient été déposés sur un *kang*[1]. Une petite lampe, brûlant sur une console, éclairait la pièce.

— *Kalé jou dén jag*[2], — dit aimablement le *trapa* qui l'avait accompagné, et il se retira.

Mipam disposa ses couvertures sur le *kang* et se coucha, mais les pensées qu'il agitait dans son esprit l'empêchèrent de s'endormir. En cédant à son désir d'entrer dans le monastère, il s'était placé dans une situation embarrassante. Le lendemain, il lui faudrait, selon l'usage, témoigner sa gratitude à son hôte par un léger présent et payer aussi la paille et le grain mangés par son cheval. Or les quelques *trankas* qui lui restaient ne pouvaient suffire à couvrir cette dépense. Comment sortirait-il de ce mauvais pas? Il se le demandait en vain.

Sa lampe s'éteignit et il demeura, les yeux ouverts, dans l'obscurité. Alors, après quelques instants, il discerna plusieurs déchirures dans le papier tendu sur la baie, fermant un des côtés du *kang* sur lequel il était couché. Il ne les avait point aperçues tandis que sa chambre demeurait intérieurement éclairée; maintenant, la faible lumière d'une nuit claire pénétrait à travers chacune des petites ouvertures, l'une d'elles encadrait une étoile et plus bas, dans une autre, dansait une lueur jaune et vacillante qui semblait provenir d'une lampe éloignée.

Il n'était donc point seul dans cette partie des bâtiments, ainsi qu'il l'avait cru. De l'autre côté de la cour étroite, quelqu'un habitait. Ce voisinage dont il n'avait point eu

1. De même que leurs voisins, les Chinois du Nord, les Tibétains de la frontière du Kansou construisent, dans les chambres, des estrades en maçonnerie qui leur servent de lits. Ces estrades constituent le dessus d'une sorte de four dans lequel on entretient continuellement du feu pendant l'hiver. L'estrade ainsi chauffée sert donc, en même temps, de poêle et de lit. Elle est dénommée *kang*.

2. « Asseyez-vous doucement. » Formule de politesse.

conscience, lui fut tout à la fois un réconfort et une gêne. Il éprouvait de la contrariété d'avoir agité dans son esprit les difficultés matérielles de sa situation, comme il aurait pu en ressentir s'il les avait exprimées tout haut, à portée d'oreilles indiscrètes, et, d'autre part, la petite lueur lui était amicale. Ses éclats intermittents ressemblaient à des appels sympathiques. « Viens! Viens! », disait-elle, hypnotisant lentement le jeune homme, l'attirant avec une force douce, persistante et irrésistible.

« Je manque d'air », pensa confusément Mipam. Il se leva, passa sa robe et sortit. Adossé au chambranle de la porte, il respira, longuement, l'air frais de la nuit. Pourquoi son voisin excitait-il tant sa curiosité, se demandait-il, tout étonné.

En face de lui, le jeu de lumière continuait ses appels magnétiques, faisant courir des ondes sur le papier fermant les baies d'un petit bâtiment identique à celui où il logeait.

Mipam céda à l'attraction. De près, il découvrirait sans doute, pensait-il, quelque minime déchirure lui permettant de jeter un coup d'œil à l'intérieur de la chambre. Sans bruit, il traversa la cour s'approchant de celle des fenêtres qui lui paraissait la moins éclairée. Arrivé tout près d'elle, il s'arrêta, examinant l'impénétrable rideau de papier, décidé à le percer du bout de l'ongle pour contempler l'ensorcelante lumière qui semblait attirer son cœur hors de sa poitrine. Alors une voix calme, douce et autoritaire prononça un mot :

— Entre!

Mipam ne sursauta pas, ne s'étonna pas. Il se trouvait dans un état de conscience particulier, un peu semblable à celui que l'on a en rêve, alors qu'on accepte, sans en éprouver de surprise, les faits les plus fantastiques. D'ailleurs, il s'attendait vaguement à « quelque chose ». Ce « quelque chose » venait de se produire : « Entre », lui était-il dit. Il entra.

La chambre dans laquelle il se trouva était vaste et, évidemment, bâtie entre deux cours, car, en face de la porte par laquelle il était entré, existait une autre sortie et, de chaque côté d'elle, une baie s'ouvrait au bout de chaque *kang*. Seulement, au lieu d'être soigneusement closes avec du papier intact, comme celui qui avait défié la curiosité du jeune

homme, les baies et la porte qui lui faisaient face avaient une apparence délabrée. Le papier qui y était collé pendait déchiré en maints endroits, laissant apercevoir de grands espaces de ciel et des masses sombres qui semblaient être des bâtiments.

Sur l'un des *kangs*, près d'une de ces fenêtres misérables, un vieux moine était assis, enroulé dans un *zen* en loques. Derrière lui, accroché à la muraille, pendait un grand *tanka* (tableau sans cadre) représentant Djampéyang[1] et au pied du *kang* était un brasero en terre, cassé à sa partie supérieure. La pièce faiblement éclairée dans la partie où se tenait le vieillard, ne contenait aucun meuble.

Puisqu'on lui avait dit « entre », Mipam s'attendait, naturellement, à rencontrer quelqu'un dans la chambre, mais il s'attendait, surtout, à y voir, immédiatement, la lampe dont la lumière avait, en premier lieu, attiré son attention, puis s'était si singulièrement imposée à elle, la lampe à cause de laquelle il se trouvait là. Mais aucune lampe n'était visible, et, pourtant, il y avait de la clarté.

Passablement interdit, le jeune homme salua et tenta de formuler quelques excuses, bien qu'il ne sût pas trop de quoi il avait à s'excuser, mais dès les premières paroles embarrassées qu'il articula, tout en faisant un pas en avant pour se rapprocher du vieux moine, celui-ci l'interrompit.

— Assieds-toi!

Il repoussait son visiteur nocturne, lui commandant par un geste de demeurer près de la porte par laquelle il était venu.

Mipam s'assit.

Le vieillard le considérait en silence et, ne sachant que dire, Mipam demeurait muet.

— Pourquoi ton esprit s'agite-t-il comme l'eau du Tso Nyönpo[2] un jour de tempête, — dit enfin le moine. — Les vagues[3] qu'il soulevait dans l'air me venaient heurter jusqu'ici. Qu'importe que, demain, tu doives avouer au *gegén* (professeur)

1. Le mystique Seigneur de la Science et de l'Éloquence, patron des Lettrés.

2. Le grand lac indiqué, sur les cartes, par son nom mongol : Koukou Nor = « Lac Bleu ». Le nom tibétain signifie la même chose.

3. Un Occidental dirait les « ondes » ou les « vibrations », c'est ce qu'exprime le terme tibétain *rba rlabs*.

que tu n'as rien à lui offrir pour prix de son hospitalité. Il n'en souffrira pas. Il est riche. C'est toi qui souffriras en te sentant humilié par cet aveu. Pourquoi as-tu changé de robe avant d'entrer au monastère, désirant paraître un homme important et as-tu éprouvé du plaisir en constatant que tu y réussissais? L'instant du plaisir est passé, celui qui lui succède t'est pénible. Quel autre que toi-même a troublé la sérénité de ton esprit en y faisant surgir de la joie et du chagrin.

» D'où viens-tu?

Mipam ouvrait la bouche pour répondre qu'il arrivait de Jigatzé, mais une main ridée sortant à demi du *zen* en loques de son interlocuteur, d'un geste calmement impérieux, lui enjoignit le silence. Le singulier vieillard le fixa pendant un long moment, puis son regard sembla se tourner vers quelque objet situé en lui-même. Comme les bouddhas, peints sur les murs des temples, il « regardait en dedans ».

Mipam osait à peine respirer.

— Ah! tu as sauvé cinq yaks de la mort, c'est ce qui t'a démuni d'argent et tu as pleuré parce que tu ne pouvais pas en sauver un plus grand nombre. Tchénrézigs aussi s'est désespéré de son impuissance à libérer tous les êtres de la douleur.

Le nom de Tchénrézigs parut avoir, sur le voyant, l'effet d'une pierre qu'un voyageur n'a pas aperçue sur sa route et contre laquelle il se heurte : son attention s'en trouve ranimée et il remarque aussitôt ce qui entoure l'obstacle.

— Tchénrézigs, — murmura-t-il. — Quelqu'un t'a appelé « fils de Tchénrézigs ». Je vois dans la forêt, tu es tout petit. Et... Quelle cicatrice as-tu près de l'épaule?... Un léopard ami; il te regardait... Va, mon fils, va dormir. Tout est vain, sauf la bonté.

Très impressionné et quelque peu effrayé par la clairvoyance du vieillard, Mipam se prosterna trois fois comme on le fait devant les grands lamas et sortit sans oser prononcer un seul mot.

La cour, qu'il dut retraverser, lui sembla plus sombre que lorsqu'il était sorti de sa chambre, peu de temps auparavant. Il se retourna vers le logis du voyant : la lampe qui l'avait mystérieusement attiré ne brillait plus.

La fatigue l'emportant sur les préoccupations diverses auxquelles il était en proie et sur les émotions qu'il venait d'éprouver, Mipam finit par s'endormir, mais son sommeil ne fut pas de longue durée; il se réveilla à l'aube. Immédiatement, la question de son départ se présenta à lui, mais elle ne lui causait plus la même angoisse. Comme s'il l'avait trouvée tout en dormant, la solution de la difficulté lui apparut. Il devait attendre, au monastère, que Tinglé vînt l'y chercher. Tinglé aurait de l'argent, il lui prêterait la somme dont il avait besoin pour quitter son hôte honorablement. Les beaux vêtements monastiques que Tseundu lui avait fait confectionner à Jigatzé étaient un gage suffisant, il les donnerait à Tinglé qui les vendrait. Sur le produit de cette vente, Tinglé se rembourserait et il lui verserait le reliquat. Rien de plus simple.

La combinaison était parfaite, mais son début dépendait du *gegén* plutôt que de lui. Sous quel prétexte resterait-il jusqu'au lendemain chez lui? — Il y rêvait lorsque la porte s'ouvrit et le *trapa* qui, la veille, l'avait conduit à sa chambre, entra avec un jeune novice portant un grand pot de thé, un sac de *tsampa* et un brasero plein de cendres rouges pour tenir la théière au chaud.

— Vous êtes sans doute fatigué, Kouchog, — dit le *trapa*, paraissant un peu étonné de trouver Mipam couché. — Vous avez fait un long voyage.

Mipam se sentit illuminé, le moyen de demeurer au monastère lui était apparu.

— J'ai eu la fièvre cette nuit, — répondit-il, — et la tête me tourne. En cours de route, nous avons campé dans des endroits marécageux, à cause des bêtes qui y trouvaient de bonne herbe, je crois que cela m'a été mauvais. Merci pour le thé. Je n'ai pas besoin de *tsampa*, j'en ai dans mon sac et, aussi, de la viande séchée. Je serai mieux bientôt et je pourrai partir.

— Rien ne presse, Kouchog. Restez couché et tenez-vous au chaud.

« Comment mon stratagème va-t-il opérer, se demandait Mipam. Il va falloir que je me dise, tout à l'heure, plus malade, afin de ne pas partir comme je l'ai annoncé. » Il n'eut pas,

toutefois, le temps de s'inquiéter beaucoup à ce sujet. Le *trapa* qui lui avait apporté du thé revenait.

— Kouchog, mon maître, m'envoie vous dire que vous ne devez pas partir aujourd'hui si vous avez de la fièvre; il faut vous reposer et bien manger.

— Oh! mille fois merci, — s'écria Mipam, — le *gegén* est trop bon. Demain, je serai tout à fait bien. Un des serviteurs du *tsongpön* Tseundu m'a accompagné pendant mon voyage; il viendra me chercher et ne trouvant pas ma tente dressée, il s'informera certainement de moi à la *gompa*. Remerciez bien le *gegén* de ma part.

Vers le milieu de la journée, le *trapa* vint lui demander s'il se sentait mieux et s'il voulait venir dîner avec le professeur. Mipam déclara qu'il se trouvait beaucoup mieux et qu'il aurait grand plaisir à accepter l'aimable invitation du *gegén*. Sortant de sa chambre, il donna un coup d'œil à la maisonnette située de l'autre côté de la cour. Elle était entièrement close et paraissait inhabitée.

— Qui donc vit là? — demanda-t-il au *trapa*.

— Personne, — répondit ce dernier. — Les deux chambres donnant dans cette cour servent à loger des visiteurs qui viennent voir le lama, son intendant ou le *gegén*.

— Personne, — répéta Mipam troublé. — Avait-il donc rêvé l'extraordinaire entrevue de la nuit précédente?

Après le repas, un moine vêtu d'un beau costume monastique entra chez le *gegén*. Mipam fut informé que le visiteur était le *niérpa* (intendant) du lama *tulkou*, maître de l'habitation et qu'il se nommait Paldjor. Le *niérpa* avait appris la présence d'un ami du *tsongpön* Ténzing chez le professeur et, comme il connaissait Ténzing, il était curieux de voir son jeune ami.

Mipam répéta ce qu'il avait dit la veille à son hôte : que son frère aîné vivait chez Ténzing, que ce dernier était un vieil ami de son père et que, quant à lui, il avait l'intention de trafiquer en Chine. Puis, la conversation roula sur le commerce. Mipam n'y connaissait rien et, précisément à cause de son ignorance des méthodes traditionnelles des marchands, il en exposa d'autres de son invention qui étonnèrent ses hôtes. Sans bien le comprendre, ses auditeurs l'admirèrent et recon-

nurent en lui l'étoffe d'un négociant génial promis à tous les succès.

— Voulez-vous bien venir passer un instant chez moi, Kouchog? — lui demanda le *niérpa* lorsqu'il se leva pour retourner dans son appartement.

— Avec plaisir, — répondit Mipam.

— J'ai, — lui dit le *niérpa*, lorsqu'ils furent assis dans sa confortable chambre, — une certaine quantité de marchandises qui ont été offertes à mon lama et à quelques dignitaires du monastère qui me les ont confiées pour les vendre. Je songeais à les remettre à un marchand de Siling[1], mais ce que vous venez de nous expliquer m'inspire beaucoup de confiance. Vous obtiendrez probablement un meilleur prix des marchandises. Voulez-vous les voir?

— Je le veux bien, — consentit Mipam d'un ton marquant la prudente réserve d'un négociant sérieux.

Les deux hommes employèrent le reste de l'après-midi à composer la cargaison que Mipam devait emporter. Ils discutèrent les prix et, finalement, il fut convenu que le surlendemain, le jeune homme amènerait ses yaks et prendrait livraison des ballots.

Tout étant convenu, Paldjor invita son nouveau mandataire à manger avec lui pour sceller leur accord et, le repas fini, Mipam se retira, triomphant, dans sa chambre. Il n'était plus le pauvre de la veille, il avait en main les premiers éléments d'une fortune qu'il se sentait capable d'édifier.

— Dolma, — murmura-t-il, — si tu me voyais, tu serais fière de moi.

Mais Dolma était loin et, tout près de lui, un mystère s'imposait à la pensée de Mipam.

Cette chambre, en face de la sienne, où il était entré la nuit précédente, dans laquelle un vieux moine lui avait rappelé des incidents de sa vie que nul dans cette *gompa* ne connaissait. Cette chambre était inhabitée, lui avait-on dit. Alors, il avait donc rêvé : rêvé l'appel singulier de la lampe, la traversée de la cour avec le désir de voir dans la chambre où la lumière brillait et puis cet appel soudain... tout cela,

1 Nom tibétain de Sining, une ville importante de la province chinoise de Kansou. Sining est proche de Dangar.

il l'avait rêvé... C'était singulier, mais possible, certains rêves laissent une impression aussi vive que celle produite par des faits réels. Pourtant...

Par les déchirures du papier de ses fenêtres, il s'obstinait à regarder le petit bâtiment, qui lui faisait face. Il attendait que ses fenêtres s'éclairassent, mais elles demeuraient obscures.

Alors, il sortit, traversa la cour, s'arrêta au même endroit que la veille, espérant s'entendre commander d'entrer : le silence continuait. Il se hasarda à pousser la porte, elle s'ouvrit. L'obscurité régnait à l'intérieur, à peine mitigée par la faible clarté venant de la cour. En face de lui, les deux baies et la porte au papier déchiré donnant au dehors, de l'autre côté du bâtiment, auraient dû laisser passer une clarté semblable mais il ne voyait devant lui que la ligne obscure d'un mur. Il avança droit devant lui vers la sortie qu'il avait vue la nuit précédente et se heurta au mur. Celui-ci n'était pas une illusion due à l'obscurité, mais un mur réel s'étendant d'un bout à l'autre de la chambre et dans lequel il n'existait aucune ouverture.

Cependant, il se rappelait, dans tous leurs détails, son entrevue avec le vieux moine et l'endroit où elle avait eu lieu. Alors... alors il s'agissait vraiment d'un rêve.

Le lendemain, vers le milieu de la matinée, un *trapa* amena Tinglé à la chambre de Mipam.

— On vient de me dire que vous avez eu la fièvre, Kouchog, combien j'en suis triste, — dit immédiatement le serviteur de Tseundu.

Mipam sourit :

— Je vais très bien, Tinglé, ne t'inquiète pas.

— Tinglé, nous allons boire du thé, le *niérpa* nous en offrira, et puis je partirai tout de suite avec toi pour Dangar. Je dois y louer une grande chambre et, demain, nous reviendrons ici avec mes yaks, prendre mes marchandises. Je suis devenu un *tsongpa*, Tinglé.

Tinglé croyait plutôt que la fièvre faisait divaguer son compagnon de voyage.

— *Lags, lags so,* — fit-il, du ton conciliant avec lequel on parle aux malades.

Mipam comprit sa pensée et se mit à rire.

— Je me porte très bien, je t'assure, — dit-il. — Viens voir le *niérpa* et les marchandises qu'il me confie. Mais auparavant, il faut que tu me prêtes de l'argent. Je dois offrir quelques présents au *gegén* qui m'a hébergé et aux *trapas* qui m'ont rendu service et ont pris soin de mon cheval. Je n'ai presque plus rien. Je te donnerai, en gage, le costume monastique qu'*akou* Tseundu m'a fait faire. Tu le vendras et tu te rembourseras sur ce que tu en obtiendras.

— Je vous prêterai l'argent dont vous avez besoin, Kouchog, je n'ai pas besoin de gage, vous me rembourserez quand vous le voudrez, — répondit Tinglé, tout confus en comprenant que, depuis leur transaction au sujet des yaks, Mipam le tenait pour intéressé et méfiant.

Il tira quelques lingots d'argent d'un sac qu'il portait en bandoulière, sous sa robe, et les remit au jeune homme.

Le même soir, Mipam s'installait dans une hôtellerie de Dangar fréquentée par les marchands. Il éprouvait du plaisir à s'y voir seul et libre. Il avait cessé d'être un petit garçon dépendant d'autrui, dorénavant il conduirait sa vie à son gré.

VIII

En compagnie du *niérpa* Paldjor, Mipam venait de faire charger sur ses yaks les marchandises que celui-ci lui avait confiées. Son petit convoi s'en allait, conduit par Tinglé.

— Avant de partir, vous allez boire du thé chez moi, lui dit son associé et, dorénavant, quand vous viendrez ici, vous serez mon hôte.

Mipam remercia, puis, par association, d'idées, il songea à la chambre où il avait couché et fait un rêve si bizarre.

— C'est par là que j'ai logé, n'est-ce pas? — demanda-t-il en indiquant, derrière lui, le fond de la cour.

— Oui, exactement derrière le mur auquel s'appuie ce petit bâtiment.

Le jeune homme avait machinalement suivi du regard le geste fait par Paldjor.

Sur le seuil du logement délabré auquel il avait ainsi fait face, un vieillard drapé dans un *zen* loqueteux se tenait debout.

Instantanément, Mipam le reconnut : c'était le voyant qui lui avait parlé pendant la nuit. Il n'avait donc pas rêvé.

— Qui est ce *trapa*? — demanda-t-il rapidement au *niérpa*.

— Un pauvre fou que notre lama nourrit par charité. Il ne parle que très rarement et pour dire des choses dénuées de sens. Il ne sort presque pas de sa chambre et n'y allume jamais de lumière. C'est une de ses manies. Il dit qu'il peut éclairer toutes choses avec son esprit... Oh! mais voyez, il est déjà rentré chez lui .

— Puis-je aller lui parler?

— Pourquoi? — En quoi peut-il vous intéresser?

— Est-ce que vous ne voulez pas me le permettre?

— Allez le voir, si vous y tenez, *Kouchog*. Je vous avertis seulement que s'il vous répond, il ne fera que déraisonner.

Mipam poussa la porte branlante du logis misérable au seuil duquel il venait d'apercevoir le vieux *trapa* et entra. Il se retrouvait dans le cadre qu'il avait vu en « rêve ». Aux fenêtres, le papier pendait en loques et, à travers ses déchirures, on distinguait la toiture de l'écurie correspondant aux lignes sombres des bâtiments, entrevus dans la nuit. Un *tanka*[1] représentant Jampéyang, le patron des Lettrés, était accroché à la muraille et le brasero, cassé à sa partie supérieure, se trouvait au pied du *kang*. Sur celui-ci, assis, enveloppé dans sa toge en guenilles, le vieillard le regardait en silence. Le tableau reproduisait identiquement sa vision, sauf en deux détails. La chambre qu'il voyait maintenant était plus petite que celle qu'il avait contemplée trois nuits auparavant, et, du côté opposé à l'entrée, elle se terminait par un mur. Il retrouvait là les mêmes particularités que lors de ses investigations nocturnes de l'avant-veille, qui l'avaient amené à mettre sur le compte d'un rêve son entrevue avec le vieux *trapa*. Que signifiait cette fantasmagorie?

— Pourquoi te laisses-tu troubler par des choses sans importance? — dit lentement le vieillard.

— Kouchog, — répondit Mipam, — je vous reconnais, c'est vous qui m'avez appelé pendant la première nuit que j'ai passée dans cette *garba*. Je reconnais aussi votre chambre,

1. Peinture sur étoffe souple, que l'on peut rouler, comme les kakémonos japonais.

mais... mais je n'y étais pas entré de ce côté et, pourtant, je vous ai vu, j'ai vu votre chambre tout comme je vous vois et comme je la vois; il y avait deux portes se faisant face. L'on pouvait passer, de la cour où j'étais, dans celle d'où je viens maintenant, et pourtant il y a un mur entre les deux... un mur solide et pas de passage. Kouchog, expliquez-moi cela, je vous en supplie, je ne puis rien y comprendre, j'en deviendrais fou.

— Fou, c'est moi qui suis fou. Le *niérpa* te l'a dit. Que veux-tu d'un fou?

— Kouchog, je sais que vous n'êtes pas fou. Vous êtes un *doubthob*. Expliquez-moi....

— Expliquer quoi? Celui qui est capable de comprendre n'a pas besoin d'explication et, quelles que soient les explications qu'on lui donne, celui qui n'est pas apte à comprendre ne comprendra pas. Tu as déjà oublié qu'un jour tu as enfoncé ton bras dans un roc plus solide que ce mur et tu en as retiré de la *tsampa*. De la *tsampa* dans un rocher! ah! ah! ah! voilà qui est bien impossible. Il n'y a qu'un fou qui puisse imaginer chose semblable. Tu es aussi fou que moi d'avoir cru que tu tenais de la *tsampa* dans ta main. Mais tu l'as mangée et elle t'a nourri. Cela suffit.

— Comment savez-vous tout cela, Kouchog? L'autre nuit vous m'avez rappelé des choses que j'ai faites étant tout enfant...

— Les êtres portent leur passé inscrit sur eux et en eux, il ne faut que savoir le lire.

— Comment cela est-il marqué sur eux, par quels signes? Et comment peut-on voir en eux?

— Comment peut-on voir à travers un mur, mon fils?

Mipam sursauta :

— Voir à travers un mur, dites-vous!... Est-ce cela?... Je vous ai vu *à travers* ce mur quand je me trouvais dans l'autre chambre... Mais c'est impossible. On ne peut pas voir à travers un mur.

— Tout ce que nous voyons, nous le voyons *à travers* quelque chose. Cela peut être à travers du brouillard ou à travers les divagations de notre esprit. Pourquoi pas à travers un mur, si nous n'avons pas l'idée préconçue de l'existence

d'une barrière impénétrable? Mais ce que tu ne vois pas, mon fils, c'est *toi-même* et cela, seul, importe.

— Kouchog, puisque vous pouvez lire, sur moi, les faits de ma vie passée, vous savez aussi ce que j'entreprends. Dites-moi, réussirai-je?

— L'avenir! Tu veux connaître l'avenir; tu crois qu'il est inscrit sur toi comme y est inscrit le passé. Dans ce passé se trouve vraiment le germe de l'avenir; le *rgyu* (cause principale) est là, mais non pas les multiples *rkyen* (causes secondaires) qui modèleront le germe, le fortifieront ou l'affaibliront, feront un arbre puissant de la graine menue, ou bien détruiront la jeune pousse alors qu'elle perce la terre, montant vers la lumière. L'avenir existe, mais seulement dans les causes qui peuvent l'engendrer, comme l'arbre existe dans la graine et les combinaisons possibles de ces causes sont en nombre infini.

» Sais-tu quelle figure a l'avenir lorsqu'on le regarde? Il ressemble à la danse des poussières dans l'air; le long des routes, par les jours de sécheresse. Elles sont là au repos sur la route, elles existent, prêtes à répondre à l'incitation qui les mettra en mouvement. Le vent passe et les voilà qui se soulèvent, voyagent et dansent, se rapprochant, se heurtant, formant des groupes, des dessins imprécis qui se défont avant qu'on ait eu le temps de reconnaître à quoi ils ressemblaient. Ce sont des ébauches avortées de ce qui aurait pu être et qui ne sera pas parce que quelque choc imprévu a dispersé l'assemblage qui s'organisait.

» Les images de l'avenir que l'on peut contempler, ne sont que probabilités et jamais certitudes. »

Les idées exprimées par le vieillard étaient trop compliquées pour l'entendement de Mipam. Il revint timidement à sa question.

— Kouchog... mon commerce?

— Ton commerce... il paraît devoir prospérer. Tu es capable de le bien mener... Il prospérera... Es-tu satisfait, maintenant?

— Oui certes, Kouchog; mais une autre question encore... Soyez-moi bienveillant, Kouchog. Veuillez bien me dire...

Il s'arrêta, embarrassé.

— La fille à qui tu penses, n'est-ce pas? C'est d'elle qu'il

s'agit. Il y a longtemps, longtemps que vos chemins se rencontrent pour votre bonheur ou pour votre malheur. Bien des fois, au cours de vos vies passées, vous avez fait route ensemble. Vous vous êtes séparés, puis de nouveaux réunis. Et la voilà revenue sur ta voie. Mais les compagnons de voyage n'avancent pas toujours du même pas. L'un ralentit sa marche, s'engage dans un sentier de traverse, s'attarde en quelque hôtellerie s'ouvrant sur le bord du chemin ou, fatigué, s'assoit au pied d'un arbre, tandis que l'autre se hâte et le dépasse...

» Va, va, jeune marchand. Un mur est devant toi, dont les pierres sont des idées, un brouillard t'environne formé d'imaginations. Ah! ah! ah!... Je suis fou, mon garçon. Fou comme les *tsongpas* qui croient voir à travers les murs; fou comme les *niérpas* obtus qui déclarent insensé ce qu'ils ne peuvent comprendre. Ah! ah! ah!... »

Mipam se sentait mal à l'aise, le rire singulier du vieillard l'inquiétait. Il se prosterna pour prendre congé et sortit de la chambre. Dès qu'il eut quitté la cour, se rendant chez son associé, toutes ses pensées se concentrèrent de nouveau sur son commerce et sur Dolma. Le « mur » qui le masquait à lui-même se refaisait plus épais.

***

Quatre années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Mipam en Chine, ses affaires avaient prospéré de façon extraordinaire. Il était devenu, sinon très riche, du moins très aisé. Assis dans la jolie maison qu'il avait achetée à Dangar, il pensait à Dolma. L'esprit tendu vers un but unique : gagner de l'argent, constamment occupé par des transactions commerciales, il avait vu les années se succéder rapidement, mais à Dolma qui ne pouvait que l'attendre passivement, combien elles avaient dû paraître longues. Mais il allait se hâter. La fortune qu'il avait amassée était suffisante pour lui permettre de présenter sa demande à Ténzing. Dès que le printemps aurait fait fondre les neiges et que l'herbe commencerait à croître le long des pistes menant à Lhassa, il se mettrait en route pour aller chercher son amie chère et

l'amener, devenue sa femme, dans le confortable logis qu'il avait préparé pour elle.

On n'était alors qu'au début de l'hiver, Mipam passa les mois suivants très occupé comme d'ordinaire et arrangeant ses affaires en vue d'une absence prolongée. Puis le Nouvel An vint, Mipam régala des amis chez lui et alla festoyer chez eux. Les réjouissances durent pendant tout le premier mois de l'année chez les Tibétains aisés; Mipam en prenait sa bonne part lorsqu'un jour, à la fin d'un banquet, la nouvelle la plus inattendue qu'il eût pu imaginer anéantit sa quiétude.

Il dînait chez le *garpön*[1] et, parmi les nombreux invités de celui-ci, se trouvaient trois pèlerins, pieux bourgeois de Lhassa, qui avaient accompli un pèlerinage aux lieux saints existant en terre chinoise.

Les voyageurs venaient d'apprendre, par un autre convive, que Mipam était en relations amicales avec le *tsongpön* Ténzing et que ce dernier était un vieil ami de son père.

— Je suis aussi un ami de Ténzing — dit l'un deux à Mipam. — Ainsi, vous êtes le frère cadet de Dogyal qui va épouser Dolma. Nous irons certainement à sa noce. Ne viendrez-vous pas à Lhassa, vers ce moment? Savez-vous exactement quand le mariage aura lieu? Akou Ténzing m'a dit, avant mon départ, que la date en serait fixée à un jour favorable du troisième ou du quatrième mois, il a consulté un savant astrologue à ce sujet. Celui-ci n'avait pas encore terminé ses calculs quand j'ai quitté Lhassa.

Mipam vit les choses tournoyer autour de lui, il sentit la maison s'effrondrer sous ses pieds et l'entraîner, avec elle, dans une chute vertigineuse. La voix de son interlocuteur et celles des autres convives devinrent, soudain, pour lui, le rugissement d'un torrent qui le roulait dans sa course, le projetant hors de ce monde. Des deux mains, il s'agrippa aux coussins sur lesquels il était assis et le peu de lucidité qui surnageait dans le désarroi de son esprit, l'incitant à un effort, il put répondre :

— Je ne sais rien quant à la date. Il y a longtemps que je n'ai eu de nouvelles de mon frère.

Déjà passablement gorgé de bière et d'eau-de-vie, l'inter-

1. Agent commercial tibétain dans les villes frontières.

locuteur de Mipam ne remarqua que vaguement le trouble du jeune *tsongpön* et, ne sachant pas que ce dernier n'avait point bu d'alcool, il l'attribua à un commencement d'ivresse. Tous les convives du *garpön* étaient déjà plus ou moins ivres, ce qui constitue un compliment à l'hôte de la part des invités et prouve la libéralité avec laquelle ils ont été traités. Ce fait permit à Mipam de quitter la pièce sans attirer beaucoup d'attention.

Il rentra hâtivement chez lui ayant déjà arrêté son plan. Le lendemain, le surlendemain au plus tard, il partirait pour Lhassa. Le premier mois de l'année était à peine entamé, le mariage ne devait avoir lieu que dans le cours du troisième mois au plus tôt. S'il faisait diligence, il lui restait le temps d'intervenir, mais il devait se hâter. Qui sait à quelles résolutions extrêmes Dolma, sans nouvelles de lui, pouvait se résoudre. Il la voyait, par la pensée, ayant, comme elle en avait fait le serment, coupé ses longs cheveux, et revêtu la robe des religieuses. Combien il se reprochait de n'avoir pas informé Ténzing de ses intentions. Il avait voulu attendre d'être plus riche, plus riche encore, de pouvoir étonner le grand marchand par les cadeaux qu'il lui offrirait pour obtenir Dolma. Son orgueil et son manque d'audace l'avaient desservi. Jamais il n'avait envisagé que son frère Dogyal, vivant près de Ténzing, devenu son bras droit, pût être choisi par lui pour gendre. Pourtant, il le comprenait maintenant, c'était là un aboutissement logique de l'adoption de Dogyal par Ténzing.

Oh! s'il avait pu comprendre... Il aurait... Il aurait... Qu'aurait-il pu faire?... Il ne le discernait pas, mais il s'accusait de ne pas avoir agi comme il le devait et il s'agitait sur les coussins de sa couche où il s'était jeté, étouffant ses cris de rage dans les longues manches de sa robe. Dolma! Dolma! Elle devait le maudire pour son silence, son inaction, son imbécillité... Dolma! Dolma! Il l'avait laissée seule, comme abandonnée, sa petite, sa chère bien-aimée, Dolma!...

Bien avant le lever du jour, Mipam trottait sur la route conduisant au monastère.

Son entrevue avec Paldjor fut brève, celui-ci accepta tout de suite d'assumer la direction des affaires de son ami pendant son absence et s'entremit pour lui procurer trois *trapas*

qui, avec Kalzang un serviteur de Mipam, accompagneraient le jeune homme à Lhassa.

Puis, après avoir déjeuné avec le *nierpa*, Mipam se rendit chez le vieux voyant.

Il voulait lui demander son aide, le prier d'user de ses pouvoirs supernormaux pour influencer, de loin, le père de Dolma et le contraindre à lui donner sa fille. Mais quand il se trouva en face du vieillard, il n'osa point formuler sa requête : l'atmosphère qui l'entourait dissolvait les désirs de ce genre. Tout bouleversé et plein d'angoisse qu'il fût, après un instant passé auprès du *doubthob*, Mipam sentit pénétrer en lui une vague de calme qui submergeait irrésistiblement ses préoccupations, sa révolte, sa douleur, sa volonté de combattre et jusqu'à l'image de Dolma qui se faisait menue, s'effaçait, allait s'engloutir. Il vit, derrière ses paupières closes, cette marée impalpable atteindre sa petite fée, vêtue comme au jour de leur première rencontre, il la vit atteindre les doubles manches verte et rouge qui flottaient autour de la sombre robe de *pourouc* comme les ailes d'un papillon apeuré; elle montait, atteignait les épaules, allait toucher le cou où pendait le reliquaire d'or... Mipam ne voulait plus voir. Il se leva d'un bond, s'inclina respectueusement les mains jointes devant le vieillard, sollicitant sa bénédiction. Il savait qu'il était inutile de lui rien apprendre. Il avait lu ses pensées, il y avait répondu et Mipam ne voulait pas accepter sa réponse.

Posant ses deux mains sur la tête du jeune homme, le *doubthob* rompit le silence qu'il avait gardé jusque-là :

— La dernière veille de la nuit, — dit-il.

Et ces énigmatiques paroles prononcées, il s'absorba dans une contemplation intérieure et parut ne plus s'apercevoir de la présence de Mipam ni remarquer son départ.

IX

Sous la clarté bleue d'un brillant premier quartier de lune, un groupe de cavaliers trotte à travers le *thang* couvert de neige. Autour d'eux, bornant le vaste plateau, se distinguent

confusément les masses sombres de chaînes de montagnes aux sommets arrondis, un loup hurle quelque part dans la solitude et, d'un lac qu'ils côtoient, les voyageurs entendent, soudain, s'élever des clameurs puissantes, pareilles à celles de *ragdongs*[1] emprisonnés sous sa surface glacée.

Au ciel, le croissant lunaire rougit et s'abaisse vers une cime; le chef des cavaliers inspecte la plaine blanche, cherchant, du regard, un endroit où il puisse camper. La route s'approche graduellement de la montagne, une coupure entre deux éperons massifs semble indiquer qu'elle tourne à cet endroit : l'autre versant, regardant le sud, peut offrir quelque ravin libre de neige. Sans prononcer un mot, le chef met son cheval au galop, ses compagnons le suivent; l'extrémité de la montagne est contournée, l'herbe durcie apparaît, une rivière libre de glace miroite à quelque distance, coulant à travers un autre plateau.

— Halte! Déchargez les bêtes et promenez-les. Ne les laissez pas se refroidir subitement.

Les hommes obéissent en silence. L'un d'eux va puiser de l'eau à la rivière, tire un peu de bouse sèche d'un sac apporté avec les bagages, allume un petit feu. Le combustible est rare, il faut le ménager. — La tente est dressée, le thé bout, les voyageurs mangent de la *tsampa* et de la viande séchée avec le thé beurré. Mules et chevaux reçoivent une ration de pois, puis, tous bien couverts d'un drap doublé de peau de mouton, sont laissés libres de brouter ce qu'ils peuvent de l'herbe gelée. Un des voyageurs, vêtu de sa robe fourrée, s'enroule dans une épaisse couverture et s'étend en plein air, son fusil à côté de lui, surveillant les bêtes et se levant de temps en temps pour ramener, près du camp, celles qui s'en écartent trop. Le chef et trois hommes dorment dans la tente, couchés sur le sol, tout habillés, leurs bottes de feutre aux pieds, la tête cachée sous une couverture étroitement serrée autour d'eux et leur selle pour oreiller.

Mipam est en marche vers Lhassa.

Ce n'est pas la caravane nombreuse et bruyante imaginée par le juvénile Mipam qui s'arrêta devant la porte du *tsong-*

1. Les gigantesques trompettes tibétaines en usage dans les monastères.

pön Ténzing, mais cinq graves cavaliers dont les visages décelaient les fatigues endurées en route.

Tandis que les hommes dessellaient les chevaux et les menaient à l'écurie, Mipam était conduit à l'étage de la maison où Ténzing, immédiatement prévenu de son arrivée, l'attendait.

— Je n'aurais pas imaginé que tu pusses venir de Dangar en cette saison, — dit le marchand surpris, en acceptant le *kadag* que lui offrait le jeune homme, — mais je suis heureux de te voir. Tu as bien changé, tu n'étais qu'un petit garçon quand je t'ai vu pour la dernière fois dans ton pays. Tu as fait beaucoup de chemin depuis lors. D'après ce que l'on m'a rapporté, tu es, là-bas, un commerçant de marque et riche...

— Riche, non, *akou* Ténzing, seulement aisé. La richesse viendra plus tard.

— Elle viendra, mon garçon, sois-en sûr, tu es en bonne voie. *Tcham*[1] est sortie avec Dolma, tu les verras tout à l'heure. Dogyal vient de partir pour Calcutta, il ne reviendra pas avant six semaines ou deux mois. Mais tu seras encore ici à ce moment.

Une servante avait apporté du thé, de la *tsampa*, du beurre, de la viande séchée, des biscuits. Mipam but et mangea un peu, il attendait que l'un de ses serviteurs vînt l'avertir que la toilette des mules et des chevaux qu'il voulait offrir à Ténzing était terminée. Les garçons, aidés par les domestiques de Ténzing, s'étaient hâtés. Les bêtes étrillées, la crinière et la queue nattées et entremêlées de rubans rouges et verts, un long *kadag* pendant à leur cou, avaient été conduites au milieu de la cour. Un des hommes monta à la chambre où Mipam causait avec son hôte et, de la porte, lui fit signe.

— Voulez-vous venir un instant sur le balcon, akou Ténzing? — dit Mipam.

— *Lags so*, — répondit poliment le marchand en se levant.

Alors, le jeune homme tira un *kadag* de son *amphag*[2], le déploya, l'offrit à Ténzing et, désignant les deux mules et les deux chevaux que des domestiques tenaient par la bride.

1. Épouse. Une façon polie, pour un mari, de désigner sa femme.

2. La poche que forme sur la poitrine la large robe des Tibétains serrée à la taille par une ceinture.

— Akou Ténzing, — dit-il. — Je vous offre ces quatre bêtes. C'est un bien médiocre présent, mais témoignez-moi votre bonté en l'acceptant.

— Ces quatre bêtes! Elles sont splendides! Je descends les voir.

En un instant, Ténzing fut dans la cour, examinant les animaux. Sans être exagérément rapace, le *tsongpön* éprouvait grand plaisir chaque fois qu'une circonstance quelconque contribuait à accroître son bien.

Tandis que le marchand faisait monter, à tour de rôle, chevaux et mules par un de ses serviteurs et les regardait trotter dans la vaste cour, sa femme et Dolma rentrèrent.

— *Tcham! Poumo*[1]*!* — cria-t-il les appelant, — Mipam est ici. Venez voir les belles bêtes qu'il me donne!

Le jeune homme salua la femme de son hôte et, tandis que, curieuse et aussi intéressée que son époux, elle s'approchait pour regarder les animaux, il saisit Dolma par le bras et murmura à son oreille :

— Dolma, je suis venu te chercher.

— *Lags so*, Mipam, — répondit la jeune fille.

La réponse manquait du franc élan que Mipam attendait et les yeux de Dolma n'avaient plus la flamme d'audace et de volonté qui les animait autrefois. Voix et regard décelaient une sorte de lassitude, de contrainte.

— Tu m'aimes toujours, Dolma? — demanda Mipam péniblement étonné.

— Oh! oui, Mipam.

Cette fois, un indéniable accent de sincérité imprégnait ses paroles, mais la joie débordante que Mipam espérait en était absente. Il abandonna le bras de son amie et l'examina. La petite fille dont il avait gardé l'image dans son esprit se reconnaissait à peine en cette Dolma grandie, tout à fait femme d'allure. Jolie, Dolma l'était sans conteste, mais il semblait que le temps eût tissé autour d'elle un linceul ténu pareil à ceux dont les mousses pâles enveloppent les arbres dans les forêts himalayennes. Il avait atténué l'éclat hardi de ses yeux, entravé ses mouvements et peut-être enveloppé, aussi son cœur et son esprit, y étouffant la primesautière indépen-

1. Épouse, fille.

dance qui la rendait si différente des autres fillettes de son âge. Dolma, *sa* Dolma semblait enveloppée d'un voile qu'il faudrait déchirer pour arriver jusqu'à elle.

Dolma le considérait aussi et, sans doute, discernait-elle aussi quelque chose de nouveau dans la physionomie de Mipam.

— Mipam, — dit-elle, — tu es devenu un grand marchand comme mon père, mais ton visage est celui d'un *gomchén*[1].

— Je suis devenu un marchand pour toi, Dolma que j'aime par-dessus tout. Pour pouvoir t'épouser. N'était-ce pas chose promise entre nous?

— C'était promis, Mipam.

— Demain, je te demanderai à ton père. Je possède une habitation en Chine, pour t'y recevoir et si elle te déplaît, j'en achèterai une autre.

— Oui, Mipam, — répondit Dolma. Et, cette fois, il semblait que le bonheur rendît sa voix plus ferme.

Rentré dans la maison, Mipam offrit à Dolma et à Tséringma les cadeaux qu'il avait apportés pour elles : à chacune un rouleau de brocart de Chine et une très belle turquoise. Tséringma se montra ravie et, augurant bien du plaisir qu'elle manifestait, le jeune homme espéra qu'elle serait son alliée, et appuierait la demande qu'il allait adresser à son mari.

Le lendemain matin, Mipam après avoir déjeuné avec son hôte, aborda le sujet qui avait motivé son voyage.

— Hier, *akou* Ténzing, vous vous êtes étonné de mon arrivée à Lhassa et je n'ai pas voulu vous dire immédiatement pourquoi je suis venu. Si vous n'êtes pas occupé maintenant, voulez-vous que nous causions?

— Certainement, Mipam. Qu'as-tu à me dire?

— *Akou* Ténzing, je crois que je pourrais être pour vous un gendre qui ne vous causerait pas de déplaisir et dont vous n'auriez pas à avoir honte.

Ténzing ne répondit pas. Il réfléchissait.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu me fisses pareille demande, — dit-il après un moment de silence. — Est-ce pour cela que tu es venu à Lhassa?

— Rien que pour cela.

1. Un ermite contemplatif.

— Dolma doit épouser ton frère à son retour de l'Inde. C'est chose décidée.

Mipam crut préférable de ne pas paraître informé de ce fait.

— Akou Ténzing, ni vous ni Dogyal ne peuvent le savoir et Dolma n'a sans doute pas osé vous le dire. Il y a longtemps, lorsque vous avez été au Dougyul avec votre fille, vous avez, sur le chemin du retour, passé une nuit chez mon oncle le *tsipa*. Vous en souvenez-vous? Vous veniez de chez mes parents et ma mère avait chargé Dolma de m'apporter des *kabzés*.

— Je m'en souviens très bien. Ani, la femme de ton oncle, les avait mis dans son armoire. Tu as été les y chercher, et de quel air hardi tu affirmais tes droits sur eux! Ani en était tout interdite et ton oncle n'osait rien dire. Leur mine abasourdie me donnait envie de rire. Quel gamin! Tu promettais... et tu n'a pas fait mentir ce que tu promettais...

Mipam l'interrompit.

— Eh bien! akou Ténzing, le lendemain de ce jour-là, avan votre départ, j'ai demandé à Dolma de devenir ma femme et elle me l'a promis.

— Ah! ah! de mieux en mieux, ce bambin! Quel âge avais-tu alors?

— Treize ans.

— Et Dolma en avait dix. Ces enfants qui décidaient leur mariage! ah! ah! ah!

— Certainement nous étions jeunes, akou Ténzing, mais cette promesse d'être mari et femme, nous l'avons répétée encore à Gahlden, trois ans plus tard, lorsque je suis parti pour la Chine. Akou Ténzing, que dois-je vous offrir pour être le mari de Dolma? Dogyal a sans doute moins de bien que moi et, avant que vous ayez pensé à en faire votre gendre, Dolma et moi avions décidé notre mariage.

— Dogyal n'a rien que ce que je lui donne, Mipam, il est mon employé et non pas un patron marchand comme toi, mais tu te trompes en croyant que tes projets d'enfant ont précédé les miens. Quand tu as vu Dolma pour la première fois, j'avais déjà convenu avec ton père que, si ton frère montrait des dispositions pour le commerce et se conduisait bien, il épouserait Dolma. Ton aîné est honnête, laborieux, il continuera à travailler sous mes ordres après son mariage. Je ne

suis pas encore assez vieux pour renoncer à diriger moi-même mes affaires. Une position de second plan n'est pas ton fait. Tu es habitué à être ton maître; il n'en faut qu'un dans une maison et, ici, le maître, c'est moi. Et puis, j'ai promis à ton père que j'assurerais ainsi le sort de Dogyal, ce n'est pas le moment, maintenant qu'il est devenu pauvre, de manquer à ma promesse.

— Que dites-vous là, akou Ténzing, mon père est pauvre!

— Oui, Mipam. Je n'ai pas voulu te le faire savoir, jugeant préférable de t'éviter des soucis inutiles. De si loin, tu ne pouvais être d'aucun secours à tes parents. J'y ai pourvu, ils n'ont jamais manqué du nécessaire.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— A cause de toi, mon pauvre Mipam. Le *gyalpo* ne pouvant t'atteindre s'est vengé sur ta famille. Ne te hasarde pas à t'approcher de son territoire, le temps n'a pas calmé sa colère; s'il pouvait s'emparer de toi, il te ferait torturer, n'en doute pas.

— *Akou* Ténzing, je voudrais pourtant aller voir ma mère, ma chère mère, toujours si bonne pour le méchant petit garçon que j'étais. Croyez-vous vraiment, qu'en prenant des chemins détournés, en ne restant qu'un jour auprès d'elle, je ne pourrais pas aller jusqu'à notre village? Je monterais un bon cheval et je ne reviendrais pas par le même chemin. Le *gyalpo* me croit loin...

— Inutile, Mipam, tu ne verras plus ta mère.

— Comment!... s'écria le jeune homme.

— Il y a près d'un an qu'elle est morte.

Mipam ne jeta pas un cri, ne proféra pas un mot; ses yeux se fermèrent, le sang se retira de son visage qui prit une teinte cadavérique. Ténzing crut qu'il s'évanouissait et se précipita vers lui pour le soutenir, mais comme il le touchait, le jeune homme rouvrit les yeux, se leva avec effort, fit un signe de la main à son hôte, comme pour le dissuader de s'occuper de lui et sortit de la chambre.

« Jamais je n'aurais imaginé que ce hardi garçon fut aussi sensible », pensa Ténzing, plus bouleversé par le silence de Mipam qu'il l'aurait été par des pleurs et de bruyantes démonstrations de douleur.

— *Tcham! tcham!* — cria-t-il, appelant sa femme. — Viens ici et fais apporter de la bière.

Le *tsongpön* éprouvait le besoin d'avoir de la compagnie, et il pensait qu'un bol de boisson forte le remettrait de son émotion.

— Cela prouve que son cœur est bon et qu'il aimait sa mère, dit Tséringma lorsque son mari lui eut décrit l'effet produit sur Mipam par la triste nouvelle qu'il lui avait apprise.

— Évidemment, évidemment, — répondit Ténzing... — Devinerais-tu pourquoi il est venu, ici, en plein hiver? — C'est pour me demander de lui donner Dolma en mariage. Il paraît que, lorsque la petite n'avait encore que dix ans, elle lui a promis qu'elle serait sa femme... Dolma t'a-t-elle jamais parlé de cela?

— Jamais.

— Quoi qu'il en soit, — reprit Ténzing, — Dolma doit épouser Dogyal à son retour de l'Inde, c'est chose décidée.

— Vous avez raison, « *tsongpön lags* », — déclara Tséringma — Dogyal doit épouser Dolma. Vous ne trouveriez pas de meilleur gendre, plus soumis, plus respectueux.

— Je l'ai dit à Mipam, il ne faut qu'un maître dans une maison. Il n'y a pas de place, chez moi, pour un esprit indépendant comme le sien.

— Attendez, ne le rebutez pas violemment. Il est riche et généreux. Il vous a donné deux mules splendides et deux chevaux de prix. Pourquoi laisser le bien qu'il amasse être porté dans une autre famille. Pourquoi Dolma n'épouserait-elle pas les deux frères? — C'est la coutume. Dogyal demeurerait à Lhassa, Mipam y viendrait de temps en temps et n'y resterait pas assez longtemps pour vous causer de l'ennui.

— Très juste ce que tu dis, Tséringma; tu es toujours de bon conseil. Oui, voilà la solution. Dogyal l'aîné se marie comme il est convenu; dans l'acte de mariage, nous mentionnons le nom de Mipam, son cadet, comme second mari et tous sont satisfaits. Ma mère était la femme de trois frères, c'est chose courante en U et en Tsang. Dolma sera riche et heureuse et si Mipam, par hasard, devenait fantasque et la quittait, elle conserverait le paisible Dogyal.

Se félicitant d'avoir si bien arrangé les choses, les deux

époux burent ensemble et envisagèrent les préparatifs à faire pour les fêtes qui accompagneraient les noces.

Mipam avait quitté la maison de Ténzing presque sans s'en rendre compte et il errait sans but de par la ville. Une unique pensée occupait son esprit : sa mère était morte, il ne la reverrait plus... jamais, jamais. Elle l'avait préféré à son aîné. Il ne s'en était pas bien rendu compte jusque-là, mais il comprenait, subitement, qu'elle avait attendu de lui quelque chose de plus que la satisfaction qu'un bon fils peut donner à sa mère. « Les dieux ont chanté dans ma chambre au moment de ta naissance et des « signes » sont apparus autour de notre maison », lui avait-elle dit quelquefois. Il était, alors, trop jeune pour prêter attention à ces paroles, mais, à présent il en saisissait le sens.

De son fils, né parmi des prodiges, Tchangpal avait attendu un prodige : elle avait attendu en vain. Il n'était point un *doubthob* opérant des miracles et, parti de bonne heure de la maison paternelle, il n'avait pas même eu l'occasion de se montrer un bon fils. Maintenant qu'il était revenu, capable de comprendre, et capable, peut-être, de créer, par la force de sa tendresse, la merveille attendue, sa mère n'était plus là.

Le sentiment de l'impermanence, de l'irréalité des choses du monde, dont le voyant de Dangar l'avait parfois entretenu, s'imposa avec force à son esprit. Qu'étaient ce décor qui l'entourait, ces maisons, ces gens qu'il croisait dans les rues, le grand temple du Jowo[1] et le massif palais de Potala trônant sur la colline? — Tout cela n'était qu'images dépourvues de solidité, qui s'effaceraient comme s'était effacée celle de la bonne Tchangpal. Oh! la revoir, la serrer dans ses bras!... mais, devant lui, il ne trouvait que le vide. Et peut-être, ainsi, s'étaient-ils rencontrés des milliers de fois au cours de leurs vies successives, naissant et se rejoignant, mourant et se séparant, sans parvenir à vraiment se comprendre, à vraiment s'aimer.

Puis, il pensa à Dolma, à son attitude lointaine, passive et,

1. Le grand temple de Lhassa où l'on vénère une très ancienne statue du Bouddha qui le représente comme un jeune prince, à l'époque où il n'avait pas encore embrassé la vie religieuse.

tout à coup, surgit de nouveau, devant lui, la vision qui l'avait fait fuir de la chambre du vieux voyant, à son départ de Dangar : l'impalpable vague qui s'avançait lentement, irrésistiblement, submergeant tout ce qui l'entourait et atteignant Dolma, toujours passive, presque inerte.

Comme à Dangar, un sursaut de révolte dissipa cette hallucination. Lhassa et les choses du monde auquel Lhassa appartient, reprirent leur apparente réalité.

Il continua à marcher, plus calme maintenant, mais désireux de demeurer seul plutôt que de rentrer chez son hôte et de s'y trouver en butte à des consolations banales. Il arriva ainsi en face de Séra[1]. De nombreux *trapas* y rentraient hâtivement après avoir passé la journée en ville. Pour eux, le monastère n'était qu'une hôtellerie dont ils s'échappaient aussi souvent qu'ils le pouvaient allant à leurs affaires ou à leurs plaisirs, trafiquant, bavardant... Pour mener cette vie, autant valait devenir, franchement, un marchand comme lui. Pourtant, l'immense *gompa* rayonnait d'une sorte de beauté spéciale. Ses multiples maisonnettes blanches, séparées du monde extérieur par le haut mur d'enceinte, auraient pu être autant d'asiles pour des pensées différentes de celles qui tourbillonnaient au dehors, autant de refuges où des esprits vaillants auraient pu créer des forces bonnes et les projeter dans l'espace par toutes les *gyaltséns*[2] d'or qui hérissaient les toits des temples et des palais de la cité monastique. Que signifiaient ces emblèmes de victoire s'ils ne marquaient point la victoire du don par excellence, celui de la lumineuse vérité, la victoire remportée sur les pensées fausses et mauvaises, le triomphe de la Bonté?

Oui, quand il aurait épousé Dolma et qu'elle vivrait avec lui à Dangar, il achèterait une maison de *trapa* à la *gompa* où vivait son ami Taldjor, le *niérpa*, et il y résiderait de temps en temps. Bonne était la solitude et bon le silence. A côté du monde où vivent les marchands et ceux qui leur ressemblent, il en est un autre et, celui-là l'attirait.

1. Un des plus grands monastères du Tibet situé près de Lhassa.

2. *Gyaltsén* signifie « signe de victoire ». Ce sont généralement des ornements dorés et de forme pointue ou cylindrique se rétrécissant vers le sommet que l'on place sur les toits des temples ou ceux des palais des Grands Lamas.

Mipam rentra tard chez Ténzing, un domestique l'attendait, les maîtres s'étaient déjà retirés pour dormir.

— Tcham Kouchog a fait porter un souper dans votre chambre et je vais vous y monter du thé, — dit l'homme.

— Merci, — répondit Mipam.

Lorsqu'il se leva, le lendemain matin, Mipam était résolu à reprendre, avec Ténzing, la conversation si abruptement interrompue par lui, sous le coup de l'émotion qu'il avait éprouvée en apprenant la mort de sa mère. Il devait convaincre le père de Dolma, l'amener à consentir à son mariage. Ténzing pouvait adopter Dogyal si bon lui semblait, de cette manière il ne se priverait pas de ses services et Dogyal ne serait lésé en rien puisqu'il hériterait de son père adoptif. Quant à lui, il ne demandait que Dolma et se sentait capable de gagner une fortune qui éviterait tous regrets à sa femme.

Les choses devaient être faciles à arranger de cette manière, mais il fallait que Dolma l'y aidât, qu'elle montrât la décision et la force de volonté dont elle faisait preuve quand elle était fillette. Il devait la voir seule, lui parler. Elle désirait, autant que lui, leur mariage, il leur suffisait de bien se concerter pour amener Ténzing à y consentir.

Il fut aisé à Mipam d'avoir l'entrevue qu'il souhaitait avec son amie. Il avait décidé d'aller offrir des lampes au Jowo, en mémoire de sa mère; il en informa la femme de Ténzing, lui demandant de permettre à Dolma de l'accompagner au temple puisqu'elle avait connu la défunte. Dans l'idée de Tséringma, Mipam représentait le futur mari, en second, de sa belle-fille, elle lui sourit aimablement, loua sa pieuse initiative, puis, fit fondre une grosse pièce de beurre dans un vase en bronze et ayant enveloppé celui-ci dans un épais morceau de feutre, elle voulut charger une servante de le porter à la suite des jeunes gens.

— Je le porterai moi-même, — dit Mipam.

— Non, je le porterai, — déclara poliment Dolma.

— Faites comme vous voudrez, — dit Tséringma comprenant que tous deux préféraient être seuls.

Les jeunes gens partirent.

— Dolma, te rappelles-tu le jour où nous sommes allés offrir des lampes à Gahlden?

— Je me le rappelle très bien, Mipam.

— J'étais bien triste de te quitter, Dolma.

— Moi aussi, Mipam.

— Tu savais que je reviendrais te chercher?

— Je savais que tu reviendrais.

— Eh bien, je suis revenu, Dolma. Il faut, maintenant, nous marier très promptement et puis nous nous en irons en Chine. Te souviens-tu de notre voyage, à pied, à travers la montagne, quand nous sommes allés à Jigatzé?

— C'était bien beau, Mipam... bien beau!... Jamais je n'ai été aussi heureuse.

— Ce sera encore plus beau maintenant. Nous ne devrons pas nous cacher, nous ne craindrons pas d'être poursuivis et battus; nous aurons des chevaux, des domestiques et beaucoup de provisions. Nous n'en avions pas quand nous nous sommes enfuis et tu as eu faim... T'en souviens-tu?...

— Tu as fait sortir de la *tsampa* d'un rocher et les dieux ont jeté un sac de poudre de viande sur ton chemin... Mipam, est-ce que tu fais encore sortir de la *tsampa* des rochers et les dieux te donnent-ils toujours de quoi manger, quand tu voyages?...

Mipam se sentait gêné. Il attribuait à une cause toute naturelle le second de ces miracles — un voyageur avait perdu un sac; et quant au premier de ceux-ci, il y voyait une manifestation du pouvoir du *doubthob* couché dans la caverne.

— J'ai toujours eu suffisamment de nourriture; des miracles n'ont point été nécessaires, — répondit-il.

La jeune fille resta silencieuse, elle semblait regretter cette absence de merveilleux dans la vie de son ami.

— Je l'ai fait savoir à ta mère, Mipam.

— Qu'est-ce que tu lui as fait savoir?

— La femme d'un des employés de mon père est du Dougyul, elle est allée voir ses parents. Avant son départ, je lui ai raconté comment tu as enfoncé ton bras dans un rocher et que nous avons mangé la *tsampa* qui a coulé du roc après que tu as eu retiré ton bras. Je lui ai raconté, aussi, comment le sac de poudre de viande t'a été donné par les dieux et je lui ai bien recommandé de tout répéter à Tcham Tchangpal. Elle l'a fait. Je le sais, parce que ton père m'a envoyé une lettre avec

des biscuits que ta mère avait cuits pour moi. Dans la lettre, il disait que ta mère était très heureuse, mais pas du tout étonnée, qu'elle savait bien que tu étais un dieu incarné, puisque les dieux avaient chanté dans sa chambre quand tu étais né. La femme et son mari qui se sont arrêtés chez tes parents pour leur porter des cadeaux de mon père, m'ont, aussi, rapporté que ta mère était très joyeuse et que ton père répétait : « Ils ont beau ne pas le reconnaître, Mipam est certainement un *tulkou.* »

Du cœur de Mipam jaillit une action de grâces. Les prodiges que sa mère espérait lui voir accomplir, elle les lui avait entendu attribuer. Ils avaient acquitté la dette de reconnaissance de son fils préféré et ensoleillé les dernières années de la triste vie d'une mère privée de ses enfants. Quelle consolation pour lui!

Les deux jeunes gens accomplirent leurs dévotions devant la statue du Jowo. Mipam remit au sacristain une offrande qui lui valut d'obséquieux saluts, puis, avec Dolma, il monta sur le toit-terrasse de l'édifice et y trouvant la solitude qu'il souhaitait, il entama le sujet de leur mariage.

— J'ai parlé hier soir avec ton père, Dolma. Il n'a pas accueilli ma demande comme je l'espérais. Il veut que tu épouses Dogyal. Tu le sais, sans doute.

— Oui, Mipam.

— Comment ton mariage a-t-il été décidé? Tu aurais dû parler, dire à ton père ce qui avait été convenu entre nous, ne pas le laisser s'engager avec Dogyal.

— Mon père m'a dit que depuis longtemps il avait promis au tien que Dogyal serait mon mari. Cela était décidé quand il a pris ton frère chez lui, avant que nous nous soyons rencontrés.

— Je ne te reproche rien, Dolma, pourtant, si je n'étais pas revenu, tu serais devenue, d'ici peu, la femme de Dogyal au lieu d'être la mienne. Est-ce cela que tu désires?

— Tu n'as pas compris mon père. Tcham Kouchog m'a expliqué, hier soir, qu'il veut que vous soyez tous les deux mes maris.

— Non, — cria Mipam.

— Si, je te l'assure, Tcham Kouchog me l'a bien dit.

— Et tu acceptes cela, Dolma, tu veux être la femme de Dogyal en même temps que la mienne?

— C'est la coutume, Mipam. Grand'mère, la mère de mon père, qui vit maintenant dans un couvent, était la femme de mes trois grands-pères. Je ne pouvais rien dire, Père est le maître.

— Est-ce que tu aimes Dogyal?

— Il est bon, il travaille beaucoup, mais ce n'est qu'un marchand.

— Moi aussi, je suis un marchand.

— Tu es un marchand parce que tu as dû gagner de l'argent pour vivre, et tu voulais aussi en gagner pour moi, mais tu es bien autre chose qu'un marchand. Le *doubthob*, dans la caverne, l'a vu et moi, Mipam, je le sais aussi. J'ai tant pensé à toi, je t'ai tant vu en rêve; quelquefois tu apparaissais tout enveloppé de lumière, comme les bouddhas.

— Mais tu veux tout de même épouser Dogyal.

— Ce n'est pas moi qui le veux, c'est mon père. Et puis, puisque tu seras mon mari, aussi...

— Non! — cria Mipam, interrompant la jeune fille. — C'est Dogyal ou moi, choisis.

— Toi, bien certainement, Mipam.

— C'est bien vrai?

— Pourquoi ne me crois-tu pas?

— Je veux te croire, Dolma. Puisqu'il en est ainsi, il faut que tu parles à ton père. Tu étais brave autrefois; pourquoi as-tu changé? — Tu dois répéter à ton père ce que tu m'as promis. Tu t'en rappelles? — Tu m'as dit que si tu ne pouvais pas être ma femme, tu te couperais les cheveux et deviendrais religieuse. Dis-le-lui. Fais-lui comprendre que ce n'est pas la coutume, en Chine, qu'une femme ait plusieurs maris, que je ne veux pas accepter une pareille chose et que tu ne le veux pas non plus. Il ne faut plus attendre, parle-lui aujourd'hui. Moi aussi, je lui parlerai. A nous deux, nous le convaincrons.

Dolma ne répondit pas, elle pleurait silencieusement.

— Ne pleure donc pas, Dolma, tout s'arrangera, j'en suis sûr.

— Non, Mipam, mon père ne changera pas d'avis.

— Qu'il garde donc Dogyal! Moi, je t'emmènerai.

— Ah! Mipam!

La jeune fille continuait à pleurer doucement.

Le cœur de Mipam se serra. Il ne trouvait point d'aide en elle; elle était devenue incapable d'affirmer sa volonté de lutter.

— Écoute, — reprit-il. — Il faut vouloir, c'est de notre bonheur qu'il s'agit. Je vais m'efforcer de convaincre ton père et toi, de ton côté... — Il s'arrêta.

Il venait de prendre une résolution. Si le marchand s'obstinait à s'opposer à ce que Dolma devienne sa femme à lui seul, il fuirait avec elle en Chine. Devait-il lui faire part de son projet? — Il redoutait qu'elle ne s'en alarmât et que quelque chose dans sa conduite ne donnât l'éveil à sa perspicace belle-mère. Pourtant il voulait s'assurer que, si le départ secret devenait nécessaire, elle y serait prête.

— Tu ne me parais pas bien brave, Dolma, ni bien décidée à défendre notre bonheur, — dit-il avec tristesse. — Ne parle donc pas à ton père; je m'en charge et je compte bien pouvoir le faire changer d'avis. S'il en était autrement, tu devrais le quitter en secret et m'accompagner en Chine. Tu le voudrais bien, n'est-ce pas? — Tu sais que tu as fait serment d'être ma femme, tu ne peux pas te dédire. Promets encore, par le *Jowo*.

— Jowo! — répéta Dolma tremblante.

— Et maintenant, nous allons offrir ensemble une autre lampe pour consacrer cette promesse.

Tous deux redescendirent de la terrasse et se retrouvèrent devant l'autel resplendissant de lumière.

— Offre la lampe toi-même, Dolma, — dit Mipam. — C'est ta promesse que tu consacres. Moi, je n'ai pas besoin de me lier par un serment. Mon cœur te veut et je suis capable de te disputer au Jowo lui-même.

Les conversations que Mipam eut, encore, avec Ténzing ne lui laissèrent aucun espoir d'amener le marchand à ses vues. Dès la première de celles-ci, il était fixé à ce sujet, mais il jugea plus adroit de laisser croire à ce dernier qu'il espérait toujours parvenir à le convaincre et qu'il continuerait à lui présenter des arguments en faveur de ses désirs. Ce stratagème tendait à occuper l'attention de l'obstiné *tsongpon*. De

son côté, celui-ci pensait que Mipam finirait par se ranger à ses vues, qu'il accepterait de partager Dolma avec son frère aîné et, comme gendre en second, deviendrait une profitable acquisition pour lui.

Tout au contraire, Mipam préparait la fuite de son amie. Il avait toute confiance dans Kalzang, son employé, qu'il avait amené avec lui.

Les deux hommes tinrent un long conciliabule dans la campagne, loin des oreilles indiscrètes et considérèrent la situation sous tous les aspects.

Après avoir envisagé plusieurs plans, Mipam s'arrêta au suivant : il feindrait de retourner en Chine, laisserait s'écouler quelques jours, afin que Ténzing puisse le croire déjà loin sur sa route et reviendrait dans les environs de Lhassa attendre Dolma à la date qu'il aurait fixée. Il préparerait aussi une fausse piste en annonçant à Ténzing qu'il se rendait à Tsétang pour y acheter de la *terma*[1] et, de là, gagnerait la route de Tchiamdo, sans repasser par Lhassa.

Restait à savoir comment Dolma quitterait la maison de son père. Ce devrait être dans la soirée, afin que la nuit empêchât des recherches immédiates et permît aux voyageurs de mettre une distance considérable entre eux et Lhassa. Dolma, maintenant, peureuse et dénuée d'énergie, n'oserait pas s'en aller, seule, hors de la ville. Il faudrait que quelqu'un l'accompagnât depuis la porte de sa maison, quelqu'un avec qui elle pût s'éloigner sans attirer l'attention.

Kalsang trancha la difficulté.

— Une femme, — dit-il, — doit aller la prendre. Avec elle, Dolma se rendra à un endroit écarté où je l'attendrai. Elle montera le cheval que j'aurai amené pour elle et nous irons vous rejoindre près de Dépung[2].

— Le plan n'est pas mauvais, — déclara Mipam, — mais où est la femme?

Kalsang en connaissait une qui accepterait certainement de jouer ce rôle moyennant une rétribution suffisante. Il se donne-

1. Une serge de laine. Les habitants de Tsétang et du pays environnant sont spécialisés dans le tissage de cette étoffe.

2. Le plus grand monastère du Tibet situé à quelques kilomètres au sud de Lhassa.

rait comme agissant pour le compte d'un fils de famille noble, amoureux de Dolma. La crainte de ce dernier, capable de lui faire durement payer une indiscrétion, engagerait la femme de s'abstenir de bavarder.

— Tu lui donneras vingt *trankas* et promettras de lui en donner cent autres lorsqu'elle te rejoindra avec Dolma, — conclut Mipam. — Je vais annoncer mon départ à Ténzing; occupe-toi promptement de l'achat des bêtes dont nous avons besoin.

L'entretien était terminé. Mipam rentra chez son hôte.

— Je vais vous quitter, *akou* Ténzing, — lui dit-il, après le repas du soir. — Je compte, puisque je ne suis pas loin de Tsétang, y aller acheter de la *terma*. Je ne puis rien vous dire de plus sur le sujet qui m'a amené chez vous, mais un jour viendra où vous regretterez d'avoir refusé votre fille à un gendre tel que moi.

En parlant, le jeune homme semblait vivement contrarié de son échec, mais sans en demeurer accablé. Son attitude, tout à fait naturelle, était celle d'un homme qui a pris son parti d'un événement désagréable. Ténzing en fut complètement dupe.

— Je n'ai point refusé de t'avoir pour gendre, mon garçon, — répondit-il. — Bien au contraire. Ton frère et toi, vous épouserez Dolma, suivant la coutume de notre pays. Elle est sage. Par elle, les biens ne se dispersent point et la famille devient riche.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, *akou* Ténzing. Peut-être est-ce en Chine que j'ai pris cette répugnance à partager ma femme, mais je ne puis la vaincre.

Ainsi se terminèrent les discussions de Mipam et du *tsong-pön* et le jeune homme parut s'absorber complètement dans des combinaisons commerciales. L'avant-veille de son départ, Kalzang s'arrangea pour retenir longtemps l'attention de Ténzing et de Tséringma en examinant, avec eux, dans le magasin, des selles que son maître voulait acheter. Mipam, de son côté, emmenait Dolma vers l'écurie pour lui montrer les mules et le cheval dont il avait récemment fait l'acquisition,

— Ton père s'obstine, Dolma, — lui dit-il. — J'ai tout fait pour le convaincre, je lui aurais payé le prix qu'il aurait

voulu, mais l'idée de te faire épouser mon frère et de m'adjoindre à lui est ancrée dans son esprit, il n'y renoncera pas. Tu vas partir avec moi, j'ai tout arrangé pour cela. Regarde ce joli cheval noir, il est pour toi; il marche merveilleusement à l'amble, toujours du même pas égal, tu ne te fatigueras pas. Je vais simuler un départ, et, dans huit jours, je serai de retour pour te prendre. J'ai combiné mon plan de façon à ce que ton père ne songe pas à te chercher sur la route que nous suivrons. Retiens bien le jour du départ, ce sera le huit du mois, un jour favorable[1]. Je ne pourrai pas me montrer par ici, puisque ton père me croira déjà loin. Une femme viendra te prendre et te conduira à l'endroit où Kalzang t'attendra avec ton cheval. Je serai près de là, mais il vaut mieux que la femme ne me voie pas. Ta belle-mère a l'habitude d'aller au temple du Jowo et d'en faire le tour en disant son chapelet, le huit et le quinze du mois, et je l'ai entendue dire que, le huit de ce mois-ci, elle y demeurera pendant vingt-quatre heures[2], jeûnant et récitant « mani » avec quelques-unes de ses amies. C'est là, pour nous, une occasion exceptionnelle. Tu dois trouver un prétexte pour ne pas l'accompagner. Fais semblant de te blesser en descendant l'escalier et boite; tu pourras, ainsi, prétendre qu'il t'est impossible de faire le *kora* et les grandes prosternations répétées. A la tombée du soir, tiens-toi à la petite fenêtre qui éclaire la sellerie et donne sur la rue. Une femme viendra, là, et se fera reconnaître en disant : *Jowo kyéno*, tu répondras : *Dolma kyéno*. Puis, t'assurant d'abord qu'il n'y a personne dans la cour, tu sortiras et suivras la femme. Si même l'un de tes domestiques te voyait t'en aller avec une femme, il n'y prêterait pas grande attention, mais il vaut mieux que l'on ne te voie pas. C'est convenu, n'est-ce pas, Dolma, tu as bien compris ce que tu dois faire? Répète-le-moi. — Dolma tremblante, les larmes aux yeux, répéta d'une voix blanche ce que lui avait dit son ami, et Mipam s'attrista encore en constatant son manque d'enthousiasme et de vigueur morale en face de l'aventure qui l'aurait ravie quatre ans auparavant.

1. Les Tibétains distinguent des jours favorables et des jours néfastes.
2. Un exercice de piété courant, au Tibet.
3. *Kora*, faire dévotieusement le tour d'un édifice religieux.

— Dolma, n'es-tu pas heureuse de partir avec moi, d'être toujours avec moi?

— Si Mipam. Ce serait beau d'être toujours avec toi.

Ses paroles étaient empreintes d'un indéniable accent de sincérité. L'on y discernait que, de tout son cœur, la jeune fille aspirait, vraiment, à passer sa vie auprès de Mipam, mais une nuance de regret assourdissait sa déclaration. Il semblait qu'en la faisant, elle portât déjà le deuil d'un rêve cher.

— Dolma, — reprit Mipam, — tu es un peu troublée par l'idée de cette fuite, tu avais songé à un mariage joyeux, avec beaucoup d'invités, de grands banquets, mais qu'importe tout ce bruit. Tu seras heureuse parce que nous nous aimerons. Je ne t'emmène pas vers la pauvreté, rien ne te manquera; la vie est agréable, en Chine. Et puis, n'as-tu pas promis d'être ma femme? Tu l'as promis plusieurs fois, et même devant le Jowo...

— Oui, Mipam.

On entendait les voix de Ténzing et de Kalzang qui sortaient du magasin, ce dernier parlait très haut, pour avertir son maître. Mipam prit fougueusement Dolma dans ses bras :

— Ma femme à moi, à moi seul... Dolma?...

— Oui, Mipam, — répondit la jeune fille, s'efforçant de retenir ses larmes.

Le surlendemain, Mipam quittait Lhassa.

X

Dans le rectangle d'une fenêtre étroite, près de la porte massive fermant la vaste cour, s'encadre une figure pâle aux traits bouleversés. Non loin de là, une femme s'attarde à un étalage, surveillant du regard l'entrée de la maison de Ténzing. Le soleil est couché, au ciel qui s'assombrit, brille un premier quartier de lune. C'est le huit du mois, selon le calendrier tibétain : un jour consacré à la bienfaisance et aux exercices de piété, par la masse des fidèles, à des méditations plus prolongées par l'élite spirituelle. Les pensées de tous sont tournées vers le Bouddha et sa Doctrine, chacun en empruntant ce qu'il est capable d'y discerner et de comprendre. Des pensées mystiques, puériles ou élevées, s'entrecroisent dans la grande cité

lamaïque et planent au-dessus d'elle, l'air en est saturé, des forces occultes sont à l'œuvre... Baignés, à leur insu, dans cette atmosphère spéciale, deux enfants essaient de défendre leur amour.

La femme, pour justifier sa station prolongée devant la boutique, achète une paire de jarretières, paie et s'en va en frôlant les murs. Elle arrive contre la fenêtre où elle est attendue, voit, derrière les barreaux, la face pâlie, les yeux que l'effroi dilate et murmure :

— Jowo kyéno!

— Dolma kyéno! — répond une voix tremblante.

— Dépêchez-vous! Je reste contre la porte.

Elle s'éloigne un peu, puis s'arrête, faisant mine de remplacer les vieilles jarretières de ses bottes par celles qu'elle vient d'acheter. La cour est vide, ainsi que le balcon qui la domine, les fenêtres donnant sur celui-ci sont fermées. On ne pourrait souhaiter des conditions plus favorables. Voici Dolma; elle avance au seuil de la porte, la femme lui tend la main et l'attire vers elle : la jeune fille a fait un pas, elle est au dehors.

— Vite, — dit la femme, — personne ne vous a vue.

Mais Dolma résiste à la pression de la main qui cherche à l'entraîner, elle s'immobilise, le corps secoué d'un tremblement nerveux, ses traits se contractent, une lueur de folie danse au fond de ses pupilles dilatées.

— Ne restez pas là, venez, — répète la femme.

Dolma paraît ne pas entendre, un bourdonnement de sons confus emplit ses oreilles, le sol lui semble osciller sous ses pieds.

— Venez, avancez, votre malaise passera, nous nous arrêterons un peu plus loin pour vous laisser reposer. — La femme tremble, maintenant, elle aussi, mais d'impatience et de crainte, quelqu'un peut venir.

— Je ne puis pas, — balbutie Dolma.

Il faudrait que Mipam soit là, qu'il puisse la soulever, l'emporter dans ses bras. En voulant se tenir à l'écart a-t-il péché par trop de prudence; son plan a-t-il été trop sagement conçu? — Mais un homme n'emporte pas une fille dans ses bras, au cœur de Lhassa, sans attirer l'attention de la foule : « Est-ce une blessée » — une malade? — où l'emmène-t-on? qui est-

elle? » — Quels de questions surgiraient! Non, le geste de Mipam serait impossible, mais la femme va le risquer. Qu'elle puisse la porter jusqu'au coin de cette ruelle qu'elle aperçoit, toute proche, et Dolma, une fois hors de vue, aura le temps de reprendre ses esprits. C'est à cette porte qu'il faut l'arracher. Elle se baisse un peu, et saisit la jeune fille.

— Passez un bras à mon cou, je vais vous porter, — dit-elle.

Mais le mouvement de Dolma n'est pas celui qu'elle attendait; son attouchement a eu l'effet d'un choc provoquant un brusque recul de la jeune fille, celle-ci se retrouve, maintenant, en dedans des murs. Un domestique apparaît dans la cour, venant fermer la grande porte. Voyant la fille de son maître et une femme arrêtée devant elle, une jarretière en main, il se méprend sur les intentions de l'étrangère.

— Inutile d'insister, — lui dit-il en riant. — Sémo Dolma ne porte que des jarretières en soie et son père en vend.

Puis il pousse lentement les lourds battants de bois épais; Dolma s'est reculée et la porte se referme rendant un son grave, impérieux et lugubre.

Loin de la route, caché derrière un monticule, Mipam est assis. Il a planté un piquet près de lui et y a attaché son cheval; maintenant, il attend. La nuit est venue, faiblement illuminée par le croissant de la lune, personne ne passe plus sur le chemin, aucune lumière ne brille aux fenêtres des maisons monastiques de Dépung[1], dont la masse importante se discerne, étalée au pied de la montagne.

Bientôt sa chère aimée sera là, il l'emportera, la gardera près de lui pendant toute sa vie... toute cette vie, et toutes celles qui la suivront. Il la gardera à jamais, en ce monde et en d'autres. Mais est-ce bien la première fois qu'il l'attend ainsi pour l'emmener et en faire sa compagne?... Un sentiment plus ténu qu'un souvenir monte en lui, venant de profondeurs insondables. Un goût de recommencement imprègne l'aventure présente. Dolma, l'a-t-il déjà aimée et déjà disputée à ceux qui voulaient la lui prendre? — Mystère des vies passées qui façonnent celle-ci.

Une cloche tinta, puis le bruit sourd d'un tambour frappé

1. Le plus grand monastère du Tibet.

en cadence se répandit par la plaine : quelque part on célébrait un office nocturne.

Mipam sursauta, reprenant conscience de la réalité présente. Depuis longtemps Dolma aurait dû être là, mais aucun bruit n'annonçait, dans le grand silence, l'approche de cavaliers. Le vide de la plaine s'étendant devant le monastère l'impressionna. Il lui fut une image du vide parmi lequel s'écoulait sa propre vie, malgré le succès de ses entreprises, malgré les amis qu'il s'était fait, malgré l'amour de sa bonne mère, malgré celui de Dolma. Il se rappelait qu'un *gegén*[1] de Lhabrang lui avait, un jour, cité un passage d'un livre que les *gelongs*[2] de l'Inde tiennent en grande vénération.

Je ne suis, nulle part, quelque chose pour quelqu'un
Et, nulle part, n'existe quelqu'un qui puisse être quelque chose pour moi[3].

— Dolma! — cria-t-il; mais son cri fut intérieur et ne rompit point le silence.

Dolma, pourquoi ne venait-elle pas?... Mipam frissonna. Manquait-elle à sa promesse, refusait-elle de partir avec lui?... Mais non, le bruit sourd des sabots de chevaux martelant la terre s'entendait et approchait. Dolma venait. Le jeune homme se leva d'un bond et s'avança vers la route. L'ombre d'un cavalier émergea de l'obscurité, venant dans sa direction. Un instant après, Kalzang mettait pied à terre devant lui. Il était seul.

— Dolma? — questionna fébrilement Mipam.

— Elle n'est pas venue, — répondit Kalzang avec embarras.

— La femme sur qui tu comptais t'a manqué de parole?

— Non pas. Elle a vu la fille du *tsongpön*, elle lui a parlé. Sémo Dolma est même sortie un instant hors de la cour, puis elle n'a pas voulu aller plus loin; elle est rentrée, l'on est venu fermer la porte et la femme a dû partir. Mais elle est prête à recommencer sa tentative, elle m'a supplié de la conduire devant vous afin qu'elle vous explique pourquoi elle a échoué et vous dise aussi comment elle veut s'y prendre pour réussir. Entendez-la.

1. Un moine-professeur.
2. *Gelong*, vertueux mendiant. Au Tibet, un religieux qui a reçu l'ordination majeure.
3. Visuddhi-Magga, chapitre XXI.

— A quoi bon, — répondit Mipam avec lassitude. — Enfin, qu'elle vienne; je veux savoir ce qui s'est passé.

Kalzang s'en alla et revint quelques instants plus tard, amenant la malchanceuse envoyée et le cheval, originairement destiné à Dolma, qu'elle avait monté pour venir jusque-là.

Saluant profondément à plusieurs reprises, dès qu'elle aperçut Mipam, elle tenta tout de suite de justifier son insuccès, mais le jeune homme coupa immédiatement court au flot de paroles qui s'annonçait.

— Rien que le récit strictement exact de ce qui a eu lieu. Et n'essaie pas de mentir, j'ai le moyen de savoir la vérité et de te punir si tu ne me la dis pas.

A l'accent impérieux avec lequel ces mots étaient prononcés, la Tibétaine crut reconnaître un grand seigneur, elle salua derechef et fit un récit fidèle de son entrevue avec Dolma. Puis, comme Mipam gardait le silence, elle s'offrit, timidement cette fois, à faire une nouvelle tentative.

— Vas m'attendre plus loin, avec mon domestique, — lui commanda-t-il.

La femme s'éloigna sans oser répliquer. Il était temps, Mipam ne pouvait plus contenir sa douleur. Il se rassit à la même place où il avait attendu longtemps et y demeura trop anéanti pour avoir la force de prendre une résolution quelconque.

Ainsi, le rêve caressé depuis son enfance, vers lequel, pendant des années, toutes ses pensées avaient convergé, pour la réalisation duquel il avait travaillé avec tant d'assiduité et d'énergie, ce rêve s'écroulait par la faute de Dolma! Ce n'était point qu'elle se fût détournée de lui, qu'un autre amour eût remplacé celui qu'elle avait éprouvé pour lui. Non. De cela, il était certain. Son amie l'aimait comme elle l'avait toujours aimé et elle souffrait, en ce moment même, comme il souffrait lui-même, mais en grandissant elle avait été, peu à peu, ligotée par l'éducation, par les coutumes et les idées de son entourage; elle avait cessé d'être elle-même pour devenir une part de la foule, une brebis cheminant, tête basse, parmi le troupeau. Dolma ne savait plus vouloir, elle ne pouvait plus que pleurer le bonheur vers lequel elle n'osait pas aller.

Pauvre, pauvre Dolma! Plus à plaindre encore que lui. Pauvres, pauvres êtres qui, par millions, tendent les bras vers

l'objet désiré et, lorsqu'il passe à leur portée, se reculent n'osant pas le saisir.

Suivant la tendance habituelle de son esprit, Mipam élargissait le cercle de sa vision. Au delà de sa propre souffrance et de celle de l'amie qu'il perdait, il discernait la multitude des cœurs brisés, victimes de leur propre faiblesse, l'océan des larmes versées par les esclaves, dans les liens qu'ils serrent eux-mêmes autour d'eux.

Faire une nouvelle tentative, revoir Dolma, il savait que ce serait inutile. Quelque chose les séparait qui n'était ni la volonté de Ténzing, ni aucune autre cause extérieure. L'obstacle venait d'ailleurs, il était occulte, ancré dans les profondeurs de leur être. Dolma avait été son compagnon de route, souvent, depuis longtemps, elle s'attardait aujourd'hui sur le chemin, à l'entrée d'un sentier de traverse, mais elle le rejoindrait de nouveau, plus tard, un jour où ils se souviendraient, sans doute, des multiples étapes parcourues ensemble et des multiples haltes qui les avaient momentanément séparés.

ALEXANDRA DAVID-NEEL
et LE LAMA YONGDEN

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LES EFFETS
DE LA DÉVALORISATION DU BELGA

Dans une étude parue le 15 septembre dernier dans la *Revue de Paris*, nous avions attiré l'attention sur le Belga. Celui-ci vient d'être dévalorisé de 28 p. 100, sans se trouver, après cette opération, rattaché d'une façon définitive à l'étalon or.

Cette dévalorisation a des causes lointaines et générales comme des causes rapprochées et particulières.

Les premières ont été judicieusement mises en valeur par M. Roland de Marès, dans son étude de la crise belge parue dans la *Revue de Paris* du 15 avril dernier. Quant aux secondes, nous-mêmes avons essayé de les faire ressortir dans l'étude que nous avons publiée il y a quelques mois.

Ce sont les banques qui ont présidé au prodigieux développement des industries belges, mais leur structure, si différente d'ailleurs de celle des banques françaises, portait en elle-même, dès l'origine, la cause de leur faiblesse actuelle.

S'il est exact que la dévalorisation vient de sauver les banques, ce sauvetage n'a pas été, semble-t-il, opéré au détriment de l'intérêt général, car en venant à leur secours, étant donnés les liens qui les unissent aux sources de production, le Gouvernement a sauvé le pays d'une révolution dont les effets auraient revêtu un caractère de gravité exceptionnelle.

Un persévérant effort de déflation avait été accompli avant d'en arriver à la réduction de la valeur or de la monnaie. L'in-

dice moyen des prix de gros, qui était pour l'année 1933 de 501, passe pour l'année 1934 à 473 et en mars 1935 à 464.

Pour les prix de détail, la moyenne de l'indice s'établit :

Pour l'année	1933	à 705
—	1934	à 666
Pour mars	1935	à 621

En 1934, sur 7 335 compagnies par actions, plus de 3 000 accusaient des pertes à leur bilan.

Quant à l'accroissement de la fiscalité, nous en avons une idée en comparant la valeur des importations et des droits de douane perçus en 1929 et en 1934 :

Importations :	*Droits de douane :*
—	—
En 1929 : 35 000 000 000	1 350 000 000 soit environ 3 p. 100.
En 1934 : 14 000 000 000	1 500 000 000 soit environ 10 p. 100.

Il semble néanmoins étonnant de constater avec quelle rapidité cet effort de déflation a été arrêté pour faire place à une dévalorisation massive de la monnaie.

Depuis le début de l'année 1934 jusqu'au 29 mars 1935 au matin, le total de l'or perdu par la Banque Nationale de Belgique atteint près de 5 milliards de francs. Ce mouvement de fuite devant la monnaie est dû incontestablement à des considérations économiques intrinsèques; mais il est aussi dû partiellement aux attaques d'une spéculation internationale plus ou moins favorisée par l'atmosphère créée dans l'entourage des grandes directions d'affaires en Belgique.

Quant au pourcentage de dévaluation de 28 p. 100 auquel le Gouvernement Belge s'est arrêté, celui-ci lui a été inspiré par la disparité du pouvoir d'achat entre la Belgique et la plus grande partie du reste du monde, principalement du groupe sterling, disparité ressortant aux environs de 25 p. 100.

Examinons maintenant les premiers résultats de cette nouvelle expérience monétaire :

Dans le domaine intérieur, la mesure a été suivie d'un boom retentissant en bourse. Nous avons comparé les prix des principales valeurs cotées entre le 1er mars et le 15 avril. Si nous

exceptons la Banque Nationale de Belgique, qui n'a haussé que de 18 p. 100, nous constatons que toutes les valeurs : électricité, charbonnages, industries lourdes, glaceries, textiles, industries de la construction, banques, sociétés immobilières, ont toutes haussé de 23 à 40 p. 100. Seules certaines valeurs coloniales, telles que l'Union Minière du Haut Katanga, valeur typique de cuivre, ou les Mines d'or de Kilo-Moto, ont eu des pourcentages de hausse légèrement supérieurs, de 45 p. 100.

Il est impossible, à si courte échéance, de tirer le moindre enseignement de ces fluctuations. Nous nous bornons à penser que la hausse des cours a été purement et simplement une péréquation des prix correspondant à la nouvelle base monétaire.

La seule conclusion qu'à notre avis l'on puisse tirer au point de vue boursier de ces hausses, conclusion qui ne permet aucun pronostic pour l'avenir car nous sommes trop près de l'événement, c'est que les cours ayant le plus monté sont ceux des sociétés totalement saines comme ceux des sociétés très largement endettées. Et cela s'explique puisque, pour les premières, elles vont recevoir pour leurs exportations un plus grand nombre de francs belges que par le passé et que, pour les deuxièmes, à cet avantage s'ajoute une diminution de la valeur or du montant de leurs dettes.

Examinons maintenant de quelle manière ces nouvelles mesures monétaires peuvent réagir sur les prix de gros et les prix de détail. Il est évident que là encore nous nous trouvons trop près des événements pour pouvoir arriver à des conclusions précises. L'essentiel, en quelque sorte, du programme gouvernemental est de favoriser la hausse des prix de gros, tout en contrôlant énergiquement les fluctuations des prix de détail. Reste à savoir si l'opération est réalisable.

Le processus peut avoir à l'extérieur comme conséquence l'abaissement des prix or des produits belges. Dans cette hypothèse, ce serait peut-être un pas vers une reprise plus ou moins longue des affaires.

A l'intérieur, on espère que la dévaluation n'exercera qu'une action minime sur les prix de détail et que la puissance d'achat, après réduction du poids d'or du franc, conservera

une valeur sensiblement égale à celle qu'elle avait avant la réforme.

L'adaptation des prix de ventes belges à l'exportation, qui se fait sur la base des prix mondiaux, jointe à la diminution de la valeur or des dettes — les prix de revient n'augmentant pas sensiblement permettront aux producteurs et aux intermédiaires de retrouver une marge de bénéfice à l'heure actuelle disparue.

Il est exact qu'une véritable panique s'est mise à souffler sur le public dès qu'il eut connaissance des mesures gouvernementales. Chacun ne songeait qu'à s'approvisionner avant la majoration des prix.

Il s'en est suivi une hausse brusque et exagérée des prix de détail, provenant, non pas directement de l'opération monétaire elle-même, mais de l'inquiétude momentanée qui poussait la foule à s'approvisionner d'une façon excessive.

Le Gouvernement est intervenu aussitôt avec énergie. Grâce à une collaboration entre le Ministre des Affaires économiques et les représentants des grands magasins, des coopératives, des grandes maisons en denrées diverses, il a été décidé et accepté que la hausse ne serait pas pratiquée tant que les stocks ne seraient pas épuisés et qu'elle ne devrait s'effectuer que très lentement, en fonction de l'augmentation des prix de gros. — Quelle sera la valeur pratique d'un semblable engagement? — On enregistre déjà pour de nombreux articles de consommation courante une hausse presque proportionnelle à la dévaluation de la monnaie.

On pense néanmoins que le relèvement des prix ne saurait être ni uniforme ni parallèle à la hausse des changes. Plus la proportion des matières importées est importante dans un produit déterminé et le rôle du travail national faible, plus le relèvement de son prix devrait être rapide et proportionnel à la hausse des changes. Au contraire, plus est importante dans un produit la part des matières indigènes, moins le relèvement du prix devrait être rapide et moins il devrait se rapprocher du taux maximum.

Nous pouvons esquisser certains calculs pour expliquer sur quoi repose cette opinion :

Quelle sera la hausse sur le pain?

— Le prix du blé, sur le marché d'Anvers, s'établissait avant la dévaluation entre 55 et 70 francs les 100 kilos. 100 kilos de blé représentent de 72 à 75 kilos de farine et 100 kilos de farine représentent 129 kilos de pain. Donc, 100 kilos de blé équivalent sensiblement à 100 kilos de pain. En prenant pour base le prix moyen de 62 fr. 50 pour le quintal de blé rendu Anvers, on trouve qu'il y a 0 fr. 625 de blé dans un pain de 1 kilo; par suite de la dévaluation de 28 p. 100, le prix du pain devrait donc hausser au maximum de 0 fr. 25.

Quelle sera la hausse sur la viande?

Durant les onze premiers mois de 1934, la Belgique a importé 18 millions de kilos pour un montant de 40 347 000 francs, — soit 2 fr. 25 le kilo. — Il en résulte que l'influence de la dévaluation de 28 p. 100 ne devrait se faire sentir que sur ce montant de 2 fr. 25 puisque, par définition, les droits de douane, les frais de transport, manutention, bénéfice, ne doivent subir aucune majoration. Le maximum de hausse que l'on pourrait constater sur la viande, quel que soit le prix de détail, serait sur cette base de l'ordre de 0 fr. 90.

Nous pourrions continuer à argumenter sur des produits divers en invoquant des raisonnements du même ordre.

Mais pour s'en tenir au domaine des réalités, à l'heure où j'écris on ne peut citer comme indice précis qu'une première hausse de 0 fr. 15 sur le prix du pain, suivie d'une nouvelle hausse de 0 fr. 10.

Quel va être l'effet de la dévalorisation du franc belge sur les salaires? — Nous avons une indication sur ce point dans le discours prononcé par le premier ministre à la Chambre des Représentants. M. Van Zeeland a déclaré : « Si l'indice des prix de détail montait et dans la mesure où il s'élèverait, nous nous emploierions à ce que les différentes réductions de salaires imposées lors de la baisse de l'indice soient purement et simplement effacées au moment précis où l'indice atteindrait à nouveau le point auquel les réductions s'étaient effectuées. C'est dans le même esprit que la question des pensions et allocations sociales serait traitée. »

Or, le barème fixant le traitement des fonctionnaires de l'État, et qui est approximativement le même pour les salaires est le suivant :

Index.	*Base du salaire.*
630	87,5 minimum.
648	90
683	95
700	100
718	105
753	110
773	120
808	125

Pour la suite, par 35 points de hausse de l'index, hausse de 5 p. 100 des salaires.

Au 15 mars 1935, l'index s'établissait à 621, nous nous trouvions par conséquent à 9 points au delà du minimum prévu. Au 15 avril, l'index s'établit à 629, nous donnant par conséquent une hausse de 8 points, aucune augmentation de salaire n'en découlant puisque le minimum de 630 n'est pas atteint.

Il est intéressant de souligner ici que si, au cours du premier mois (15 mars-15 avril) de dévalorisation, l'index enregistre une hausse de 8 points, il reste néanmoins 3 points au-dessous de l'index du début de l'année, qui était de 632.

Les avantages *théoriques* d'une dévalorisation monétaire pour un pays exportateur sont en général de deux ordres :

Recevoir une plus grande quantité de monnaie nationale pour un même tonnage de produits exportés;

Pouvoir exporter sur la base des prix mondiaux une quantité plus grande de marchandises, grâce à la prime correspondant au pourcentage de dévalorisation de la monnaie.

Il était à craindre que, si le commerce extérieur belge n'était pas strictement contrôlé, l'augmentation du volume des exportations se heurtât presque immédiatement à des élévations de barrières douanières de la part des pays important des produits belges. Pour éviter cette mesure qui aurait eu un effet psychologique néfaste, à un moment où le Gouvernement du Royaume désire réajuster ses traités de commerce, on a dû abandonner le deuxième avantage en se contentant uniquement du premier.

Nous en avons un exemple dans l'accord qui a été signé au

lendemain de la dévalorisation du franc belge entre le Ministre du Commerce français, M. Marchandeau, et le premier Ministre belge, M. Van Zeeland.

Pour éviter des perturbations dans les échanges commerciaux, on a laissé le soin aux groupements intéressés d'assurer l'application des principes ci-dessous :

En ce qui concerne les produits contingentés à l'importation en France, l'octroi des certificats et licences sera subordonné à un engagement écrit du vendeur de céder ses marchandises à des prix qui ne seront pas inférieurs aux prix-courants tels qu'ils étaient ou auraient dû être pratiqués sur le marché français, s'il n'y avait pas eu dévaluation du franc belge.

Cet accord va, pour les mois qui vont venir, servir de type à ceux que la Belgique va passer avec ses principaux clients. Leur conséquence sera de maintenir la valeur du tonnage des exportations sans qu'il puisse être augmenté. L'avantage momentané de la prime à l'exportation sur le volume se trouve donc annihilé. Il ne restera plus comme avantage aux producteurs belges que de recevoir une plus grande quantité de francs belges pour la même quantité de produits vendus. — Nous nous empressons de dire que là encore il y a un avantage momentané incontestable, mais que l'élévation des droits de douane des pays importateurs de produits belges dépendra uniquement du soin avec lequel les Belges appliqueront les engagements pris par l'accord avec la France ou par les conventions du même ordre avec d'autres pays.

Ceux qui en France sont partisans ou adversaires d'une manipulation monétaire — les derniers ayant toute notre préférence — doivent se garder du reste de chercher dans cette étude des éléments leur permettant de renforcer leur thèse, étant donné que ce qui est vrai pour la Belgique ne l'est certainement pas pour la France et vice versa.

Notre étude néanmoins serait totalement incomplète et les conclusions que l'on pourrait en tirer fausses, si nous nous bornions à constater les événements passés uniquement sur le terrain monétaire.

La dévalorisation du Belga constitue pour nous le premier

indice apparent d'une révolution économique complète, qui peut peut-être un jour gagner le terrain politique si la suite des événements ne la sanctionne pas favorablement.

L'excellente expression de M. le Comte de Fels « l'école dirigeante » peut s'employer ici et permet de comprendre ce que nous voulons exprimer ci-dessus.

La Belgique n'a pas simplement changé la valeur or de sa monnaie. Elle a modifié du tout au tout l'école dirigeante au pouvoir.

Jusqu'à la chute du dernier cabinet Theunis, l'école dirigeante présidant aux destinées du pays était la digne héritière de l'école de Frère Orban; petit à petit et sans s'en apercevoir, son libéralisme a été faussé et, si elle a disparu du pouvoir et subi une éclipse que nous espérons momentanée, celle-ci s'explique par les excès qui ont été commis depuis la guerre dans son application.

A sa place s'installe une école dirigeante nouvelle, débordante de jeunesse et d'enthousiasme et dont les conceptions sont infiniment plus autoritaires que celles de ses prédécesseurs. Elle puise « sa sève » dans la doctrine socialiste, dans la doctrine fasciste et dans la doctrine chrétienne :

Au socialisme elle prend ses idées de contrôle des banques et des assurances, du contrôle de la production avec un monopole déguisé du commerce extérieur et la diminution des heures de travail; au fascisme elle prend la notion corporative, le parlementarisme libéral baissant pavillon devant l'union des corporations, — l'État se dégageant petit à petit d'une partie de ses fonctions au profit des professions organisées; à la doctrine chrétienne elle prend le renforcement du rôle social et politique de la famille.

Si, d'une part, nous examinons avec soin le plan De Man, dit « Plan du Travail », grand cheval de bataille du socialisme belge, et d'autre part l'encyclique papale « Quadragesimo Anno », nous y trouvons de troublantes coïncidences, de curieux points communs : tous les deux condamnent de façon irrémédiable l'hyper-capitalisme qui s'est manifesté dans tous les domaines de l'activité belge.

Il est néanmoins nécessaire de préciser que si le programme de la nouvelle école dirigeante est parti d'une dévaluation

monétaire, si pour soulager les activités nationales elle va limiter la durée des heures de travail, innover une politique de subsides et de crédits à l'industrie, de construction d'habitations à bon marché, de travaux publics et de commandes de l'État, elle a néanmoins également manifesté sa fidélité au principe de l'étalon or, pour autant que celui-ci soit généralisé, et a surtout basé sa foi dans la réussite de son expérience sur son espérance de voir se conclure avec d'autres pays à marché protégé de nouveaux traités de commerce à base préférentielle :

« Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

L'accord Marchandeau-Van Zeeland nous donne une indication sur la politique que la France a actuellement l'intention de suivre vis-à-vis de la Belgique. C'est une politique à courte vue. On peut la résumer ainsi : empêcher dans le présent un afflux excessif d'exportation belge et pour le reste, attendre et voir venir.

Du côté anglais, tacitement, les mêmes restrictions sur le volume des exportations belges ont été admises. Seules les délibérations récentes du cartel de l'acier à Bruxelles permettent de sonder l'état d'esprit britannique vis-à-vis de la Belgique et du Continent.

A la fin de janvier 1935, les Anglais avaient offert un quantum sur le marché anglais de 650 000 tonnes d'acier par an aux industries continentales, contre une demande des Continentaux de 900 000 tonnes. A la réunion tenue à Bruxelles, le 16 avril, les Continentaux ayant accepté l'offre anglaise, les métallurgistes anglais se sont refusés à la confirmer et ont fait une contre-offre de 275 000 tonnes.

Les Anglais en veulent aux Belges de ne pas s'être ralliés à la Livre sterling au moment où cette monnaie a abandonné l'étalon or. A ce moment, s'il en avait été autrement, l'Empire Britannique aurait vraisemblablement accordé à la Belgique un traitement aussi favorable que celui octroyé à certaines nations scandinaves. Ils estiment qu'en maintenant en 1931 le Belga sur la base or, les Belges ont choisi de jouer la carte française et, à l'heure actuelle, faisant peut-être preuve de courte vue pour des problèmes aussi importants, ils ne se

montrent pas très disposés à favoriser un renversement de vapeur qui amènerait économiquement la Belgique dans l'ambiance de la Grande-Bretagne.

Nous en venons tout naturellement à dire un mot de l'état d'esprit belge vis-à-vis de la France. Il a considérablement empiré. Le voyage des ministres belges du précédent cabinet à Paris, préparé de main de maître, n'avait pas d'autre but que d'arriver à charger partiellement la France de la responsabilité de la dévalorisation du Belga. La France, qui ne voulait pas accorder à la Belgique des avantages économiques, s'est bornée à lui faire une offre de subsides monétaires. On ne saurait trop féliciter le profond patriote et le grand honnête homme qu'est M. Georges Theunis de l'avoir refusée. Si trois milliards de francs français ont été effectivement offerts à la Belgique, nous savons par l'expérience du passé avec quelle rapidité les masses de manœuvre s'effritent en période d'inquiétude monétaire. Nous pensons que cette masse de manœuvre n'aurait pas modifié le cours des événements si elle l'avait retardé, et que la Belgique aurait été amenée aux mêmes décisions en augmentant considérablement son endettement.

De plus, on commence à dire dans le pays que si la France veut continuer à considérer la Belgique comme le bastion avancé d'un système barrant les chemins d'invasion vers les vallées de l'Oise et de la Seine, il est indispensable que sur le terrain économique elle vienne largement en aide à son alliée d'hier et que, s'il en est autrement, il est nécessaire de rechercher, sur le terrain économique d'abord, sur le terrain politique ensuite, d'autres appuis.

La Belgique, création type de l'esprit libéral et libre-échangiste de la fin du siècle dernier, va petit à petit, pensons-nous, se transformer en nation corporative avec certaines tendances féodales. Nous sommes convaincus, comme M. Van Zeeland l'a déclaré lui-même, que cet effort ne peut avoir en lui-même que des résultats limités et ne constitue qu'une étape pour mieux aborder des négociations internationales éventuelles, la Belgique ayant besoin d'accords préférentiels, soit avec la France, soit avec l'Angleterre.

En 1914, la France est venue au secours de la Belgique

violentée pour venger l'injure faite au droit. Nos compatriotes ne doivent pas se faire d'illusions : la dévalorisation du Belga et ses suites représentent pour la Belgique une bataille de l'Yser économique. Sans nous dissimuler les innombrables obstacles qui sillonnent la route menant à une entente économique franco-belge plus complète, il serait regrettable que la France et la Belgique n'aient pas l'une vis-à-vis de l'autre, sur le terrain économique, l'élan dont elles ont fait preuve au moment où la vie des hommes était en jeu.

CHARLES BREON

L'HISTOIRE

Les origines de l'Inquisition. — La Renaissance. — Louis XIV et Marly. — Un comédien à la Convention.

M. Jean Guiraud entreprend un ouvrage considérable, voire formidable. Il publie le premier volume d'une imposante *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age* (éditions Picard). Il ne s'agit pour cette fois que des origines de l'Inquisition dans le midi de la France à propos des Cathares et Vaudois. M. Guiraud est ici sur son terrain : il n'a pas besoin de s'excuser de revenir sur une matière déjà amplement et maintes fois traitée, pas toujours avec l'unique souci de l'objectivité. Une préoccupation d'apologie, plus souvent de polémique, domine dans beaucoup d'ouvrages déja parus. Ce qui serait plus intéressant, et l'ambition de M. Giraud est d'y réussir, c'est de savoir et de montrer ce que fut ou tout au moins ce que voulait être au début cette redoutable institution, les raisons qui ont présidé à sa création, à son fonctionnement et à son évolution, car l'Inquisition comme tous les organismes n'a pu se développer sans tomber dans l'excès, dans la corruption — écrit même M. Guiraud, — de son idéal primitif.

Pour comprendre une institution, et surtout une institution qui ne répond plus à l'état des mœurs, il faut se replacer honnêtement et résolument dans le milieu où elle est née. « Il faut se dépouiller des idées et des préjugés du temps présent, se faire en quelque sorte le contemporain des temps que l'on

veut étudier pour les comprendre et les bien décrire. » Ce n'est pas approuver une institution et encore moins la glorifier que de chercher à la comprendre. Au surplus le rôle de l'historien n'est pas de décerner des blâmes ou des compliments, c'est de raconter intelligemment les faits, ce qui est la meilleure manière de les raconter impartialement. Le Saint-Office est un tribunal. Quelle est sa compétence? Quels sont ses ressortissants? A quel danger s'oppose son action? Il poursuit les hérétiques. Lesquels? en quoi ceux de cette époque sont-ils particulièrement redoutables et paraissent-ils particulièrement pernicieux? Car enfin il serait trop simpliste de se figurer les inquisiteurs comme des fanatiques sanguinaires, heureux d'exercer leur tyrannie impitoyable sur de pauvres illuminés inoffensifs. Il serait encore plus absurde de mettre en doute leur bonne foi, ou pour mieux dire, leur foi. D'autre part, il est manifeste que la procédure de l'Inquisition a permis des abus, des sentences qu'on peut qualifier d'iniques puisque le procès de Jeanne d'Arc a été révisé et que celui de Savonarole n'est pas beaucoup plus défendable.

Le volume de M. Guiraud apporte sur les hérésies du XIIe siècle et notamment sur les Cathares et les Vaudois, confondus communément sous le nom d'Albigeois encore qu'ils soient différents d'origine et de doctrine, des précisions très utiles et tout à fait intéressantes. Ces doctrines avaient fait beaucoup de chemin et paraissaient en passe de conquérir tout le Languedoc si elles n'avaient en face d'elles que le clergé local médiocrement instruit et encore plus médiocrement édifiant. C'est Innocent III qui disait de l'archevêque de Narbonne, primat de la province : « Cet homme ne connaît d'autre Dieu que l'argent; il n'a qu'une bourse à la place du cœur. » Il faut bien avouer que cette doctrine qui n'imposait d'austérités et de renoncements qu'aux « parfaits », les Cathares proprement dits, était fort séduisante pour la masse des âmes peu héroïques, en tout temps les plus nombreuses, qui se contentaient d'un salut assuré après plusieurs métempsychoses. D'autre part, l'ascétisme outré des purs et le relâchement admis chez les autres n'étaient pas sans danger pour la société civile, étroitement liée alors à la hiérarchie ecclésiastique.

Derrière le souci de l'unité religieuse, il y avait donc une intention politique manifeste. Si la France du Midi qui avait déjà sa langue, sa civilisation, son particularisme sous tant de formes, avait aussi sa religion séparée, il ne resterait guère de lien avec la monarchie capétienne. La croisade contre les Albigeois, d'abord religieuse, aboutira à une mainmise de la royauté sur la région, et la royauté ne s'y mêlera qu'à ce moment. Philippe-Auguste avait pris position dès le premier jour sans se compromettre parce qu'il était occupé du côté de l'Angleterre. Il avait écrit au pape Innocent III, lorsqu'il avait été question pour la première fois de déposséder le comte de Toulouse au profit des Croisés : « Sur ce fait que vous offrez la terre du comte de Toulouse à ceux qui l'occuperont, sachez que nous avons appris d'hommes lettrés et éclairés que vous ne pouvez pas en droit agir ainsi, jusqu'à ce que le comte ait été condamné pour hérésie. Quand il l'aura été, et alors seulement, vous devrez signifier le jugement et nous mander de confisquer cette terre comme notre fief. » C'était fixer dès le point de départ, en rappelant la procédure féodale et le droit du suzerain au bien confisqué d'un vassal déchu, le terme auquel on aboutira. Quant à l'Inquisition, elle n'est pas encore officiellement constituée et saint Dominique n'intervient à l'occasion que comme mandataire des légats pontificaux. C'est seulement sous Saint Louis qu'elle sera organisée et ce premier volume de M. Guiraud s'arrête au seuil de son sujet.

***

La Renaissance? C'est, dit Littré, « l'époque où les lettres grecques font leur entrée en Occident, ce qui excite la plus vive ardeur pour l'étude des monuments littéraires de l'Antiquité. Cette époque commence à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, qui causa l'émigration en Italie de beaucoup de Grecs instruits ». Ce sens consacré et un peu restreint n'est pas le seul. D'une façon plus générale, la Renaissance c'est la réapparition de sentiments ou de connaissances plus ou moins longtemps endormis et comme ensevelis après une grande catastrophe. La Renaissance, dans le premier sens du mot, ne se produit qu'au xve siècle et prend son essor en

Italie. Si on prend le terme dans son acception plus générale, la Renaissance a son point de départ en France et remonte au XIIe siècle, à l'épanouissement de nos chansons de geste et de nos églises gothiques. Et on ne trouve là ni plagiat ni imitation des Anciens; c'est le simple et naturel développement de nos facultés créatrices dans le cadre de notre tempérament national. La langue grecque n'y est pour rien, la langue d'oc y est pour beaucoup. A cette date, l'Italie ne nous montre pas la voie, elle est plutôt à notre suite, au point que les poètes précurseurs de la grande époque italienne ne s'inspirent pas seulement de nos troubadours, mais écrivent volontiers dans leur dialecte.

Le volume de M. Funck-Brentano sur *la Renaissance* (Fayard) prend le mot dans sa signification ordinaire. La Renaissance a pour berceau et pour centre d'expansion Florence et Rome. C'est la Renaissance des Médicis, celle que nous ont révélée les guerres d'Italie. Nous la voyons se dérouler en chapitres dont chacun pourrait être un volume, sans que l'ensemble forme un volume très méthodique, parce que le sujet n'est pas facile à délimiter et que M. Funck-Brentano n'a pas voulu faire œuvre artificielle en lui donnant un cadre strict qu'il n'a pas en réalité. Ajoutons que M. Funck-Brentano a laissé de côté l'influence politique exercée par la Renaissance sur le pouvoir royal et sur le rôle de la noblesse. Il n'avait pas à refaire son beau volume sur l'*Ancien régime*, devenu classique, dont s'est brillamment inspirée la *Monarchie d'ancien régime* de M. Georges Pagès (Colin). Il y a un vrai plaisir intellectuel à voir se préciser à la lumière de ces recherches concordantes le tableau de nos anciennes institutions, nées de l'expérience beaucoup plus que de théories préconçues, ce qui en explique la solidité et en même temps la plasticité. Elles ont péri quand elles ont perdu cette faculté d'adaptation qu'on a longtemps méconnue parce qu'on se figurait l'ancien régime coulé comme un bronze dans le moule *ne varietur* du Grand Roi.

Il en va de même du chapitre sur Érasme. On trouve en une vingtaine de pages l'essentiel sur le grand humaniste dont le quatrième centenaire — quatrième centenaire de sa mort — sera célébré l'an prochain. Érasme n'a jamais cessé

d'exciter la curiosité. Il a exercé sur ses contemporains une dictature intellectuelle dont nous pouvons à peine nous faire une idée. A une époque passionnée, il a conseillé le calme, la modération et en a donné l'exemple. On l'a cru sceptique, parce qu'il refusait de suivre les outranciers dans leur besoin de réforme sans cesse exaspéré par les résistances ou la contradiction. En réalité Érasme est un homme du centre; il n'a rien d'un prophète, il n'est pas un apôtre, il ne prêche pas et n'aime pas ceux qui prêchent la révolte. Le dernier volume qui lui est consacré *Érasme*, par M. Th. Quoniam (collection « Temps et visages », chez Desclée de Brouwer) en fait « un chrétien hardi et prudent qui voulait restaurer sans détruire ». L'excellent ouvrage de M. Albert Maison, paru il y a un an, était moins affirmatif. M. Funck-Brentano aussi. Il est certain qu'Érasme n'a jamais voulu rompre avec l'Église, qu'il a sans indulgence critiqué les abus de la cour romaine, mais en se gardant d'attaquer le dogme et les fondements de l'Église romaine.

Est-ce simple précaution d'un homme qui n'a pas le goût du martyre? Ne voir que cela serait peut-être un peu trop simplifier. Érasme a horreur de l'éclat. Il décline la dignité de cardinal offerte par le pape Paul III, sans bruit, sans ostentation. Sur son lit de mort, il répond à ses amis, qui lui demandent d'exprimer ses dernières volontés, de ne pas oublier de lui faire faire un cercueil. C'est presque Socrate rappelant à Criton de ne pas oublier de sacrifier un coq à Esculape. En conclut-on que Socrate ne croyait à rien? Érasme ressemble moins à Voltaire à qui on l'a si souvent comparé qu'au plus sage des Grecs tel que nous le dépeint, avec une sympathie communicative, le Père Festugières, dans une étude légère comme pages, lourde de pensée : *Socrate* avec préface du Père Sertillanges (Flammarion).

Tout cela nous entraîne loin de la Renaissance si l'on ne voit en elle que l'art et les lettres. Mais la Renaissance a une autre face. Elle est d'abord et restera longtemps intellectuelle avant tout. C'est nous qui simplifions les choses parce que nous sommes incapables de tout voir et de tout dire à la fois.

***

Il est un peu décourageant de revenir sur Louis XIV après le portrait en pied qu'en a tracé Lavisse dans sa grande *Histoire de France*. Et pourtant le prestige du Grand Roi est tel que tous les ouvrages qui en parlent avec talent, fût-ce avec parti pris, sont sûrs d'un succès inouï : le brillant *Louis XIV* de M. Louis Bertrand s'est vendu plus que le meilleur roman. Celui de MM. de Saint-Léger et Philippe Sagnac (tome X de l'*Histoire générale* en publication chez Alcan), est plus solide. On se rappelle l'idée maîtresse de cette belle publication. Elle se défend surtout d'être « égocentriste ». Elle se pique de voir les choses sous l'angle planétaire. Le précédent volume avait pour titre : *La Prépondérance espagnole*; celui-ci s'intitule *La Prépondérance française*; le prochain sera *la Prépondérance anglaise*. Il est bien certain que Louis XIV est l'arbitre de l'Europe pendant la première partie de son règne et qu'il reprend pour son compte le rêve de prépondérance qui a été celui de Charles-Quint et de Philippe II. Mais il compromet le résultat acquis parce qu'il commet à son tour la faute d'inquiéter tout le monde et réalise contre lui la coalition européenne, à laquelle jusqu'ici aucun État n'a pu longtemps résister. Il meurt vaincu, mais toujours majestueux, léguant à son successeur, à défaut de l'hégémonie politique, une primauté intellectuelle et artistique qui sera d'autant moins contestée au XVIIIe siècle que notre instinct conquérant paraîtra moins à craindre.

MM. de Saint-Léger et Sagnac n'admirent pas Louis XIV aveuglément. Il ne leur paraît pas démontré qu'il a tiré tout ce qu'il aurait pu de la situation que lui laissait Mazarin. Comme on ne peut pas recommencer l'histoire, il serait assez vain d'insister sur ce qui aurait pu se faire. On n'est pas forcé de tout glorifier en Mazarin, mais il est certain que cet homme à deux tranchants, « à demi cavalier, à demi homme d'église, dont l'échine est souple et le pas feutré », dit M. Charles Benoist, avait préparé les voies pour ce grand règne. M. Charles Benoist, qui voit en Louis XIV le chef-d'œuvre de la dynastie capétienne, n'a pas voulu, pour éviter et aussi pour s'éviter à lui-même tout soupçon de partialité, s'en fier à ses propres

impressions. Dans un volume à la fois vif de forme et ferme de pensée, *la Monarchie française, Quelques Rois* (Dunod), il fait surtout parler les ambassadeurs vénitiens, diplomates rompus à toutes les intrigues, habiles à en démêler les fils, impartiaux en ce qui touche nos affaires intérieures comme étrangers, préoccupés surtout d informations exactes puisque la Sérénissime République, pour jouer un rôle supérieur à sa force réelle, a besoin de ne pas se tromper sur les intentions des puissants de la terre. Les « relations » qu'ils font devant le Sénat à leur retour de mission sur les souverains et les cours où ils étaient accrédités sont des modèles de psychologie et de sens historique. Rien ne leur échappe, et, sans jamais appuyer, ils disent tout à qui sait lire entre les lignes. Jamais personne n'a parlé de madame de Maintenon et de son rôle en termes aussi justes, aussi nuancés dans leur subtile ironie, que Niccolo Erizzo dans son rapport de 1695. Le doge et leurs Seigneuries, bons connaisseurs, n'ont pas dû s'ennuyer à ce tableau : « Dieu qui tient en main le cœur des princes peut-être pour des fins qui ne sont toutefois pas connues » s'est servi d'un moyen qui est une merveille plus grande encore que tout le reste. « Madame de Maintenon ayant d'abord, par les arts les plus heureux, occupé la place de madame de Montespan, quand elle se vit vraiment favorite et maîtresse du cœur royal, changea les amours inefficaces en opportunes remontrances et put lui insinuer ces sentiments d'exquise religion dans lesquels il fleurit à présent. » On comprend que M. Charles Benoist monte en épingle les ambassadeurs vénitiens. Ils sont d'incomparables disciples de son ami Machiavel.

Mais le Grand Roi n'est pas toujours sur l'Olympe où « il parle peu et toujours juste », suivant le mot d'un autre ambassadeur vénitien. Le Grand Roi lui-même a besoin de détente. Le cérémonial de Versailles qu'il porte en apparence avec une grâce et une majesté également inépuisables, ne laisse pas parfois de lui peser. Marly est sorti de ce besoin de retraite, de week-end, auquel ne pouvait se prêter Versailles. Ce château qui a tenu tant de place dans la vie de cour, parce que personne n'y était admis de droit et que le fait d'y être convié était le signe le plus envié de la faveur royale, nous ne le connaissons pas. Il a été détruit à l'époque de la Révolution. On

est réduit à fouiller son emplacement comme celui du palais de Minos et avec moins de résultats. Le seul vestige presque intact est l'abreuvoir, classé depuis Napoléon III.

Louis XIV, grand bâtisseur et grand amateur de jardins, avait vite débordé son plan primitif. Pendant trente ans, il s'est constamment intéressé à son ermitage. Quand il en fait personnellement les honneurs à Samuel Bernard pour en obtenir un emprunt, sa bonne grâce n'est pas complètement fictive. Il aimait « faire le tour du propriétaire ». Nous pouvons le faire aujourd'hui dans les meilleures conditions avec M. Émile Magne : *le Château de Marly*, dans la collection des *Châteaux, décors de l'Histoire* (Calmann-Lévy). Il fallait solliciter pour être invité à Marly. Villars ne l'avait pas fait. Le roi lui envoya son valet de chambre de confiance, Bontemps. « Vous avez demandé d'aller à Marly? — Je n'ai pas osé prendre cette liberté. — Je vous soutiens que vous l'avez demandé. » — Une telle offre était flatteuse, et plus que rare. Même invité, on n'était pas souvent admis à coucher. Les ducs de Villeroy, de Roquelaure et le marquis d'Antin, fils légitime de madame de Montespan, supplient une nuit qu'on leur ouvre la porte. « Qu'ils s'en retournent à Versailles », fait répondre le Roi. Même par temps exécrable, les filles d'honneur des princesses étaient forcées de partir le soir. « La pluie de Marly ne mouille pas », disait un courtisan. Elle mouillait ceux qui n'y restaient pas.

***

Il s'appelait Boursault et avait pris pour monter sur les planches le pseudonyme de Malherbe, mais il ne descendait pas du poète Boursault et ses productions littéraires ne l'apparentaient pas davantage à Malherbe. Ce personnage, qui a fait tous les métiers et qui finira presque nonagénaire dans la peau d'un millionnaire-or, a été, après vingt ans de théâtre, membre de la Convention et a traversé la Terreur sans y laisser sa tête malgré ses accointances girondines. Il représente à merveille le conventionnel de second plan, qui sait se taire et même se terrer au bon moment, et qui tire de la Révolution tous les avantages qu'elle peut donner à un fils de

famille demi-bourgeoise. Il a fait ses études chez les Oratoriens, son apprentissage de comédien en province; il fera fortune comme acquéreur de biens nationaux sous le Directoire, la consolidera comme entrepreneur de Travaux publics sous l'Empire, l'arrondira sous la Restauration comme concessionnaire de la ferme des jeux et réalisera le miracle de ne pas la perdre comme directeur de l'Opéra-Comique au début du règne de Louis-Philippe. Sa galerie de tableaux était célèbre, sa collection de fleurs unique.

Cet homme avisé, auquel le nom de Gil Blas aurait mieux convenu que celui de Malherbe, méritait un historien. Il l'a trouvé, et un historien qui n'est pas un amateur, *Boursault-Malherbe* (Alcan) par M. Émile Lebègue. L'auteur est un spécialiste averti, professeur honoraire d'histoire à Charlemagne. Il sait son métier et se meut dans le monde de la Révolution comme chez lui, car il a déjà consacré au constituant Thouret une thèse de doctorat remarquée. C'est un plaisir de voir avec quel soin le moindre détail est précisé, moyen de faire de l'histoire vivante sans tomber dans l'histoire romancée de fâcheuse mémoire.

Comme acteur, Boursault n'est pas de premier ordre. Son début à la Comédie-Française n'a pas eu de lendemain. Comme auteur dramatique, il est surtout préoccupé de la mise en scène; comme directeur de théâtre, il court après l'actualité et la popularité, il soigne sa publicité, il promet plus qu'il ne tient, ce qui, à vrai dire, n'est pas un signe particulier.

Un trait de sa vie politique ferait grand honneur à son courage et à son libéralisme, s'il était certain. Dans une notice sur sa vie publique et privée, il raconte qu'il a sauvé la vie à plusieurs députés girondins proscrits, Buzot, Savary, Lesage et Delahaye, en les faisant gagner Caen déguisés en charretiers. Il ajoute qu'il fut dénoncé à Robespierre mais que son ancien camarade de collège et de théâtre, Collot d'Herbois, l'aurait fait envoyer en mission pour lui permettre de se laisser oublier. Que croire?

Remarquons d'abord que la notice en question est de 1819, sous la Restauration, que Boursault est vivement attaqué à ce moment par des compétiteurs à la ferme des jeux et que son autobiographie est avant tout une apologie et un plaidoyer

pro domo. Ajoutons qu'aucun autre témoignage ne confirme la bonne action qu'il s'attribue. Ceux qui ont laissé des Mémoires, comme Buzot, ne disent rien de la manière dont ils se sont échappés de Paris. Mais pouvaient-ils à l'époque où ils écrivent, fugitifs, traqués jour et nuit, compromettre les amis qui les avaient aidés? Il leur a fallu pourtant une aide très efficace, car nous voyons que Buzot, mis aux arrêts chez lui, échappe à ses surveillants et arrive « le jour même » au Vieil-Évreux qui est à 100 kilomètres de Paris. Cette performance suppose un moyen de transport rapide, organisé et n'éveillant pas sur la route la défiance des autorités. D'autre part, il est certain que Boursault est l'obligé de Roland, qu'il a évité de se compromettre depuis qu'il siège à la Convention (24 mars 1793), qu'il assiste rarement aux séances et s'abstient dans les votes importants (mise en accusation de Marat, arrestation des Girondins), ne voulant ni désobliger les amis de Roland ni les siens, Danton et Collot d'Herbois en particulier.

Mais l'abstention est déjà en certains jours une hardiesse. Son désir de sauver les Girondins est plausible. En avait-il le moyen? Il était gros intéressé, intéressé pour un quart, dans une grande entreprise de charrois militaires, dont le directeur, connu sous le nom de Winter, était en réalité un certain de Beaune, d'origine française, né à Amsterdam, et qui avait habité Londres pendant quelques années. Cette entreprise qui avait traité avec l'État pour la fourniture de chevaux d'artillerie avec charretiers embauchés par elle, avait déjà été accusée, non sans raison, d'avoir enrôlé dans son personnel des ci-devant nobles et émigrés. Les directeurs avaient été mis hors de cause mais restaient fort suspects et Winter finit par être guillotiné. Il n'est donc pas impossible que Boursault ait fait quelque chose d'analogue pour les Girondins dont il parle. La compagnie Winter avait son principal dépôt à Bercy, mais elle en avait un autre à Versailles pour le service de l'armée de l'Ouest, et Versailles est un bon point de départ pour Évreux et Caen. Notons qu'à l'époque où il se vante de cette bonne action deux d'entre ses obligés ou prétendus tels survivaient, habitaient Paris (Delahaye et Savary), et qu'un démenti aurait été désastreux pour Boursault, qui

ne manque pas d'envieux. Il faut donc bien admettre qu'il était sûr de son affaire.

Quant au détail que Robespierre, mis au courant, a épargné Boursault, il ne laisse pas d'être un peu surprenant. L'évasion des Girondins est du mois de juin, la mission de Boursault ne part que du mois d'octobre, il en fallait moins pour être traduit devant le Tribunal révolutionnaire. Il est vrai que nous ne sommes pas au temps de la grande Terreur et qu'un soupçon ne menait pas encore inévitablement à l'échafaud. Au surplus, Robespierre n'a pas perdu de vue son homme. Dans un supplément à sa notice, Boursault raconte que Robespierre le fit suivre au cours de sa mission par deux agents du comité de Sûreté générale. On comprend après cela qu'il ait été de ceux qui ont renversé l'Incorruptible aux journées de Thermidor. Il était parmi les plus menacés : il avait été rayé des Jacobins (19 messidor, 7 juillet 1794), une semaine avant Fouché, trois semaines avant le 9 Thermidor (27 juillet). Il l'avait échappé belle.

A. ALBERT-PETIT,
Membre de l'Institut.

LE THÉÂTRE

M. Ferdinand Brückner : *La Créature* version française de mesdames Renée Cave et Ninon Steinhof (Mathurins). — M. Jean de Létraz : *Bichon* (Michodière). — Goldoni : *Le Valet de deux maîtres*, version française et adaptation de M. Alfred Mortier (Théâtre des Arts). — Shelley et Stendhal : *Les Cenci*, adaptation de M. Antonin Artaud (Folies-Wagram).

La pièce de M. Ferdinand Brückner que M. Pitoëff nous a présentée aux Mathurins date déjà de quelques années. J'ignore quel accueil le public lui réservera, mais la critique s'est montrée particulièrement revêche à son égard, attitude qui peut surprendre, en cette fin de saison déplorable, où jamais le théâtre à Paris n'est apparu plus pauvre en bons ouvrages. Comme toutes les qualités éminentes de l'auteur autrichien ne laissent pas de briller d'un sombre feu dans *la Créature*, ce qu'il convient de rechercher, c'est pourquoi elles se sont heurtées, cette fois, à des partis pris, à des refus.

L'œuvre appartient au même temps que *le Mal de la jeunesse*. Or, les jours vont vite, et ce temps si proche est maintenant très loin. Certains esprits, chez nous, éprouvent-ils quelque agacement à voir un auteur de langue allemande venir offrir aux Français des analyses qui ne sont plus dans le goût de l'Allemagne, et même que la nouvelle Allemagne a rejetées violemment hors de ses frontières ? Cela est fort possible. D'aucuns iraient volontiers jusqu'à féliciter M. Hitler d'avoir délivré son pays d'un art aussi malsain. Malsain ! voilà le

grand mot lâché. Nous le connaissons. Il revient à intervalles réguliers, dès qu'un auteur s'avise de penser qu'il y a des âmes troubles de par le monde, voire des âmes malsaines en effet, et qu'il peut être intéressant, profitable, de regarder dans ces âmes-là, comme le laryngologiste, sa lampe au front, projette un faisceau de lumière dans une gorge infectée. Mais cette image aussi pourra sembler trop médicale. Il n'y a plus de maladie, n'est-ce- pas? il n'y a plus d'infections! Ou plutôt, la mode est à présent de dire qu'il n'y en a plus. La mode est à la belle jeunesse, qui marche d'un pas cadencé : *ein, zwei!... ein, zwei!* La mode est à l'héroïsme, à la santé.

Eh bien, cette parade immense, où tout un peuple défile, agitant ses drapeaux, criant au chef ses serments, sa dévotion idolâtre, cette parade est elle-même un mensonge. La santé, cela? Jolie santé que cette hystérie collective, qui n'est que l'impatience du meurtre, inoculée à des millions d'êtres! Qu'un homme d'État, doué d'une prodigieuse énergie, ait fait preuve d'habileté en détournant le « mal de la jeunesse », pour l'utiliser à des fins nationales, sous forme d'enthousiasme guerrier, je n'en disconviens pas. C'est de la politique. Mais qu'on ne nous parle point de morale. Qu'on n'aille pas dire : « La dépravation des mœurs a cessé en Allemagne, tout y est pur, tout y est bleu! » — Bleu, comme l'uniforme du général Gœring, peut-être? « L'enthousiasme guerrier », rappelons-nous ce que ces mots peuvent recouvrir de fureur sanguinaire. Rappelons-nous la ruée *nach Paris*, l'incendie de Louvain, les fusillades de Dinant, toute cette explosion « fraîche et joyeuse » de la santé allemande, il y a vingt et un ans.

Détachons-nous, pour juger l'œuvre de M. Brückner, des oscillations du pendule qui toujours balance le goût public du pessimisme à l'optimisme et *vice versa*. Cette famille de l'ingénieur Troïk est affreuse. Il y a des familles affreuses. Nos journaux sont pleins de leurs aventures. Troïk est un faussaire. Il y en a dans la vie — et pas seulement dans les prisons. Il est un mari complaisant, il accepte, sans l'y pousser expressément, que sa femme se livre à son patron afin de le sauver, car c'est la signature de son patron qu'il a imitée sur une traite. Il y a des maris qui se montrent aussi faciles en des cas... comment dire? moins pressants. Tout cela n'est pas d'une fraî-

cheur de violette, j'entends bien. Mais est-ce en dehors de l'humain? Les déchirements de la faible Thérèse, partagée entre l'amour qu'elle n'a cessé d'avoir pour son triste mari et son désir de le sauver par n'importe quel moyen, fût-ce par son propre avilissement, ne sont pas non plus de ces choses incompréhensibles aux habitants de la terre, à notre misérable espèce. On dira qu'il y a pis dans l'intérieur bourgeois de l'ingénieur Troïk, il y a Florence, la sœur abominable de celui-ci, une espèce de « wamp », qui surgit, comme l'ange noir et fardé des boîtes de nuit, à l'heure des tentations et des remords. C'est elle qui décide Thérèse à se prostituer pour écarter la menace d'arrestation qui plane sur le coupable. Car Florence aime son frère d'un amour tourmenté, malheureux, qui va peut-être jusqu'à l'inceste; dans ses amants successifs, elle a constamment cherché en vain le double de ce frère, ou plutôt une image qui la débarrassât de l'image trop chérie à laquelle son âme est enchaînée depuis l'enfance. Et Troïk lui-même est asservi à Florence; cœur lâche, il a toujours subi la domination de cette volonté forte, qui ne connaît d'autre loi que celle de son orgueil et de ses passions; c'est pour sa sœur que Troïk a volé. Sans doute le personnage de Florence est déjà plus exceptionnel, il a le lyrisme des êtres démoniaques, des esprits infernaux, mais, sous prétexte que les mauvais feuilletons et les mauvais films ont fait un sort à ces figures, au point qu'elles sont devenues un de leurs poncifs, en faut-il conclure que la réalité n'en offre aucun exemple? et n'est-il pas permis à un psychologue de pénétrer ce qui se cache de vérités atroce sous ce masque conventionnel. La seule maladresse que M. Brückner ait, selon nous, commise, c'est d'avoir, de surcroît, introduit sans nécessité absolue dans l'appartement des Troïk, déjà suffisamment peuplé de larves humaines, la silhouette vipérine d'une dactylo kleptomane. On est tenté de crier : « C'est trop! c'est du luxe! » quoique le drame particulier qui se joue, à propos des objets volés, entre cette petite personne névrosée et l'enfant des Troïk, une fillette encore à l'âge innocent, ait parfois un accent bien juste.

Cependant Troïk, après avoir toléré, provoqué l'ignoble sacrifice de Thérèse, devient terriblement jaloux. Et Thérèse ressemble à une martyre de la noce, en proie au vertige de son

propre abaissement, un vague sourire aux lèvres, dont on ne sait s'il est d'extase, de souffrance, d'ironie ou d'inconscience. Un soir, Troïk la saisit à la gorge, et elle le supplie de l'étrangler. Mais il est trop faible pour aller jusqu'au bout de son geste, ses doigts desserrent leur étreinte, et ses bras, le long de son corps, retombent, accablés. Ce crime inachevé est ce qui va sauver le couple, rapprocher les deux époux déchus dans une infinie pitié d'eux-mêmes. Ici, comme chez Dostoïevski, auquel il est impossible de ne pas songer, la lumière de la vérité ne se découvre qu'au fond le plus tortueux du malheur. Désormais Troïk et sa femme échapperont à la fascination maléfique de Florence. Ils iront ailleurs commencer une nouvelle vie.

La pièce abonde en répliques saisissantes et l'interprétation en est supérieure. Madame Renée Corciade (Florence) joue avec profondeur un rôle que la moindre défaillance de l'interprète eût pu faire aisément verser dans l'artifice. Madame Falconetti (Thérèse) est également remarquable, surtout dans les deux derniers actes. M. Georges Pitoëff a trouvé dans Troïk un de ses meilleurs personnages, car il excelle dans la peinture des cœurs torturés. Mademoiselle Jany Holt (la kleptomane) a déjà du talent, et la petite Paulette Alambert trouve le moyen d'être naturelle, ce qui, de la part d'une enfant, au théâtre, est bien extraordinaire.

***

Il me souvient que l'autre été, à une époque où, déjà, l'on pouvait craindre que le ciel de Paris ne se transformât tout à coup, quelque soir, en un « ciel de feu », je lus ces mots sur une affiche de théâtre : « *Le Roi des cocus* ». — Allons! me dis-je, nous sommes toujours là! Si nous devons un jour périr, le vaudeville, en France, périra le dernier. — Aujourd'hui, la menace persiste, l'orage se rapproche peut-être, mais le vaudeville continue de fleurir. Le Palais-Royal, sa platebande attitrée, ne lui suffit même plus. Il envahit les scènes de comédie. Le voilà qui se fait applaudir à la Michodière, avec *Bichon*.

Bichon, il faut le reconnaître, est un vaudeville sans grossièreté, où les cocus, précisément, n'ont nulle part, d'où sont

bannies les courses en chemises et en caleçons, et les rencontres dans les draps. Mais *Bichon* retient un autre accessoire du genre, dont il fait tout le ressort de son horlogerie, et cet accessoire, c'est Bichon lui-même : le poupon. Les farces qui tournent autour des lits peuvent effaroucher les personnes susceptibles, s'il en reste, mais les farces qui ont pour centre un poupon sont assurées d'emporter l'adhésion de toutes les honnêtes familles. L'auteur de *Bichon* est donc un honnête homme. Un malin aussi. Car le poupon prête à l'attendrissement. Or, la larme à l'œil et le rire s'entendent parfaitement bien. Le rire lui-même fait pleurer. Et rien n'est doux aux bonnes âmes comme ces larmoiements confondus qui naissent du gros comique et de l'émotion facile.

Bichon, il est vrai, nous offre encore, au dernier acte, un autre accessoire imprévu : un cor de chasse, dans lequel M. Victor Boucher souffle de désopilante manière, afin de prévenir toutes les personnes rassemblées dans son appartement d'avoir à se cacher dans les salles de bains, les water-closets et les placards à l'arrivée d'un personnage redouté, mais ce n'est là qu'un épisode, alors que le poupon, absent ou présent, domine tout l'imbroglio.

Augustin aime Christiane, la fille de Fontanges, son patron, et Christiane aime Augustin. Mais Fontanges est hostile à leurs sentiments. Or, voici que le jeune frère de Christiane est lâché par une maîtresse qui lui laisse un bébé sur les bras. Comme Christiane revient de Suisse après une absence de trois mois, on fera croire à la famille que l'enfant est d'elle, et que le père de Bichon, c'est Augustin. Ainsi, les amoureux pensent-ils forcer la main à Fontanges, pour qu'il accorde son consentement à leur mariage. Mais les choses ne vont pas toutes seules, et il le faut bien, pour qu'il y ait une pièce. Elles se compliquent même tellement que cette pièce est un vaudeville.

Aimable soirée. Soirée de détente. Soirée bon enfant, un peu commune, mais que relève singulièrement la qualité rare de l'interprétation. M. Victor Boucher y est admirable. Le caractère de l'ouvrage le contraignant à forcer un peu les effets, son jeu apparaît sous un verre grossissant, qui en livre parfois les secrets et, si j'ose dire, la savante mécanique. Ceux que l'art

du comédien passionné, en dehors même des œuvres où il s'exerce, goûteront un plaisir extrême à cette sorte de démonstration que M. Boucher nous fait des divers moyens qu'il a de nous chatouiller l'épigastre. Il triomphe dans l'expression simple du mélange suivant, qui est très complexe : la timidité invincible, et pourtant vaincue, du personnage poursuivi par des embêtements continuels, le sourcil plissé, l'œil papillotant, moitié grimace, moitié sourire, sous l'averse des tuiles, et la naïveté supérieure à toutes les malices, la gaucherie supérieure à toutes les habiletés. Madame Marguerite Deval montre un style sûr et fin dans un rôle excentrique de vieille tante provinciale. Madame Jeanne Loury, M. Vallée sont excellents. Mademoiselle Solange Moret, pas mal, comme sa robe jaune.

***

Le Valet de deux maîtres, par Goldoni, est un scénario de la *Commedia dell' Arte*, dont le vieil auteur vénitien a fixé, non seulement la donnée, mais les enrichissements variés que les improvisations des acteurs avaient apportés au thème primitif. Ainsi l'ouvrage nous offre un type complet de ce que pouvait être ce genre de spectacle. Sa filiation avec les parades foraines est évidente; elle témoigne que, au XVIIIe siècle encore, de vieilles sources, auxquelles Shakespeare, Molière, et bien d'autres avant eux, avaient largement puisé, n'étaient pas entièrement taries. Les personnages et les recettes de ce comique populaire (valets fripons, soubrettes insolentes, jeunes filles déguisées en cavaliers, ganaches, amants dépités, amoureux qui se poursuivent et se frôlent sans se reconnaître, etc.) continuaient à divertir, ou du moins s'y efforçaient toujours.

Si maintenant l'on compare le comique de ces farces à celui des vaudevilles, on s'apercevra que *le Valet de deux maîtres* est beaucoup plus dépouillé que *Bichon*, par exemple. Il est vrai que la main d'un lettré, M. Alfred Mortier, se fait sentir dans cette adaptation de Goldoni. M. Alfred Mortier a resserré le texte fort habilement, de manière à en dégager les mouvements et les pointes. Ce sont, en effet, la vivacité du rythme général et l'acuité des traits (même quand ils sont gros) qui distinguent la farce italienne du vaudeville bourgeois. Dans un vaudeville, les scènes sont toujours plus développées,

plus poussées; l'engrenage entre les scènes est aussi fatal que dans les farces, mais la manœuvre en est plus compliquée, plus lourde. Le talent du bon vaudevilliste s'emploie à huiler des rouages, mais il ne peut rendre léger ce qui, par nature, est pesant. La farce est, sinon ailée, du moins sautillante, capricante, en comparaison du vaudeville.

Clarice, fille de Pantalon, banquier à Venise, était promise à Frederico. Mais Clarice aime Silvio. Or, la nouvelle arrive que Frederico a été tué à Turin dans une rixe. Clarice pourra donc épouser Silvio. Mais survient un jeune cavalier, qui prétend que la nouvelle est fausse, et qu'il est ce Frederico, que Pantalon ni sa fille n'ont jamais vu! Pour que ceux-ci le croient, il suffira qu'un aubergiste, qui a vécu à Turin, confirme le mensonge : il a reconnu dans la personne du nouveau venu, Béatrice, la sœur de Frederico, travestie en homme et, sur un clignement d'œil de la jeune fille, est entré dans son jeu. Voici donc les fiançailles de Clarice et de Silvio rompues, Pantalon, fidèle à la parole donnée, s'entêtant à vouloir marier sa fille au faux Frederico. Cependant, qu'est-ce que Béatrice, sous ce costume masculin, est venue faire à Venise? Elle est à la poursuite de Florindo, le meurtrier de son frère, non parce qu'elle veut venger la mort de Frederico, mais parce qu'elle aime Florindo. Pour débrouiller un tel écheveau, il fallait un valet de comédie. Le voici donc : c'est Truffaldin. Durant plusieurs tableaux, il réussira à servir Florindo et Béatrice à la fois, sans qu'ils soupçonnent son manège. A la vérité, ce sont des hasards constants qui le sauvent, car il est stupide; le comique naît de ses embarras, beaucoup plus que de ses malices. A la fin, tout se découvre, et le jeu finit par trois mariages, Truffaldin lui-même épousant la soubrette de Béatrice.

Madame Tania Balachova (Béatrice) est charmante en jeune cavalier. M. Lerner (Truffaldin) est lugubre comme un automate gai.

***

De nobles dames, victimes de leur générosité, parmi lesquelles une altesse, auteur d'une magistrale étude sur Edgar Poe, se sont laissées entraîner à patronner un de ces spectacles

saugrenus, coûteux et complètement inutiles comme on n'en voit qu'à Paris. Il s'agit de l'adaptation des *Cenci* qu'a signée et jouée lui-même dans le rôle de Cenci (mais peut-on appeler cela « jouer »?) M. Antonin Artaud. Dans ces décors bizarres, où flottent des réminiscences de Chirico, sous ces éclairages heurtés, sommaires, vulgaires, au milieu de ces ronflements, battements et sifflements auxquels M. Roger Desormières donne le nom de « musique », parmi ces cris d'amateur déchaîné, comme en pousse M. Artaud, et sous les rafales d'accent russe qui caractérisent la diction de la principale interprète, ô Shelley, ô Stendhal, que restait-il de vous?

Sans doute madame Iya Abdy est très belle : proportions du corps admirables, seins petits, mais bien formés et nettement séparés, comme ceux de la Vénus antique, masque farouche et doux, un peu large, traits arrondis et blondeur de jeune lionne, oh! nous apprécions tout cela. Mais la scène exige d'autres dons. Madame Iya Abdy eût pu faire une brillante carrière autrefois — au cinéma muet.

Trente personnes applaudissaient à tout rompre. Le reste de la salle, au bout d'un quart d'heure, avait pris le parti d'encaisser la tragédie avec bonne humeur. Puis l'on s'amusa de moins en moins. Les trente fidèles tenaient assez bien le coup, mais donnaient des signes de fatigue, et cela finit dans l'ennui.

Injure à l'art dramatique, au métier de comédien, à tout ce que nous vénérons. Des soirées pareilles sont néfastes. Ce n'est point en mobilisant des gens du monde que l'on sauvera le théâtre. Alertés par téléphone, embringués dans leurs obligations, leurs snobismes, emberlificotés dans les mailles de la politesse, les gens du monde peuvent venir : ils étaient venus. Mais leur présence ne prouve rien, ils ont l'habitude des corvées; en outre, on les dupe moins qu'on ne croit : ils étaient parmi les rieurs.

FRANÇOIS PORCHÉ

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Au lendemain de la liquidation d'avril, le marché de Paris a jugé le moment propice pour une manifestation. Comme il ne pouvait l'orienter sur les Rentes en raison des incertitudes qui persistent du côté de la situation budgétaire et de la Trésorerie de l'État, il l'a délibérément dirigée vers les valeurs bancaires qu'ont suivi, docilement, quelques spécialités industrielles. Le moment n'était pas mal choisi et les circonstances semblent, jusqu'à l'heure où j'écris, lui être favorables.

La liquidation elle-même avait donné l'impression qu'il existait sur le marché un découvert facile à exploiter. J'ai souvent dit, ici même, que les vendeurs à découvert, s'ils sont nombreux à notre Bourse, ne brillent pas, pour la plupart, par la fermeté de leurs convictions, et aussi, sont généralement de fort médiocre qualité. A la moindre saute de vent ils retournent prestement leurs positions. Leur tactique, en effet, se borne à jouer la tendance au jour le jour. Dès lors, l'accord franco-soviétique, envisagé comme un état consolidant fermement la paix européenne, devait tout naturellement ouvrir devant le marché boursier, au moins pour quelques jours, des perspectives plus favorables. C'est ce qui s'est produit.

La hausse des cours a donc fusé tout d'un coup, dès la première séance du mois, sur un assez grand nombre des vedettes habituelles de la spéculation. Elle s'est vite arrêtée, il est vrai, mais elle a rebondi dans la suite.

Pour l'expliquer techniquement on a mis en avant, selon l'usage, des considérations diverses. Notamment le récent besoin de l'argent-métal aux États-Unis qui apporterait un appui aux partisans d'une nouvelle dévaluation monétaire, une recrudescence, a-t-on dit, des achats en provenance de l'étranger; et aussi un retour vers le marché boursier, paraît-il, de thésauriseurs enfin lassés de conserver depuis longtemps leur disponibilités improductives. Aucune de ces explications ne paraît au fond bien pertinente.

En fait, l'ambiance générale de notre marché n'est pas trop mauvaise en ce moment ou, plutôt, est moins mauvaise qu'il y a quelque temps. Hormis la situation spéciale des Rentes qui peuvent être menacées de la concurrence d'une nouvelle grosse émission que les autorités, toutefois, déclarent ne pas être imminente, le reste du marché n'a pas, pour l'instant, de motif foncier de broyer du noir. Par ailleurs les intermédiaires ont le désir manifeste autant que le besoin de travailler. On peut donc s'occuper, avec le concours de la foule des petits spéculateurs au jour le jour, à toute occasion propice, d'organiser des jeux de « montagnes russes ». Il s'ensuit de toute façon, d'agréables courtages.

Il faut, sans doute, ne pas chercher plus loin, pour le moment, les raisons justifiant les mouvements de cours auxquels nous avons assisté au début du mois. Il va sans dire aussi, que la situation intrinsèque des Sociétés dont les titres ont bénéficié de ces mouvements n'est aucunement changée.

Néanmoins cette agitation boursière, bien qu'elle paraisse ainsi très superficielle, ne doit pas laisser les capitaux de placement complètement indifférents. Il serait assurément prématuré qu'ils quittassent les refuges notamment celui des Mines d'Or, vers lesquels, pour notre part, nous les avons depuis si longtemps orientés et que nous conseillons encore; toutefois, ces mouvements boursiers sont intéressants à surveiller. Le marché financier ne sera pas toujours dans le marasme. Un jour on s'apercevra qu'après avoir été cahoté dans diverses traverses il aura retrouvé sa stabilité. Il ne sera pas mauvais alors de s'être préparé à s'y engager au bon moment.

La Bourse de Londres, de son côté, a sensiblement perdu de son entrain depuis quelque temps. Il semble cependant que ce ne soit qu'un freinage passager dû surtout à des considérations se rattachant à la politique internationale.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).